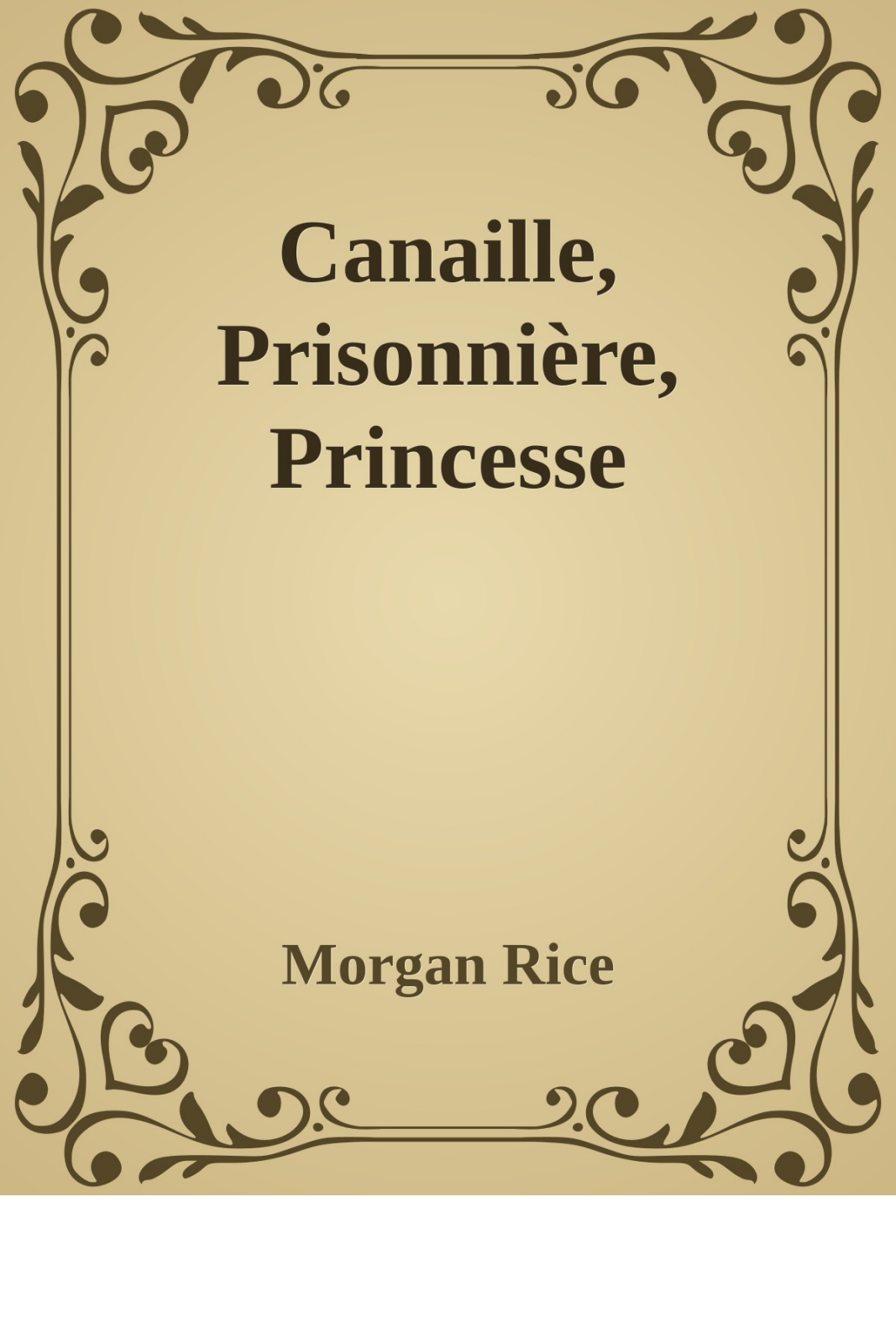


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Canaille, Prisonnière, Princesse

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MORGAN RICE

DE COURONNES ET DE GLOIRE : TOME N° 2

CANAÏLLE,
PRISONNIÈRE,
PRINCESSE

CANAILLE, PRISONNIÈRE, PRINCESSE

(DE COURONNES ET DE GLOIRE : TOME N 2)

MORGAN RICE

Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); de la série de fantaisie épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes; et de la nouvelle série d'épopées fantastiques DE COURONNES ET DE GLOIRE. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Sélection de Critiques pour Morgan Rice

« Si vous pensiez qu'il n'y avait plus aucune raison de vivre après la fin de la série de L'ANNEAU DU SORCIER, vous aviez tort. Dans LE RÉVEIL DES DRAGONS, Morgan Rice a imaginé ce qui promet d'être une autre série brillante et nous plonge dans une histoire de fantasy avec trolls et dragons, bravoure, honneur, courage, magie et foi en sa propre destinée. Morgan Rice a de nouveau réussi à produire un solide ensemble de personnages qui nous font les acclamer à chaque page Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs qui aiment les histoires de fantasy bien écrites ».

--*Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos (pour *Le Réveil des Dragons*)

« Une fantasy pleine d'action qui saura plaire aux amateurs des romans précédents de Morgan Rice et aux fans de livres tels que le cycle L'Héritage par Christopher Paolini Les fans de fiction pour jeunes adultes dévoreront ce dernier ouvrage de Rice et en demanderont plus. »

—*The Wanderer, A Literary Journal* (pour *Le Réveil des Dragons*)

« Une histoire du genre fantastique entraînante qui mêle des éléments de mystère et de complot à son intrigue. *La Quête des Héros* raconte la naissance du courage et la réalisation d'une raison d'être qui mène à la croissance, la maturité et l'excellence.... Pour ceux qui recherchent des aventures fantastiques substantielles, les protagonistes, les dispositifs et l'action constituent un ensemble vigoureux de rencontres qui se concentrent bien sur l'évolution de Thor d'un enfant rêveur à un jeune adulte confronté à d'insurmontables défis de survie Ce n'est que le début de ce qui promet d'être une série pour jeune adulte épique. »

—*Midwest Book Review* (D. Donovan, critique de livres électroniques)

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients pour un succès instantané : intrigues, contre-intrigues, mystères, vaillants chevaliers et des relations en plein épanouissement pleines de cœurs brisés, de tromperie et de trahison. Il retiendra votre attention pendant des heures et saura satisfaire tous les âges. Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs de fantasy. »

— *Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos

« Dans ce premier livre bourré d'action de la série de fantasy épique *L'Anneau du Sorcier* (qui contient actuellement 17 tomes), Rice présente aux lecteurs Thorgrin « Thor » McLéod, 14 ans, dont le rêve est de rejoindre la Légion d'argent, des chevaliers d'élite qui servent le roi L'écriture de Rice est

solide et le préambule intrigant. »
— *Publishers Weekly*

Livres par Morgan Rice

LA VOIE DE L'ACIER

SEULS LES BRAVES (Tome n°1)

DE COURONNES ET DE GLOIRE

ESCLAVE, GUERRIÈRE, REINE (Tome n°1)

CANAILLE, PRISONNIÈRE, PRINCESSE (Tome n°2)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)

LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)

UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)

UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome n°1)

LA MARCHÉ DES ROIS (Tome n°2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome n°3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome n°4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome n°5)

UNE VALEUREUSE CHARGE (Tome n°6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome n°7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome n°8)

UN CIEL DE CHARMES (Tome n°9)

UNE MER DE BOUCLERS (Tome n°10)

LE RÈGNE DE L'ACIER (Tome n°11)

UNE TERRE DE FEU (Tome n°12)

LE RÈGNE DES REINES (Tome n°13)

LE SERMENT DES FRÈRES (Tome n°14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome n°15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome n°16)

LE DON DE LA BATAILLE (Tome n°17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

ARÈNE TROIS (Tome n°3)

LES VAMPIRES DÉCHUS
AVANT L'AUBE (Tome n°1)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Ecoutez L'ANNEAU DU SORCIER en version audio !
Maintenant disponible sur :

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Vous voulez des livres gratuits ?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice pour recevoir 4 livres gratuits, 3 cartes gratuites, 1 appli gratuite, 1 jeu gratuit, 1 bande dessinée gratuite et des cadeaux exclusifs ! Pour vous abonner, allez sur :

www.morganricebooks.com

Copyright © 2016 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi états-unienne sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres gens. Si vous voulez partager ce livre avec une autre personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté, ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, alors, veuillez le renvoyer et acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Kiselev Andrey Valerevich, en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.

SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT-ET-UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE-ET-UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS
CHAPITRE TRENTE-QUATRE
CHAPITRE TRENTE-CINQ
CHAPITRE TRENTE-SIX
CHAPITRE TRENTE-SEPT

CHAPITRE PREMIER

“Ceres ! Ceres ! Ceres !”

Ceres ressentait le chant de la foule avec autant de netteté que le martèlement de son propre cœur. Elle leva son épée en signe de reconnaissance et la serra plus fort pour en tester le cuir. Ils ne connaissaient peut-être son nom que depuis quelques moments mais cela lui importait peu. Il lui suffisait qu'ils le connaissent et qu'il résonne en elle jusqu'à ce qu'elle le ressente comme une force quasi-physique.

De l'autre côté du Stade, face à elle, son adversaire, l'énorme seigneur de guerre, arpentait le sable. Ceres déglutit quand elle l'aperçut. Elle sentit la peur monter en elle, malgré sa tentative de la refouler. Elle savait que ce combat serait peut-être le dernier de sa vie.

Le seigneur de guerre allait et venait comme un lion en cage, fendant l'air de son épée en décrivant des arcs dont le but semblait être d'exhiber ses muscles bombés. Avec son plastron et son casque à visière, il ressemblait à un bloc de pierre taillée. Ceres avait peine à croire qu'il n'était fait que de chair et de sang.

Ceres ferma les yeux et se prépara.

Tu peux y arriver, se dit-elle. Tu vas peut-être perdre mais il faut que tu l'affrontes vaillamment. S'il faut que tu meures, fais que ce soit avec honneur.

Le coup de trompette qui résonna dans les oreilles de Ceres couvrit même les hurlements de la foule et remplit l'arène. Soudain, son adversaire chargea.

Il était plus rapide qu'elle aurait cru qu'un homme de cette corpulence puisse être et il l'eut rejointe avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Ceres ne put que l'éviter en se sortant de son chemin et en soulevant un nuage de poussière.

Le seigneur de guerre abattit son épée des deux mains. Ceres se baissa rapidement et sentit le déplacement d'air provoqué par son passage. Il donnait des coups d'épée comme un boucher qui manie un fendoir. Quand elle virevolta et bloqua le coup, l'impact du métal sur le métal lui vibra dans les bras. Elle n'avait pas cru qu'un guerrier puisse être aussi fort.

Elle s'éloigna en décrivant des cercles. Son adversaire la suivit, sinistre, inévitable.

Ceres entendit son nom parmi les acclamations et les huées de la foule. Elle se força à rester concentrée. Elle garda les yeux fixés sur son adversaire et essaya de se souvenir de son entraînement, de prévoir tout ce qui pourrait arriver par la suite. Elle essaya de taillader son ennemi puis tourna le poignet pour que son épée contourne sa parade.

Cependant, quand l'épée de Ceres égratigna l'avant-bras au seigneur de guerre, ce dernier se contenta de pousser un grognement.

Il sourit comme s'il avait apprécié cette égratignure.

“Tu vas me payer ça”, avertit-il. Il avait un accent prononcé, d'un des

coins les plus reculés de l'Empire.

Il lui fonça dessus une fois de plus, l'obligea à parer et à l'éviter, et elle savait qu'elle ne pouvait pas risquer un affrontement direct, pas avec quelqu'un d'aussi fort.

Ceres sentit le sol céder sous son pied droit, comme une sensation de vide là où elle aurait dû bénéficier d'un soutien ferme. Elle baissa les yeux et vit le sable s'écouler au-dessous dans une fosse. L'espace d'un instant, son pied resta suspendu au-dessus du vide et elle frappa aveuglément avec son épée en se débattant pour garder son équilibre.

La parade du seigneur de guerre fut presque méprisante. L'espace d'un instant, Ceres fut certaine qu'elle allait mourir, parce qu'elle n'avait aucun moyen d'arrêter complètement la réplique du seigneur de guerre. Elle sentit la secousse ébranler son épée. Cela dit, sa parade ne fit que ralentir le coup du seigneur de guerre, dont l'épée heurta l'armure de Ceres. Son plastron lui meurtrit la chair et, à l'endroit où frappa l'épée, elle sentit une douleur brûlante quand l'épée lui entailla la clavicule.

Elle recula en titubant et, à ce moment, vit d'autres fosses s'ouvrir partout dans le sol de l'arène comme des gueules de bêtes affamées. Soudain, désespérée, elle eut une idée : peut-être pourrait-elle tirer parti de ces fosses.

Ceres contourna la bordure des fosses en espérant ralentir l'approche de son ennemi.

“Ceres !” appela Paulo.

Elle se retourna et son gardien d'armes lui lança une lance courte. Le manche heurta sa main luisante de sueur avec un bruit sourd. Le bois lui parut rugueux. La lance était plus courte qu'une lance utilisée en situation de combat, mais elle était quand même assez longue pour qu'elle fasse survoler les fosses à sa pointe en forme de feuille.

“Je vais te découper en petits morceaux”, promit le seigneur de guerre en contournant les fosses.

Ceres se dit que sa seule chance de survivre à un adversaire aussi fort était de l'épuiser. Combien de temps un homme aussi grand pourrait-il se battre ? Ceres sentait déjà ses propres muscles la brûler et la sueur lui couler sur le visage. Le seigneur de guerre qu'elle affrontait souffrirait-il plus qu'elle ?

C'était impossible d'en être certain mais c'était forcément ce qu'elle pouvait espérer de mieux. Par conséquent, elle esqua et donna des petits coups de lance en utilisant sa longueur de son mieux. Elle réussissait à traverser les défenses de l'énorme guerrier mais sa lance ne faisait quand même que rebondir sur son armure.

Le seigneur de guerre envoya de la poussière vers les yeux de Ceres d'un coup de pied mais cette dernière se retourna à temps. Elle se retourna brusquement et envoya la lance en bas, vers ses jambes sans protection. Il esqua ce coup mais elle réussit à lui faire une autre entaille à l'avant-bras en retirant la lance.

A présent, Ceres donnait des petits coups en haut et en bas en visant les

membres de son adversaire. Le grand homme paraît et bloquait en essayant de trouver le moyen de contourner la pointe de la lance, mais Ceres la bougeait sans cesse. Elle donnait des petits coups de sa lance vers le visage de son ennemi en espérant au moins le distraire.

Le seigneur de guerre attrapa la lance. Il la saisit derrière la pointe et la tira en avant en s'écartant. Ceres ne put que la lâcher parce qu'elle ne voulait pas prendre le risque de se faire blesser par l'épée du grand homme. Son adversaire brisa la lance sur son genou avec autant de facilité que si elle avait été une brindille.

La foule rugit.

Ceres sentit une sueur froide lui couler dans le dos. L'espace d'un instant, elle imagina le grand homme lui briser le corps tout aussi facilement. Elle déglutit à cette idée et se prépara à réemployer son épée.

Quand les coups suivants s'abattirent, elle saisit le pommeau des deux mains parce que c'était le seul moyen d'absorber une partie de la puissance des attaques du seigneur de guerre. Même comme ça, c'était remarquablement dur. A chaque coup, elle avait l'impression d'être une cloche que frappait un marteau. Chaque coup lui faisait remonter des ondes de choc dans les bras.

Ceres sentait déjà que les attaques de son ennemi l'épuisaient. Chaque souffle semblait la fatiguer, comme si elle avait besoin de faire un effort pour inspirer. A présent, il n'était plus question d'essayer de contre-attaquer ou de faire autre chose que battre en retraite et espérer.

Puis, soudain, cela arriva. Lentement, Ceres sentit la force monter en elle. Elle venait avec de la chaleur, comme les premiers flammes d'un feu de forêt. Elle reposait au creux de son estomac, l'attendait, et Ceres y puisa.

L'énergie se rua en elle. Le monde ralentit, se mit à tourner au ralenti et elle sentit soudain qu'elle avait tout le temps de parer l'attaque suivante.

Elle avait aussi toute la force. Elle bloqua facilement l'attaque puis envoya un coup d'épée et tailla le bras au seigneur de guerre en un éclair.

"Ceres ! Ceres !" rugit la foule.

Elle voyait croître la rage du seigneur de guerre à mesure que la foule continuait à scander son nom. Elle comprenait pourquoi. Le public était supposé l'acclamer, *lui*, proclamer sa victoire, se réjouir de la mort de son ennemie.

Le seigneur de guerre hurla et chargea vers l'avant. Ceres attendit aussi longtemps que possible, se forçant à rester immobile jusqu'à ce qu'il l'ait quasiment rejointe.

Alors, elle se laissa tomber à terre. Elle sentit le souffle de son épée lui passer par-dessus la tête puis le sable râpeux quand ses genoux touchèrent le sol. Elle se propulsa vers l'avant puis fit décrire à son épée un arc qui lui fit rencontrer les jambes du seigneur de guerre quand celui-ci passa.

Le seigneur de guerre tomba face contre terre, lâchant son épée.

La foule devint hystérique.

Ceres se tint au-dessus de lui et regarda les affreux dégâts que son épée

avait infligés à ses jambes. L'espace d'un instant, elle se demanda s'il allait arriver à se relever même dans un tel état, mais il retomba en arrière, s'allongea sur le dos et leva une main en demandant qu'on l'épargne. Ceres resta impassible. Elle regarda autour d'elle pour voir si les membres de la famille royale décideraient où non de gracier l'homme qui était allongé devant elle. De toute façon, elle était résolue à ne pas tuer un guerrier sans défense.

On entendit un autre coup de trompette.

Les portes en fer situées sur le côté de l'arène s'ouvrirent, le public rugit et ce qu'exprimait ce rugissement suffit à donner des sueurs froides à Ceres. A ce moment, elle sentit qu'elle n'était qu'une proie, une chose qu'on chassait, une chose qui devait fuir. Elle osa lever les yeux vers la tribune réservée à la famille royale, car elle savait que cette ouverture des portes était forcément délibérée. Le combat avait pris fin. Elle avait *gagné*. Cependant, cela ne leur suffisait pas. Elle comprit qu'ils allaient la tuer d'une façon ou d'une autre. Ils n'allaient pas la laisser quitter le Stade vivante.

Une créature entra d'un pas lourd. Plus grosse qu'un être humain, elle était couverte d'une fourrure hirsute. Des crocs dépassaient de son visage, qui rappelait celui d'un ours, et des protubérances pointues s'élevaient le long de son dos. Aux pattes, elle avait des griffes aussi longues que des poignards. Ceres ne savait pas ce qu'était cette créature, mais elle n'en avait pas besoin pour savoir qu'elle serait meurtrière.

La créature à forme d'ours retomba à quatre pattes et courut vers l'avant pendant que Ceres préparait son épée.

La créature atteignit d'abord le seigneur de guerre sans défense et Ceres n'osa pas détourner le regard. L'homme cria quand la créature lui bondit dessus mais il n'avait aucun moyen de sortir de sa trajectoire à temps. Les pattes géantes de la créature s'abattirent et Ceres entendit le craquement de son plastron qui cédait. La bête rugit en s'en prenant à l'ex-adversaire de Ceres.

Quand elle releva la tête, elle avait les crocs luisants de sang. Elle regarda Ceres, montra les crocs et chargea.

Ceres réussit tout juste à s'écarter à temps mais donna à la créature un coup d'épée alors qu'elle passait. La créature poussa un hurlement de douleur.

Toutefois, la vitesse suffit à arracher l'épée des mains de Ceres, qui avait eu l'impression qu'elle aurait le bras arraché si elle ne lâchait pas son arme. Horrifiée, elle regarda son épée virevolter au-dessus du sable et tomber dans une des fosses.

La bête continua à avancer et Ceres, effrénée, baissa les yeux vers l'endroit où les deux morceaux de lance gisaient sur le sable. Elle fonça vers eux, en attrapa une moitié et roula par terre en un seul mouvement.

Quand elle se redressa sur un genou, la créature était déjà en train de charger. Ceres se dit qu'elle ne pouvait pas s'enfuir et que c'était sa seule chance.

La créature lui fonça dedans. Son poids et sa vitesse soulevèrent Ceres.

Elle n'avait pas le temps de réfléchir, pas le temps d'avoir peur. Elle poignarda la bête de l'extrémité brisée de la lance, la frappa sans cesse à mesure que les pattes de la bête à forme d'ours se refermaient sur elle.

Elle était d'une force redoutable, bien trop grande pour qu'on puisse espérer la vaincre. Ceres eut l'impression que ses côtes allaient craquer sous une telle pression. La force de la créature faisait craquer le plastron que Ceres portait. Elle sentit ses griffes lui labourer le dos et les jambes et une douleur atroce la consuma.

La créature avait la peau trop épaisse. Ceres frappait sans cesse mais sentait que le bout de la lance pénétrait à peine la chair de la bête qui l'attaquait de ses griffes et lui arrachait toute surface exposée de peau.

Ceres ferma les yeux. De toutes ses forces, elle invoqua sa force intérieure sans même savoir si ça allait marcher.

Elle sentit monter en elle une boule de puissance. Alors, elle lança toute sa force dans sa lance, qu'elle enfonça à l'endroit où elle espérait trouver le cœur de la créature.

La bête hurla et se cabra en s'éloignant d'elle.

La foule rugit.

Souffrant des griffures provoquées par la créature, Ceres se dégagea d'en-dessous d'elle et se leva faiblement. Elle regarda la bête qui, la lance logée dans le cœur, se roulait par terre en poussant des gémissements qui avaient l'air bien trop faibles pour un animal aussi grand.

Alors, la bête se raidit et mourut.

“Ceres ! Ceres ! Ceres !”

Le Stade se répandit à nouveau en acclamations. Partout où regardait Ceres, il y avait des gens qui scandaient son nom. Les nobles et les gens ordinaires semblaient tous participer aux acclamations, se perdre en ce seul moment de sa victoire.

“Ceres ! Ceres ! Ceres !”

Elle se surprit à apprécier ces louanges. Il était impossible de ne pas se sentir emporté par ce sentiment d'adoration. Il semblait à Ceres que son corps tout entier semblait vibrer au rythme des acclamations qui l'entouraient et elle écarta les mains comme pour les accueillir toutes entières. Elle tourna lentement sur elle-même en regardant le visage de ceux qui n'avaient même pas entendu parler d'elle la veille mais la traitaient maintenant comme si elle était la seule personne du monde qui compte.

Ceres était tellement prise par ce moment que c'était à peine si elle sentait encore la douleur que ses blessures lui faisaient souffrir. Maintenant, elle avait mal à l'épaule et elle y mit la main, qui s'en retrouva mouillée alors que son sang était encore rouge vif dans la lumière du soleil.

Ceres passa plusieurs secondes à fixer cette tache du regard. La foule scandait encore son nom mais, soudain, le martèlement de son cœur dans ses oreilles lui sembla bien plus bruyant. Elle leva les yeux vers la foule et il lui fallut un moment pour se rendre compte qu'elle le faisait à genoux. Elle ne se

souvenait pas s'être agenouillée.

Du coin de l'œil, Ceres vit Paulo se précipiter vers elle mais ça semblait bien trop lointain, comme si ça ne la concernait pas du tout. Le sang gouttait de ses doigts sur le sable et le noircissait là où il le touchait. Jamais elle n'avait ressenti un tel vertige, jamais la tête ne lui avait tourné aussi fort.

Et la dernière chose dont elle se rendit compte fut qu'elle tombait déjà vers le sol de l'arène, sur le ventre, et qu'elle pensait ne plus jamais pouvoir se relever.

CHAPITRE DEUX

Thanos ouvrit lentement les yeux, perplexe. Il sentit les vagues lui lécher les chevilles et les poignets. En-dessous de lui, il sentait le sable blanc et granuleux des plages de Haylon. Les embruns salins lui remplissaient la bouche de temps à autre et il avait peine à respirer.

Thanos regarda la plage de côté, incapable d'en faire plus. Cette observation représentait déjà un effort et il perdait et retrouvait constamment la conscience. Au loin, il lui sembla distinguer des flammes et des bruits de violence. Des cris parvinrent jusqu'à lui en même temps que le son du choc de l'acier contre l'acier.

L'île, se souvint-il. Haylon. Leur attaque avait commencé.

Dans ce cas, pourquoi était-il allongé sur le sable ?

Il fallut un moment pour que sa douleur à l'épaule réponde à cette question. Il se souvint et grimaça en se souvenant. Il se souvint du moment où l'épée s'était enfoncée par derrière, en haut de son dos. Il se souvint du choc qu'il avait ressenti quand le Typhon l'avait trahi.

La douleur envahit Thanos de sa brûlure, s'étendit de sa blessure au dos comme une fleur. Chaque souffle lui faisait mal. Il essaya de soulever la tête mais s'évanouit.

Quand Thanos se réveilla, il était encore le visage contre le sable et, s'il savait qu'il s'était écoulé un peu de temps, ce n'était que parce que la marée avait monté un peu; à présent, l'eau lui léchait la taille au lieu des chevilles. Quand il parvint finalement à lever suffisamment la tête, il vit qu'il y avait d'autres corps sur la plage. Les morts semblaient couvrir le monde et s'étendre sur les plages blanches à perte de vue. Il vit des hommes portant l'armure de l'Empire étendus là où ils étaient tombés, mêlés aux défenseurs qui avaient péri en protégeant leur terre.

La puanteur de la mort remplissait les narines de Thanos et il se retenait tout juste de vomir. Personne n'avait encore séparé les morts amis des morts ennemis. Cette subtilité attendrait la fin de la bataille. Peut-être l'Empire laisserait-il la marée faire le ménage. Thanos jeta un coup d'œil en arrière et vit du sang dans l'eau, ainsi que des ailerons qui fendaient les vagues. Ce n'étaient pas encore de grands requins, c'étaient des charognards plutôt que des chasseurs, mais y aurait-il besoin d'un grand requin pour le dévorer quand monterait la marée ?

Thanos se sentit submergé par la panique. Il essaya de remonter la plage en se traînant sur les bras comme pour escalader le sable. Il se propulsa vers l'avant d'à peu près la moitié de son corps et cria de douleur.

L'obscurité l'envahit à nouveau.

Quand il reprit conscience, Thanos était sur le flanc et regardait des silhouettes penchées sur lui, si proches qu'il aurait pu les toucher s'il en avait encore eu la force. Ces hommes n'avaient pas l'air d'être des soldats de l'Empire, ne ressemblaient pas du tout à des soldats car Thanos avait passé

assez de temps avec des guerriers pour être capable de faire la différence. Ces gens-là, un jeune homme et un homme plus âgé, ressemblaient plus à des fermiers, à des hommes ordinaires qui avaient probablement fui de leur maison pour échapper à la violence. Cela dit, cela ne signifiait pas qu'ils étaient moins dangereux. Ils avaient tous deux un couteau et Thanos se mit à se demander s'ils étaient des charognards comme les requins. Il savait qu'il y avait toujours des gens qui attendaient la fin des batailles pour aller détrousser les morts.

“Celui-là respire encore”, dit le premier d'entre eux.

“Je vois ça. Égorge-le qu'on en finisse.”

Thanos se crispa, prépara son corps à se battre alors même qu'il n'aurait rien pu faire à ce moment-là.

“Regarde-le”, insista le jeune homme. “Quelqu'un l'a poignardé dans le dos.”

Thanos vit l'homme plus âgé froncer légèrement les sourcils en apprenant ce fait. Il contourna Thanos, sortit de son champ de vision. Thanos réussit à se retenir de pousser un autre cri quand l'homme toucha l'endroit d'où le sang s'écoulait encore de la blessure. En tant que prince de l'Empire, il était hors de question qu'il donne des signes de faiblesse.

“On dirait que tu as raison. Aide-moi à le mettre là où les requins ne pourront pas l'atteindre. Ça devrait intéresser les autres.”

Thanos vit le jeune homme hocher la tête. Ensemble, ils réussirent à le relever avec son armure. Cette fois, Thanos ne put arrêter la douleur et poussa quand même un cri quand les deux hommes le montèrent sur la plage.

Ils l'abandonnèrent sur le sable sec, au-delà de l'endroit où la marée avait laissé des algues, comme du bois flottant. Ils s'éloignèrent à la hâte mais Thanos était trop préoccupé par sa douleur pour les regarder partir.

A ce moment-là, il n'avait aucun moyen de mesurer l'écoulement du temps. Il entendait encore la bataille qui se déroulait au loin, avec ses cris de violence et de colère, ses cris de ralliement et ses cors de signalisation. Cela dit, une bataille pouvait durer des minutes comme des heures. Elle pouvait se terminer dès le premier élan ou se poursuivre jusqu'à ce que les deux camps ne puissent plus que s'éloigner l'un de l'autre en trébuchant. Thanos n'avait aucun moyen de savoir dans quel cas de figure il se trouvait.

Finalement, un groupe d'hommes approcha. Ceux-là ressemblaient bien à des soldats : ils avaient cette rudesse que seuls ont les hommes qui se sont déjà battus pour sauver leur vie. Il était facile de voir lequel d'entre eux était le chef. Le grand homme aux cheveux foncés qui se tenait à l'avant ne portait pas l'armure savamment décorée qu'un général de l'Empire aurait porté, mais, à mesure qu'approchait le groupe, on voyait que tout le monde le regardait en attendant ses ordres.

Le nouveau venu avait probablement la trentaine et une barbe courte aussi foncée que le reste de ses cheveux. Bien que mince, il dégageait quand même une impression de force. Il portait une courte dague à chaque hanche et

Thanos devina que ce n'était pas seulement pour impressionner ses soldats, à en juger d'après l'automatisme avec lequel ses mains se rapprochaient des pommeaux. Il sembla à Thanos qu'il explorait en silence tous les recoins de la plage, cherchait les endroits susceptibles d'abriter une embuscade, toujours avec une longueur d'avance. Il croisa le regard avec Thanos et le sourire qui s'ensuivit sembla étrangement ironique, comme si son auteur avait vu une chose qui avait échappé à tous les autres occupants du même monde.

“Alors, c'est ça que vous m'avez demandé de venir voir, vous deux ?” dit-il quand les deux hommes qui avaient trouvé Thanos s'avancèrent. “Un soldat de l'Empire qui meurt dans une armure trop brillante pour lui faire du bien ?”

“C'est quand même un noble”, dit l'homme plus âgé. “Ça se voit à son armure.”

“Et il s'est fait poignarder dans le dos”, signala le plus jeune homme. “Par ses propres hommes, semblerait-il.”

“Alors, il n'est même pas assez bon pour la racaille qui essaie de nous prendre notre île ?” dit le chef.

Thanos regarda l'homme se rapprocher, s'agenouiller à côté de lui. Peut-être avait-il l'intention d'achever ce que le Typhon avait commencé. Aucun soldat de Haylon ne pouvait aimer les hommes de son camp.

“Qu'as-tu fait pour que ton propre camp essaie de te tuer ?” demanda le nouveau venu assez bas pour que seul Thanos puisse l'entendre.

Thanos réussit à trouver la force de secouer la tête. “Je ne sais pas.” Il avait la voix cassée et écorchée. En plus de sa blessure, ça faisait longtemps qu'il gisait sur le sable. “Mais je ne voulais rien de tout ça. Je ne voulais pas me battre ici.”

Ses paroles lui valurent un autre de ces étranges sourires qui donnaient l'impression à Thanos que cet homme riait d'un monde qui n'avait rien de risible.

“Et pourtant, tu es là”, dit le nouveau venu. “Tu ne voulais pas prendre part à une invasion mais tu es sur nos plages au lieu d'être en sécurité chez toi. Tu ne voulais pas nous infliger de violence mais l'armée de l'Empire brûle des maisons en ce moment. Sais-tu ce qui se passe en haut de cette plage ?”

Thanos secoua la tête. Rien que ce geste lui faisait mal.

“Nous pardons”, poursuivit l'homme. “Oh, nous nous battons durement mais ça n'a aucune importance quand on a si peu de chances de réussir. La bataille fait encore rage mais c'est seulement parce qu'une moitié de mon camp est trop entêtée pour accepter la vérité. Nous n'avons pas le temps de nous laisser distraire comme ça.”

Thanos regarda le nouveau venu tirer une de ses épées. Elle avait l'air cruellement aiguisée. Si aiguisée qu'il ne la sentirait probablement même pas lui plonger dans le cœur. Cependant, au lieu de le tuer avec elle, l'autre homme s'en servit pour faire un geste.

“Toi et toi”, dit-il aux hommes, “emmenez notre nouvel ami. Peut-être a-t-il un peu de valeur pour nos ennemis.” Il sourit. “Et s'il n'en a pas, je le

tuerai moi-même.”

La dernière chose que ressentit Thanos, ce fut plusieurs mains fortes qui l'agrippaient sous les bras et le soulevaient violemment pour l'emporter, après quoi il replongea finalement dans les ténèbres.

CHAPITRE TROIS

Alors que Berin progressait sur la route de Delos, il avait le mal du pays. La seule chose qui le faisait avancer, c'était de penser à sa famille, à Ceres. Les journées de marche l'avaient éreinté, la route sous ses pieds était pleine d'ornières et de cailloux mais l'idée de retrouver sa fille suffisait à le convaincre qu'il devait poursuivre son chemin. Ses os ne rajeunissaient pas et il sentait déjà que son genou souffrait du voyage, douleur qui s'ajoutait à celles qui venaient d'une vie passée à marteler et à chauffer le métal.

Cela dit, ça valait vraiment la peine de rentrer à la maison, de voir sa famille. Pendant tout le temps qu'il avait passé au loin, c'était tout ce qu'il avait voulu. Il pouvait se l'imaginer, maintenant. Marita serait en train de faire la cuisine à l'arrière de son humble demeure en bois et l'odeur s'échapperait par la porte de devant. Sartes serait en train de jouer quelque part derrière, Nasos serait probablement en train de le regarder même si son fils aîné prétendrait qu'il n'en était rien.

Et puis il y aurait Ceres. Il aimait tous ses enfants mais, avec Ceres, il avait toujours eu plus d'affinités. C'était elle qui l'avait aidé à la forge, elle qui lui ressemblait le plus et qui semblait le plus susceptible de lui succéder. Le devoir avait exigé qu'il quitte Marita et les garçons et cela avait été dur et nécessaire pour subvenir aux besoins de sa famille. En partant, quand il avait laissé Ceres, il avait eu l'impression de laisser une partie de lui-même.

Maintenant, il était temps de retrouver cette partie.

Berin aurait voulu apporter de meilleures nouvelles. Marchant le long de la piste en gravier qui menait chez lui, il fronçait les sourcils. Ce n'était pas encore l'hiver mais il viendrait bien assez vite. Il avait eu pour projet de partir chercher du travail. Les seigneurs avaient toujours besoin de forgerons car il leur fallait des armes pour leurs gardes, leurs guerres, leurs Tueries. Pourtant, il s'était avéré qu'ils n'avaient pas besoin de *lui*. Ils avaient leurs propres hommes, plus jeunes, plus forts. Même le roi qui avait semblé désirer son travail avait finalement voulu Berin comme il avait été dix ans auparavant.

Même si l'idée lui faisait de la peine, il savait quand même qu'il aurait dû deviner qu'ils n'auraient que faire d'un homme dont la barbe était plus grise que noire.

Ça lui aurait fait encore plus de peine si ça n'avait pas signifié qu'il pouvait rentrer chez lui. La maison était la chose qui comptait le plus pour Berin, même si ce n'était guère mieux qu'un carré de murs en bois grossièrement sciés surmonté d'un toit de gazon. La maison, c'était être attendu et il lui suffisait de penser à ceux qui l'attendaient pour marcher plus vite.

Cependant, quand il passa de l'autre côté d'une colline et revit sa maison, Berin sut que quelque chose n'allait pas. Le découragement l'envahit. Berin savait à quoi ressemblait sa maison. Malgré toute la désolation des terres environnantes, la maison était un endroit qui débordait de vie. Il y avait

toujours du bruit chez lui, que ce soit un bruit de joie ou de disputes. De plus, en cette période de l'année, il y avait toujours au moins quelques cultures qui poussaient dans le lopin de terre des alentours, des légumes et des petits buissons de baies, des plantes résistantes qui produisaient toujours au moins un peu de nourriture pour eux.

Ce n'était pas ce qu'il voyait devant lui.

Berin se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait après une si longue marche. Il était rongé par l'idée que quelque chose allait mal, avait l'impression d'avoir un de ses étau serré autour du cœur.

Il atteignit la porte et l'ouvrit brusquement. Peut-être, se disait-il, que tout irait bien. Peut-être l'avaient-ils repéré et faisaient-ils tout pour que son arrivée soit une surprise.

Il faisait sombre à l'intérieur. Les fenêtres étaient encrassées. Et là, il y avait quelqu'un.

Marita se tenait dans la pièce principale. Elle remuait le contenu d'un pot qui lui semblait avoir tourné. Quand Berin entra brusquement, elle se retourna vers lui et, quand elle le fit, Berin sut qu'il avait eu raison. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'allait vraiment pas.

“Marita ?” commença-t-il.

“Mon époux.” Même le ton monotone dont elle le disait lui indiquait que rien n'était normal. Toutes les autres fois où il était retourné de voyage, Marita l'avait pris dans ses bras dès qu'il avait franchi la porte. Elle avait toujours semblé pleine de vie. Maintenant, elle semblait ... vide.

“Qu'est-ce qui se passe ici ?” demanda Berin.

“Je ne sais pas de quoi tu parles.” Une fois de plus, il y avait moins d'émotion qu'il n'aurait dû y en avoir, comme si quelque chose s'était brisé en son épouse et l'avait vidée de toute sa joie.

“Pourquoi tout ce ... ce *silence* ?” demanda Berin. “Où sont nos enfants ?”

“Ils ne sont pas ici à l'instant”, dit Marita. Elle se remit face au pot comme si tout était parfaitement normal.

“Où sont-ils, alors ?” Berin n'avait aucune intention de se laisser faire. Il pouvait croire que les garçons étaient allés jouer au ruisseau le plus proche ou qu'ils avaient des commissions à faire, mais il y avait au moins un de ses enfants qui l'aurait vu rentrer et aurait été là pour l'accueillir. “Où est Ceres ?”

“Évidemment”, dit Marita, et maintenant, Berin pouvait entendre son amertume. “Évidemment, c'est d'elle que tu veux des nouvelles. Pas de ma propre situation. Pas de tes fils. Pas de ton fils.”

Berin n'avait jamais entendu son épouse s'exprimer sur ce ton. Oh, il avait toujours su que Marita avait un côté dur, qu'elle se souciait plus d'elle-même que des autres mais, maintenant, on aurait dit qu'elle avait le cœur en cendres.

Alors, Marita sembla se calmer et la vitesse surprenante à laquelle elle le fit rendit Berin soupçonneux.

“Tu veux savoir ce qu'a fait ta fille chérie ?” dit-elle. “Elle s'est enfuie.”

Berin sentit s'accroître son appréhension. Il secoua la tête. “Je n'en crois rien.”

Marita poursuivit. “Elle s'est enfuie. Sans dire où elle allait. Elle s'est contentée de nous voler ce qu'elle pouvait puis elle est partie.”

“Nous n'avons pas d'argent à voler”, dit Berin, “et Ceres ne ferait jamais ça.”

“Évidemment, tu la défends”, dit Marita. “Pourtant, elle a pris ... des choses qui se trouvaient ici, des biens. Tout ce qu'elle a cru pouvoir revendre dans la ville d'à côté. Je la connais, cette fille. Elle nous a abandonnés.”

Si c'était là ce que pensait Marita, alors, Berin était sûr qu'elle n'avait jamais vraiment connu sa fille, ni son mari, si elle s'imaginait qu'il allait croire un mensonge aussi transparent. Berin la prit par les épaules et, même s'il n'avait plus la force qu'il avait eue autrefois, il était encore assez fort pour que son épouse se sente fragile face à lui.

“Dis-moi la vérité, Marita ! Que s'est-il passé, ici ?” Berin la secoua comme si, d'une façon ou d'une autre, cela pouvait réanimer ce qu'elle avait été et faire en sorte qu'elle redevienne soudain la Marita qu'il avait épousée il y avait tant d'années. Pour seul résultat, il la vit s'éloigner de lui.

“Tes garçons sont morts !” hurla Marita. Ses paroles, qui avaient plutôt l'air d'un grognement, remplirent le petit espace de leur maison. Elle baissa la voix. “Voilà qui s'est passé. Nos fils sont morts.”

Ses paroles frappèrent Berin comme le coup de pied d'un cheval qui refusait qu'on le ferre. “Non”, dit-il. “C'est forcément un autre mensonge.”

Il pensa qu'aucune des autres choses que Marita aurait pu dire n'aurait fait aussi mal. Elle lui disait forcément ça rien que pour le faire souffrir.

“Quand as-tu décidé que tu me haïssais à ce point ?” demanda Berin, parce que c'était pour lui la seule raison pour que son épouse lui lance une chose aussi ignoble, se serve contre lui de l'idée de la mort de leurs fils.

Maintenant, Berin voyait des larmes dans les yeux de Marita. Quand elle avait inventé cette histoire de fuite de leur fille, elle n'avait pas pleuré.

“Quand tu as décidé de nous abandonner”, répliqua sèchement son épouse. “Quand il a fallu que je regarde mourir Nasos !”

“Juste Nasos ?” dit Berin.

“Ce n'est pas assez ?” répondit Marita en criant. “N'aimes-tu pas tes fils ?”

“Il y a un moment, tu as dit que Sartes était mort lui aussi”, dit Berin. “Arrête de me mentir, Marita !”

“Sartes est mort lui aussi”, insista son épouse. “Des soldats sont venus le chercher. Ils l'ont emmené pour qu'il devienne soldat de l'Empire et il n'est qu'un garçon. Combien de temps crois-tu qu'il survivra dans ce contexte ? Non, mes deux garçons sont morts, pendant que Ceres ...”

“Quoi ?” demanda Berin d'un ton péremptoire.

Marita se contenta de secouer la tête. “Si tu avais été ici, ça ne serait peut-être même pas arrivé.”

“Tu étais ici, toi !” cracha Berin en tremblant de tout son corps. “C'était ça

qui comptait. Tu t'imagines que je voulais partir ? Tu étais censée t'occuper d'eux pendant que je nous trouvais de l'argent pour acheter à manger.”

Alors, pris par le désespoir, Berin sentit qu'il commençait à pleurer comme il n'avait pas pleuré depuis son enfance. Son fils aîné était mort. Malgré tous les autres mensonges produits par Marita, cette mort-ci semblait réelle. La perte creusait en lui un gouffre qui lui semblait impossible à combler, même avec le chagrin et la colère qui montaient en lui. Il se força à se concentrer sur les autres parce que cela semblait être le seul moyen d'empêcher que la douleur ne le submerge.

“Des soldats sont venus chercher Sartes ?” demanda-t-il. “Des soldats de l'Empire ?”

“Tu crois que je mens sur ça ?” demanda Marita.

“Je ne sais plus que croire”, répondit Berin. “Tu n'as même pas essayé de les arrêter ?”

“Ils m'ont mis un couteau à la gorge”, dit Marita. “J'ai été obligée de le faire.”

“Tu as été obligée de faire quoi ?” demanda Berin.

Marita secoua la tête. “Il a fallu que je le fasse venir. Ils m'auraient tuée.”

“Alors, tu as préféré le leur livrer ?”

“Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que je pouvais refuser ?” demanda sèchement Marita. “Tu n'étais pas là.”

Et Berin s'en sentirait probablement coupable tout le restant de sa vie. Marita avait raison. Peut-être que, s'il avait été ici, ce ne serait pas arrivé. Il était parti pour que sa famille ne meure pas de faim et, pendant son absence, tout avait dégénéré. Cependant, la sensation de culpabilité ne remplaçait ni le chagrin ni la colère. Elle ne faisait que s'y ajouter. Elle bouillonnait en Berin. Il avait l'impression que quelque chose vivait en lui et luttait pour en sortir.

“Et Ceres ?” demanda-t-il d'un ton autoritaire. Il secoua Marita une fois de plus. “Dis-moi ! Et cette fois, pas de mensonges. Qu'as-tu fait ?”

Cependant, Marita se contenta de reculer une fois de plus et, cette fois, elle s'accroupit par terre et se recroquevilla sans même le regarder. “Trouve-le toi-même. C'est moi qui ai dû supporter ça, pas toi.”

Quelque part en lui-même, Berin voulait continuer à la secouer jusqu'à ce qu'elle lui réponde, voulait la forcer à dire la vérité par tous les moyens, mais il n'était pas ce type d'homme et il savait qu'il ne pourrait jamais l'être. Rien que l'idée de l'être le répugnait.

Quand il partit, il ne prit rien dans la maison. Il n'y avait rien qu'il veuille emporter. Quand il se retourna et regarda Marita, qui était tellement absorbée par sa propre amertume parce qu'elle avait abandonné son fils et essayé de dissimuler ce qui était arrivé à leurs enfants, il eut peine à croire qu'il avait jamais tenu à cette maison.

Berin sortit à l'air libre et cligna des yeux pour se débarrasser de ses dernières larmes. Ce fut seulement au moment où l'éclat du soleil le frappa qu'il se rendit compte qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire par la

suite. Que pouvait-il faire ? Il ne pouvait plus aider son fils aîné, plus maintenant, mais les autres pouvaient être n'importe où.

“Aucune importance”, se dit Berin. Il sentait sa résolution intérieure se transformer en une chose qui ressemblait au fer qu'il travaillait. “Ça ne m'arrêtera pas.”

Peut-être un voisin avait-il vu où ils étaient partis. Quelqu'un savait forcément où se trouvait l'armée et Berin savait aussi bien que quiconque qu'un homme qui fabriquait des épées pouvait toujours trouver le moyen de se rapprocher d'une armée.

En ce qui concernait Ceres ... il y trouverait quelque chose. Il fallait bien qu'elle soit *quelque part*, parce que l'autre idée était impensable.

Berin regarda la campagne qui s'étendait autour de sa maison. Ceres était quelque part et Sartres aussi. Il prononça ses paroles suivantes à voix haute parce que c'était comme une façon d'en faire une promesse adressée à lui-même, au monde et à ses enfants.

“Je vous retrouverai tous les deux”, jura-t-il, “quoiqu'il m'en coûte.”

CHAPITRE QUATRE

Respirant avec difficulté, Sartre courait parmi les tentes de l'armée, un parchemin serré dans la main. Il s'essuya la sueur des yeux. Il savait que, s'il n'arrivait pas assez tôt à la tente de son commandant, il serait fouetté. Il se baissait rapidement et se frayait un chemin de son mieux, car il savait qu'il ne lui restait presque plus de temps. Il avait déjà été retardé bien trop souvent.

Sartre avait déjà des marques de brûlure sur les tibias à cause des fois où il s'était trompé. A présent, leurs piqûres n'étaient que quelques-unes des nombreuses qu'il avait. Il cligna des yeux, désespéré, et scruta le camp militaire en essayant de trouver la bonne direction à prendre dans l'infini quadrillage de tentes. Il y avait des signes et des étendards pour indiquer la route mais il avait encore peine à assimiler leur signification.

Sartre sentit quelque chose lui accrocher le pied. Il tomba et le monde sembla se renverser pendant sa chute. L'espace d'un instant, il crut qu'il avait trébuché sur une corde mais, quand il leva les yeux, il vit des soldats qui riaient. Celui qui se trouvait à leur tête était un homme plus âgé. Ses cheveux longs comme une barbe de trois jours viraient au gris et il avait les cicatrices que lui avaient infligées les trop nombreuses batailles qu'il avait connues.

Alors, Sartre ressentit de la peur mais aussi une sorte de résignation; c'était simplement la vie à l'armée pour un appelé comme lui. Il ne demanda pas à savoir pourquoi l'autre homme avait fait ça parce que, s'il disait quelque chose, il se ferait inévitablement battre. Pour autant qu'il sache, il y avait de fortes chances pour que cela arrive quoi qu'il fasse.

Au lieu de se révolter, il se leva et enleva la plus grande partie de la boue de sa tunique.

"Tu fais quoi, gamin ?" demanda autoritairement le soldat qui l'avait fait tomber.

"J'ai une commission pour mon commandant, monsieur", dit Sartre en soulevant un morceau de parchemin pour que l'autre homme le voie. Il espérait que ça suffirait à lui éviter les ennuis. C'était rarement le cas, en dépit des règles qui disaient que les ordres avaient plus d'importance que toute autre chose.

Depuis qu'il était arrivé ici, Sartre avait appris que l'Armée Impériale avait beaucoup de règles. Certaines étaient officielles : quitter le camp sans permission, refuser de suivre les ordres ou trahir l'armée pouvait vous valoir la peine de mort. Si on marchait dans le mauvais sens ou qu'on faisait quelque chose sans permission, on pouvait se faire battre. Cela dit, il y avait aussi d'autres règles. Elles étaient moins officielles mais pouvaient être tout aussi dangereuses à enfreindre.

"De quelle commission s'agit-il ?" demanda à savoir le soldat. A présent, d'autres soldats se rassemblaient pour contempler la scène. Comme l'armée fournissait toujours trop peu de sources de distraction, s'il y avait la perspective d'un peu d'amusement aux dépens d'un appelé, les gens venaient y

assister.

Sartes fit semblant de s'excuser de son mieux. "Je ne sais pas, monsieur. On m'a seulement ordonné de livrer ce message. Vous pouvez le lire si vous voulez."

C'était un risque calculé. La plupart des soldats ordinaires ne savaient pas lire. Il espérait que son ton ne lui vaudrait pas de se faire gifler pour insubordination, mais il essayait aussi de ne pas montrer de peur. Ne jamais montrer de peur était une des règles tacites. L'armée avait au moins autant de règles tacites que de règles officielles. C'étaient les règles qui disaient qui il fallait connaître pour avoir accès à une meilleure nourriture, qui connaissait qui et de qui il fallait se méfier indépendamment du grade. Connaître ces règles semblait être le seul moyen de survivre.

"Bon, ben, tu ferais mieux de poursuivre ta route, dans ce cas !" rugit le soldat en envoyant un coup de pied en direction de Sartes pour le faire bouger. Les autres soldats présents rirent comme si c'était la meilleure blague qu'ils aient jamais vue.

Une des principales règles tacites semblait être qu'on pouvait tout faire aux nouveaux appelés. Depuis qu'il était arrivé, Sartes avait été frappé, giflé, battu et poussé. On l'avait fait courir jusqu'à ce qu'il ait l'impression qu'il allait s'effondrer, puis on l'avait fait courir encore plus. On l'avait chargé d'une telle quantité de matériel qu'il avait eu l'impression de tenir tout juste debout, on l'avait forcé à porter ce matériel, à creuser des trous dans le sol sans raison apparente et à travailler. Il avait entendu parler d'hommes du rang qui aimaient faire pire que ça aux nouveaux appelés. Même s'ils mouraient, quelle importance pour l'armée ? Ils étaient là pour qu'on les jette entre les mains de l'ennemi. Tout le monde s'attendait à ce qu'ils meurent.

Sartes s'était attendu à mourir dès le premier jour. A la fin de ce jour, il avait même eu l'impression d'en avoir envie. Il s'était recroquevillé à l'intérieur de la tente trop mince qu'ils lui avaient attribuée et avait frissonné en espérant que le sol veuille bien l'engloutir. Aussi impossible que cela puisse paraître, le jour suivant avait été pire. Un autre nouvel appelé, dont Sartes n'avait même pas connu le nom, avait été tué ce jour-là. On l'avait surpris en train d'essayer de s'enfuir et ils avaient tous dû assister à son exécution, comme si c'était une sorte de leçon. La seule leçon que Sartes avait tiré de tout cela avait été que l'armée était incroyablement cruelle envers ceux qui ne lui cachaient pas leur peur. C'était ce jour-là qu'il avait commencé à essayer de dissimuler sa peur, de ne pas la montrer alors qu'elle était là, en arrière-plan, à quasiment chaque moment d'éveil.

Il fit alors un détour entre les tentes et changea brièvement de direction pour passer par une des tentes du mess où, la veille, un des cuisiniers avait eu besoin qu'il l'aide à rédiger un message qu'il voulait envoyer chez lui. L'armée nourrissait tout juste ses appelés et Sartes avait des gargouillis à l'estomac à l'idée de manger, mais il ne mangea pas ce qu'il emporta avec lui quand il reparti au pas de course vers la tente de son commandant.

“Où t'étais ?” demanda l'officier. D'après le ton de sa voix, se faire ralentir par d'autres soldats ne serait pas une excuse valable. Cela dit, Sartre le savait. C'était en partie pour cela qu'il était passé par la tente du mess.

“Je suis passé prendre ça, monsieur”, dit Sartre en sortant la tarte aux pommes qui était la préférée de l'officier, d'après ce qu'il avait entendu. “Je savais que vous n'auriez peut-être pas l'occasion d'aller la chercher vous-même.”

L'officier changea immédiatement d'attitude. “C'est très gentil, appelé —”

“Sartre, monsieur.” Sartre n'osa pas sourire.

“Sartre. On aimerait bien avoir plus de soldats qui savent réfléchir. Cela dit, la prochaine fois, n'oublie pas que les ordres passent en premier.”

“Oui, monsieur”, dit Sartre. “Désirez-vous autre chose, monsieur ?”

L'officier le congédia d'un geste de la main. “Pas maintenant, mais je retiendrai ton nom. Tu peux partir.”

Quand Sartre quitta le pavillon du commandant, il se sentait beaucoup mieux que quand il y était entré. Il n'avait pas été sûr que sa petite ruse suffise à lui sauver la mise après le retard provoqué par les soldats. Cela dit, pour l'instant, il semblait qu'il ait réussi à éviter la punition et à faire retenir son nom par un officier.

Cet équilibre lui semblait précaire mais l'armée entière lui semblait l'être tout autant. Jusque là, il avait survécu dans l'armée en étant rusé et en gardant une longueur d'avance sur les pires violences qui s'y pratiquaient. Il avait vu des garçons de son âge s'y faire tuer ou se faire battre si violemment qu'il était évident qu'ils allaient bientôt mourir. Même en étant rusé, il n'était pas sûr de pouvoir survivre bien longtemps. Pour un appelé comme lui, c'était la sorte d'endroit où l'on ne pouvait repousser la violence et la mort que provisoirement.

Sartre déglutit en pensant à toutes les choses qui pouvaient aller mal. Un soldat pouvait le battre trop fort. Un officier pouvait se vexer de n'importe quelle action anodine et lui infliger une punition conçue pour décourager les autres par sa cruauté. On pouvait le jeter dans la bataille à n'importe quel moment et il avait entendu dire que les appelés étaient envoyés au front pour “éliminer les faibles”. Même l'entraînement pouvait s'avérer mortel car l'armée n'avait que faire des armes contondantes et car les appelés recevaient peu de véritable instruction.

La plus grande peur qui se cachait derrière toutes les autres était que quelqu'un découvre qu'il avait essayé de rejoindre Rexus et les rebelles. A priori, ils n'avaient aucun moyen de le savoir mais la plus petite des possibilités suffisait à l'emporter sur toutes les autres. Sartre avait vu le corps d'un soldat accusé d'avoir des sympathies pour les rebelles. On avait ordonné à sa propre unité de le tailler en pièces pour prouver sa loyauté. Sartre ne voulait pas finir comme ça. Il suffisait qu'il y pense pour sentir son estomac se rétrécir jusqu'à lui faire oublier sa faim.

“Toi, là !” appela une voix et Sartre sursauta. Il était impossible de ne pas

se dire que quelqu'un avait peut-être deviné à quoi il pensait. Il se força à faire au moins semblant d'être calme. Sartes se retourna et vit un soldat qui portait l'armure élaborée avec recherche qui distinguait les sergents. Celui-ci avait les joues tellement grêlées qu'elles formaient presque comme un nouveau paysage. "C'est toi le messager du capitaine ?"

"Je viens de lui porter un message, monsieur", dit Sartes. Ce n'était pas tout à fait un mensonge.

"Dans ce cas, tu feras l'affaire pour moi. Va trouver où sont passés les chariots avec mes stocks de bois. Si on t'embête, dis que c'est Venn qui t'envoie."

Sartes salua hâtivement. "Tout de suite, monsieur."

Il partit au pas de course effectuer sa commission mais, en chemin, il ne se concentra pas sur ce qu'il devait faire. Il prit un chemin plus détourné, plus tortueux, un chemin qui lui permettrait d'espionner les abords du camp, ses goulets d'étranglement, car cela lui permettrait de rechercher les points faibles.

Parce que, mort ou vif, Sartes comptait trouver le moyen de s'échapper ce soir.

CHAPITRE CINQ

Furieux, Lucious se frayait à coup de coude un chemin au travers de la foule de nobles qui remplissait la salle du trône du château. Ce qui le rendait furieux, c'était d'être obligé de se frayer un chemin en poussant les gens alors que tous ces gens auraient dû s'écarter et lui faire la révérence en lui cédant le passage. Ce qui le rendait furieux, c'était aussi que Thanos soit parti récolter toute la gloire en écrasant les rebelles sur l'île d'Haylon. Enfin, plus que tout, ce qui le rendait furieux, c'était la tournure que les choses avaient pris dans le Stade. Cette gueuse de Ceres avait une fois de plus gâché ses plans.

Devant lui, Lucious voyait que le roi et la reine étaient plongés dans une conversation avec Cosmas, le vieil idiot de la bibliothèque. Lucious s'était imaginé qu'il ne reverrait plus le vieil érudit après son enfance, quand on les avait tous forcés à apprendre des faits insensés sur le monde et son fonctionnement. Cependant, Cosmas semblait avoir gagné la confiance de son roi après lui avoir transmis la lettre qui exposait l'authentique trahison de Ceres.

Lucious continua à se frayer un chemin à coup de coude. Autour de lui, il entendait les nobles de la cour s'adonner à leurs petits complots. Pas très loin, il vit Stephania, sa cousine éloignée, rire de la plaisanterie qu'une autre fille noble parfaitement habillée venait de faire. Stephania regarda autour d'elle et croisa le regard avec Lucious juste assez longtemps pour lui envoyer un sourire. Lucious se dit qu'elle était vraiment une écervelée, mais une belle écervelée. Dans l'avenir, se dit-il, il trouverait peut-être l'occasion de passer plus de temps avec cette noble. De tout point de vue, Lucious était au moins aussi impressionnant que Thanos.

Cependant, pour l'instant, Lucious était trop furieux de ce qui venait de lui arriver pour que même ces pensées-là l'amuse. Il avança à grands pas vers le pied des trônes, jusqu'au bord de l'estrade surélevée.

“Elle est encore en vie !” lâcha-t-il en approchant du trône. Il l'avait dit assez fort pour que sa voix porte dans toute la salle mais n'en avait que faire. Qu'ils entendent, se disait-il. Cosmas était encore en train de parler à voix basse au roi et à la reine mais ça n'avait aucune importance. Lucious se demandait ce qu'un homme qui passait son temps à lire des parchemins pouvait bien avoir d'intéressant à dire.

“Vous m'avez entendu ?” dit Lucious. “Cette fille est —”

“Encore en vie, oui”, dit le roi en l'interrompant d'une main levée pour le faire taire. “Nous parlons de sujets plus importants. Nous avons perdu trace de Thanos à la bataille contre Haylon.”

Le geste du roi ne fit qu'accroître la colère de Lucious, qui trouvait qu'on le traitait comme un domestique qu'il fallait calmer. Cependant, il attendit. Il ne pouvait pas se permettre de contrarier le roi. De plus, il lui fallut un moment ou deux pour assimiler ce qu'il venait d'entendre.

Thanos était porté disparu ? Lucious essaya de déterminer en quoi ça

l'affectait. Cela allait-il avoir une influence sur son rang à la cour ? Il se surprit à regarder de nouveau Stephania, pensif.

“Merci, Cosmas”, dit la reine à ce dernier.

Lucious regarda l'érudit redescendre dans la foule des nobles attentifs. Ce n'est qu'à ce moment que le roi et la reine lui accordèrent leur attention.

Lucious essaya de se tenir droit. Il ne voulait pas que les autres se rendent compte qu'il se sentait vexé par cette petite insulte. Si n'importe qui d'autre l'avait traité de la sorte, se dit Lucious, il l'aurait déjà tué.

“Nous savons que Ceres a survécu à la dernière Tuerie”, dit le roi Claudius. Lucious avait l'impression que ce fait semblait tout juste le contrarier et qu'il était loin de brûler de la même colère que celle qui l'envahissait quand il pensait à cette paysanne.

Cela dit, pensa Lucious, ce n'était pas le roi qui avait été vaincu par cette fille. Pas une fois mais deux à présent, puisqu'elle l'avait également battu en lui jouant un mauvais tour quand il était allé lui faire la leçon dans sa chambre. Lucious sentait qu'il avait toutes les raisons, tous les *droits*, de se sentir personnellement visé par sa survie.

“Alors, vous comprenez que ça ne peut pas continuer”, dit Lucious. Il aurait dû utiliser un ton courtois et égal mais il n'y arrivait pas. “Vous devez vous occuper d'elle.”

“Devez ?” dit la reine Athena. “Attention, Lucious. Nous sommes quand même tes souverains.”

“Sauf votre respect, vos majestés”, dit Stephania, que Lucious regarda s'avancer avec grâce, moulée dans sa robe en soie, “Lucious a raison. Nous ne pouvons pas laisser vivre Ceres.”

Lucious vit le roi plisser légèrement les yeux.

“Et que proposes-tu de faire ?” demanda le roi Claudius d'un ton autoritaire. “La traîner sur le sable de l'arène et la faire décapiter ? C'est toi qui as suggéré qu'elle combatte, Stephania. Tu ne peux pas te plaindre si elle ne meurt pas assez vite à ton goût.”

Lucious comprenait au moins ça. Il n'y avait aucun prétexte pour la faire mourir et le peuple semblait exiger qu'il y ait une raison pour tuer ceux qu'il aimait. Encore plus étonnant, ils semblaient *vraiment* l'aimer. Pourquoi ? Parce qu'elle savait un peu se battre ? Pour Lucious, n'importe qui pouvait en faire autant. De nombreux imbéciles le faisaient. Si le peuple avait un minimum de bon sens, il accorderait son amour à ceux qui le méritaient, à ses souverains légitimes.

“Je comprends que nous ne pouvons pas l'exécuter purement et simplement, votre majesté”, dit Stephania avec un de ces sourires innocents dont Lucious avait remarqué sa maîtrise exemplaire.

“Je suis content que tu le comprennes”, dit le roi avec une contrariété manifeste. “Comprends-tu aussi ce qui se passerait s'il lui arrivait un malheur maintenant ? Maintenant qu'elle s'est battue ? Maintenant qu'elle a gagné ?”

Bien sûr que Lucious comprenait. Il n'était pas un enfant et la politique

était son univers quotidien.

Stephania résuma la situation. “Cela nourrirait la révolution, votre majesté. Le peuple de la cité risquerait de se soulever.”

“Ils ne 'risqueraient' pas, ils le feraient”, dit le roi Claudius. “Si nous avons créé le Stade, c'est qu'il y a une raison. Le peuple aime le goût du sang et nous leur donnons ce qu'il recherche. Cette soif de violence peut tout aussi facilement se retourner contre nous.”

L'idée fit rire Lucious. Il avait peine à croire que le roi pense vraiment que la populace de Delos arriverait jamais à les balayer. Il les avait vus et ce n'était pas une marée sanguinolente. C'était de la racaille. Selon lui, il fallait leur faire la leçon. Si on en tuait assez et qu'on leur montrait ainsi les conséquences de leurs actions avec assez de dureté, ils ne tarderaient pas à rentrer dans le rang.

“Quelque chose t'amuse, Lucious ?” lui demanda la reine. Lucious entendit la dureté de son ton. Le roi et la reine n'aimaient pas qu'on se moque d'eux. Cela dit, heureusement, il savait quoi répondre.

“C'est simplement que la réponse à tout cela me semble évidente”, dit Lucious. “Je ne demande pas que l'on fasse exécuter Ceres. Je dis que nous avons sous-estimé ses capacités de combattante. La prochaine fois, il faudra éviter de retomber dans la même erreur.”

“Et lui donner la possibilité de devenir plus populaire si elle gagne ?” demanda Stephania. “Elle a gagné l'affection du peuple par sa victoire.”

La réponse de Stephania fit sourire Lucious. “As-tu vu comment les roturiers réagissent dans le Stade ?” demanda-t-il. Il le comprenait, contrairement aux autres.

Il vit Stephania renifler d'indignation. “J'essaie de ne pas les regarder, cousin.”

“Cela dit, tu les as quand même entendus. Ils crient le nom de leurs favoris. Ils aboient pour qu'on leur donne du sang. Et quand leurs favoris meurent, que se passe-t-il ?” Il regarda autour de lui en s'attendant presque à ce que quelqu'un d'autre lui réponde. A sa grande déception, personne ne le fit. Peut-être Stephania n'était-elle pas assez intelligente pour comprendre ça. Lucious n'en avait que faire.

“Ils crient le nom des nouveaux gagnants”, expliqua Lucious. “Ils les aiment tout autant que les précédents. Oh, ils crient le nom de cette fille maintenant mais, quand elle sera allongée en sang sur le sable, ils aboieront pour qu'on la tue avec autant d'empressement que pour n'importe qui d'autre. Il suffira que nous la mettions dans une situation un peu plus difficile.”

Le roi y réfléchit, pensif. “A quoi pensais-tu ?”

“Si nous échouons”, dit la reine, “ils ne feront que l'aimer encore plus.”

Finalement, Lucious sentit un peu de sa colère céder la place à quelque chose d'autre : de la satisfaction. Il regarda en direction des portes de la salle du trône, où un de ses domestiques se tenait en attendant ses ordres. Il suffisait que Lucious claque des doigts pour que l'homme accoure car tous les

domestiques de Lucious apprenaient vite qu'il valait mieux éviter de le contrarier.

“J'ai un remède pour ça”, dit Lucious en faisant un geste en direction de la porte.

L'homme enchaîné qui entra mesurait facilement plus de deux mètres dix. Il avait la peau noire comme l'ébène et ses muscles ressortaient au-dessus du kilt court qu'il portait. Il avait la peau couverte de tatouages; l'esclavagiste qui avait vendu ce seigneur de guerre avait dit à Lucious que chacun de ces tatouages représentait un ennemi qu'il avait tué en combat singulier, aussi bien dans l'Empire que dans les lointaines terres du sud où on l'avait trouvé.

Malgré cela, ce qui intimidait le plus Lucious n'était pas la taille de l'homme ou sa force. C'était son regard. Il y avait dans ce regard une chose qui semblait simplement ne pas comprendre des notions comme la compassion ou la pitié, la douleur ou la peur. Il aurait facilement pu les tailler tous en pièces sans état d'âme. Sur le torse du guerrier, là où des épées l'avaient frappé, il y avait des cicatrices. Lucious imaginait que, même à ces moments-là, il avait dû rester impassible.

Lucious regarda avec plaisir les réactions des autres quand ils virent le combattant s'approcher d'eux à grands pas, enchaîné comme une bête sauvage. Certaines des femmes poussèrent de petits cris de peur et les hommes se sortirent hâtivement de sa route comme s'ils sentaient instinctivement à quel point cet homme était dangereux. La peur semblait faire le vide devant lui et Lucious se délectait de l'effet que produisait son seigneur de guerre. Il regarda Stephanian reculer hâtivement d'un pas et sourit.

“On l'appelle le Dernier Souffle”, dit Lucious. “Il n'a jamais perdu de combat et n'a jamais laissé un ennemi en vie. Vous pouvez saluer”, dit-il en souriant, “le prochain et dernier adversaire de Ceres.”

CHAPITRE SIX

Ceres s'éveilla dans l'obscurité. La pièce n'était allumée que par le clair de lune qui entrait par les volets et par une seule bougie vacillante. Elle s'efforça de reprendre conscience, de se souvenir. Elle se souvint que les griffes de la bête l'avaient lacérée et ce simple souvenir sembla suffire à réveiller sa douleur qui, quand elle se retourna à moitié sur le flanc, lui éclata dans le dos avec assez de violence et de rapidité pour lui faire pousser un cri. La douleur était dévorante.

“Oh”, dit une voix, “ça fait mal ?”

Une silhouette apparut dans son champ de vision. Au premier abord, Ceres ne put pas distinguer les détails mais, peu à peu, ils se firent plus clairs. Stephania se tenait là, au-dessus de son lit, aussi pâle que les rayons du clair de lune qui l'entouraient. Elle était l'image parfaite de la femme noble et innocente venue rendre visite aux malades et aux blessés. Ceres était sûre que c'était délibéré.

“Ne t'inquiète pas”, dit Stephania. Pour Ceres, ces mots semblaient encore venir de trop loin, ne traverser le brouillard qu'avec difficulté. “Les guérisseurs de cet endroit t'ont donné quelque chose pour t'aider à dormir pendant qu'ils te recousaient. Ils semblaient assez impressionnés que tu aies survécu et ils voulaient t'enlever la douleur.”

Ceres la vit lever une petite bouteille. Elle était vert terne contre la pâleur de la main de Stephania, avait un bouchon en liège et le goulot qui scintillait. Ceres vit sourire la fille noble et il lui sembla que ce sourire était fait de bords tranchants.

“Moi, ça ne m'impressionne pas du tout que tu aies réussi à survivre”, dit Stephania. “Ce n'était *vraiment pas* l'idée.”

Ceres essaya de tendre la main vers elle. Théoriquement, ç'aurait dû être le moment de s'échapper. Si elle avait été plus forte, elle aurait pu dépasser Stephania à toute vitesse et foncer vers la porte. Si elle avait pu trouver le moyen de faire abstraction de la confusion qui semblait lui remplir la tête jusqu'au point de rupture, elle aurait peut-être pu se saisir de Stephania et la forcer à l'aider à s'évader.

Pourtant, on aurait dit que son corps ne lui obéissait que lentement, ne répondait que longtemps après qu'elle voulait qu'il le fasse. Ceres eut même peine à se redresser en enveloppant les couvertures autour d'elle et rien que cet effort la submergea d'une nouvelle vague de douleur atroce.

Elle vit Stephania caresser du doigt la bouteille qu'elle tenait. “Oh, ne t'inquiète pas, Ceres. Si tu te sens aussi impuissante, c'est qu'il y a une raison. Les guérisseurs m'ont demandé de faire en sorte que tu reçoives ta dose de leur remède et c'est ce que j'ai fait. Ou du moins en partie. Je t'en ai donné assez pour que tu sois docile. Pas assez, en fait, pour que tu cesses de souffrir.”

“Qu'ai-je fait pour que vous me haïssiez à ce point ?” demanda Ceres,

bien qu'elle connaisse déjà la réponse. Elle avait été proche de Thanos, qui avait rejeté Stephania. “Ça compte tant pour vous, d'épouser Thanos ?”

“Tu manges tes mots, Ceres”, dit Stephania en faisant un autre de ces sourires derrière lequel Ceres ne voyait aucune chaleur humaine. “Et je ne te hais pas. Si je te haïssais, cela voudrait dire que tu serais d'une façon ou d'une autre digne d'être mon ennemi. Dis-moi, t'y connais-tu en poisons ?”

Ce seul mot suffit à faire battre plus vite le cœur de Ceres. L'anxiété se réveilla en sa poitrine.

“Le poison est une arme si élégante”, dit Stephania comme si Ceres n'était même pas là. “Bien plus élégante que les couteaux ou les lances. Tu t'imagines être forte parce que tu as l'occasion de t'amuser avec des épées avec tous les vrais seigneurs de guerre ? Pourtant, j'aurais pu très facilement t'empoisonner pendant ton sommeil. J'aurais pu ajouter quelque chose à ton somnifère. J'aurais simplement pu t'en donner trop et tu ne te serais jamais réveillée.”

“Les gens l'auraient su”, réussit à répondre Ceres.

Stephania haussa les épaules. “Est-ce que ça les aurait intéressés ? De toute façon, ç'aurait été un accident. Cette pauvre Stephania aurait essayé de se rendre utile mais, comme elle ne savait pas vraiment ce qu'elle faisait, elle aurait donné une trop grande quantité de remède à notre tout nouveau seigneur de guerre.”

Elle mit la main à la bouche pour mimer la surprise. C'était une parfaite imitation d'une personne bouleversée par son remords, jusqu'à la larme qui semblait lui étinceler au coin de l'œil. Quand elle reprit la parole, elle sembla différente à Ceres. Elle avait la voix pleine de regret et d'incrédulité. On pouvait même y entendre un petit tressaillement, comme si elle s'efforçait de retenir un sanglot.

“Oh non ! Qu'ai-je fait ? Je ne l'ai pas fait exprès. Je pensais ... je pensais avoir tout fait exactement comme on me l'avait montré !”

Alors, elle rit et, à ce moment, Ceres vit qui elle était vraiment. Elle vit au-delà du rôle que Stephania jouait tout le temps avec soin. Comment était-il possible que personne ne le remarque ? se demanda Ceres. Comment pouvait-on ne pas voir ce qui se trouvait derrière ces beaux sourires et ce rire délicat ?

“Ils me prennent tous pour une idiote, tu sais”, dit Stephania. Elle se tenait plus droite maintenant et semblait bien plus dangereuse que jamais à Ceres. “Je fais beaucoup d'efforts pour qu'ils me prennent pour une idiote. Oh, n'aie pas l'air aussi inquiète, je ne vais pas t'empoisonner.”

“Pourquoi ?” demanda Ceres. Elle savait qu'il y avait forcément une raison.

Elle vit l'expression de Stephania durcir dans la lumière de la bougie et la vit froncer les sourcils en plissant la peau habituellement lisse de son front.

“Parce que ce serait trop facile”, dit Stephania. “Vu la façon dont vous m'avez humiliée, toi et Thanos, je préférerais te voir souffrir. Vous le méritez tous les deux.”

“Vous ne pouvez rien me faire d'autre”, dit Ceres, bien qu'à ce moment elle ait l'impression inverse. Stephania aurait pu avancer jusqu'au lit et lui faire mal de centaines de façons différentes, et Ceres savait qu'elle n'aurait rien pu faire pour l'en empêcher. Ceres savait que cette noble ne savait pas du tout se battre mais que, en ces circonstances, elle aurait pu vaincre Ceres sans difficulté.

“Bien sûr que si”, dit Stephania. “Dans notre monde, il existe des armes encore plus efficaces que le poison. Les bonnes paroles, par exemple. Voyons voir. Laquelle fera le plus de mal ? Ton Rexus adoré est mort, bien sûr. Commençons par ça.”

Ceres essaya de ne pas laisser paraître sur son visage le choc qu'elle ressentait. Elle essaya de réprimer son chagrin pour que la fille noble ne le voie pas. Cependant, en apercevant l'air satisfait de Stephania, elle comprit qu'elle avait dû se trahir ne serait-ce qu'un peu.

“Il est mort en se battant pour toi”, dit Stephania. “Je me suis dit que tu voudrais le savoir. Ça rend l'histoire tellement plus ... romantique.”

“Vous mentez”, insista Ceres, mais, quelque part en son for intérieur, elle savait que Stephania disait la vérité. Elle ne dirait une chose de ce genre que si c'était une vérité que Ceres pourrait vérifier, une chose qui lui ferait mal et continuerait à lui faire mal quand elle en découvrirait la réalité.

“Je n'ai pas besoin de mentir, surtout quand la vérité est tellement meilleure que le mensonge”, dit Stephania. “Thanos est mort, lui aussi. Il a péri dans la bataille de Haylon, là-bas sur les plages.”

Une nouvelle vague de chagrin frappa Ceres, l'engloutit et menaça de lui retirer toute conscience d'elle-même. Avant que Thanos ne parte, elle s'était disputée avec lui sur la mort de son frère et sur ce qu'il prévoyait de faire, c'est-à-dire combattre la rébellion. Elle n'avait pas imaginé que ce seraient les derniers mots qu'elle lui dirait. Si elle avait laissé un message à Cosmas, c'était précisément pour que ces mots ne soient pas les derniers.

“Ce n'est pas fini”, dit Stephania. “Ton jeune frère ? Sartes ? Il a été enrôlé dans l'armée. J'ai fait le nécessaire pour que les gestionnaires de la conscription ne le passent pas pour la simple raison qu'il était le frère du gardien d'armes de Thanos.”

Cette fois, Ceres essaya bien de se jeter sur elle. La colère qui la remplissait lui donnait la force de se jeter sur la fille noble. Cependant, elle était si faible qu'elle n'avait aucune chance de réussir. Elle sentit ses jambes s'emmêler dans les draps et l'envoyer par terre, aux pieds de Stephania.

“A ton avis, combien de temps ton frère survivra-t-il à l'armée ?” demanda Stephania. Ceres vit son expression se transformer en une sorte de caricature de pitié. “Le pauvre garçon. Ils sont si cruels avec les appelés, qui, après tout, sont pratiquement tous des traîtres.”

“Pourquoi ?” réussit à demander Ceres.

Stephania ouvrit les mains. “Tu m'as pris Thanos et c'était tout ce que j'avais prévu comme avenir. Maintenant, je vais tout te prendre.”

“Je vous tuerais”, promit Ceres.

Stephania rit. “Tu n’as pas la moindre chance. Ceci” — elle tendit la main vers le bas et toucha le dos à Ceres, qui fut obligée de se mordre la lèvre pour s’empêcher de crier — “n’est rien. Ce petit combat dans le Stade n’était rien. Les pires combats que tu puisses imaginer t’assailliront sans relâche jusqu’à ce que tu meures.”

“Vous croyez que personne ne le remarquera ?” dit Ceres. “Vous croyez que personne ne devinera ce que vous faites ? Vous m’avez emprisonnée ici parce que vous pensiez que le peuple allait se soulever. Que fera-t-il s’il pense que vous le dupez ?”

Elle vit Stephania secouer la tête.

“Le peuple voit ce qu’il veut bien voir. En toi, on dirait qu’ils veulent voir leur princesse seigneur de guerre, la fille qui sait se battre aussi bien qu’un homme. Ils le croiront et ils t’aimeront jusqu’au jour où tu deviendras la risée de l’arène. Ils te regarderont te faire tailler en pièces mais, avant que ça n’arrive, ils applaudiront.”

Ceres ne put que regarder Stephania se diriger vers la porte. La fille noble s’arrêta, se retourna vers elle et, l’espace d’un instant, elle eut l’air aussi douce et innocente que d’habitude.

“Oh, j’oubliais. J’ai essayé de te donner ton remède mais je ne pensais pas que tu le ferais tomber de ma main avant que je puisse t’en donner assez.”

Elle sortit la fiole qu’elle avait avant et, quand Stephania la laissa tomber par terre, Ceres la regarda. Elle se brisa. Les éclats de verre se répandirent sur le sol de la chambre de Ceres. Quand Ceres essaierait de remonter dans son lit, cela serait à la fois douloureux et dangereux pour elle. Ceres était sûre que telle avait été l’intention de Stephania.

Elle vit la fille noble tendre la main vers la bougie qui éclairait la chambre et, un bref instant, juste avant qu’elle ne l’éteigne, le doux sourire de Stephania disparut une fois de plus et laissa place à quelque chose de cruel.

“Je viendrai danser à tes funérailles, Ceres. Je te le promets.”

CHAPITRE SEPT

“Je persiste à dire que nous devrions l'éventrer et jeter son corps dehors pour que les autres soldats de l'Empire le trouvent.”

“C'est parce que tu es un idiot, Nico. Même s'ils remarquaient un corps de plus au milieu de tout le reste, qui te dit qu'ils s'en soucieraient ? Et à ce moment, il faudrait qu'on s'embête à l'emmener à un endroit où ils le verraient. Non. Nous devrions exiger une rançon.”

Thanos était assis dans la grotte où les rebelles s'étaient réfugiés pour le moment et les écoutait discuter de son destin. Il avait les mains attachées devant lui mais, au moins, ils avaient fait de leur mieux pour soigner et panser ses blessures et ils l'avaient laissé devant un petit feu pour qu'il se réchauffe pendant qu'ils décidaient s'ils allaient ou pas le tuer de sang froid.

Les rebelles étaient assis à d'autres feux, regroupés autour, et ils parlaient de qu'ils pourraient faire pour empêcher que l'île ne tombe aux mains de l'Empire. Ils parlaient doucement pour que Thanos ne puisse pas entendre les détails mais il savait déjà le principal : ils perdaient la bataille et subissaient de grandes pertes. Ils étaient dans les grottes parce que c'était le seul endroit où aller.

Au bout d'un moment, celui qui semblait être leur chef vint s'asseoir en face de Thanos et croisa les jambes sur le sol en pierre dure de la grotte. Il poussa en avant un morceau de pain, que Thanos dévora, affamé. Il ne se souvenait pas de quand datait son dernier repas.

“Je m'appelle Akila”, dit l'autre homme. “Je suis le chef de cette rébellion.”

“Thanos.”

“Rien que Thanos ?”

Thanos entendit sa curiosité et son impatience. Il se demanda si l'autre homme avait deviné qui il était. De toute façon, en ces circonstances, la franchise semblait être le meilleur choix.

“Prince Thanos”, admit-il.

Akila resta assis en face de lui pendant plusieurs secondes et Thanos se prit à se demander s'il allait mourir à ce moment. Il avait frôlé la mort d'assez près quand les rebelles avaient cru qu'il n'était qu'un noble sans nom. Maintenant qu'ils savaient qu'il faisait partie de la famille royale, qu'il était proche du roi qui les avait tant opprimés, il semblait impossible qu'ils fassent autre chose que le tuer.

“Un prince”, dit Akila. Il regarda les autres autour de lui et Thanos vit l'éclair d'un sourire sur son visage. “Hé, les gars, on a un prince, ici.”

“Dans ce cas, il faut absolument exiger une rançon !” cria un des rebelles. “Il doit valoir une fortune !”

“On devrait absolument le tuer”, répondit sèchement un autre. “N'oubliez pas tout ce que ses semblables nous ont fait !”

“D'accord, calmez-vous”, dit Akila. “Concentrez-vous sur le combat qui

vient. La nuit va être longue.”

Thanos entendit l'autre homme pousser un léger soupir quand les hommes repartirent s'asseoir devant leurs feux.

“Ça va mal, alors ?” dit Thanos. “Tu as dit que ton camp perdait.”

Akila lui lança un regard sévère. “Je sais quand me taire. Tu devrais peut-être en faire autant.”

“De toute façon, vous vous demandez si vous allez me tuer”, fit remarquer Thanos. “J'imagine que je n'ai pas grand chose à perdre.”

Thanos attendit. Ce n'était pas le type d'homme qu'on pouvait forcer à répondre. Il avait un côté coriace, franchement rigide. Thanos se dit qu'il aurait pu l'apprécier s'ils s'étaient rencontrés sous de meilleurs auspices.

“D'accord”, dit Akila. “C'est vrai, nous sommes en train de perdre. Vous, les Impériaux, vous avez plus d'hommes que nous et vous ne vous souciez pas des dommages que vous provoquez. La cité est assiégée par terre et par mer pour que personne ne puisse s'enfuir. Nous nous battons à partir des collines mais, comme vous pouvez vous réapprovisionner par la voie maritime, nous ne pouvons pas faire grand chose. Draco a beau être un boucher, c'est un boucher intelligent.”

Thanos hocha la tête. “Effectivement.”

“Et bien sûr, tu étais probablement présent quand il a tout planifié”, dit Akila.

Maintenant, Thanos comprenait. “C'est ça que tu espères ? Que je connaisse tous leurs plans ?” Il secoua la tête. “Je n'étais pas présent quand ils les ont faits. Je ne voulais pas être ici et je ne suis venu que parce qu'ils m'ont escorté jusqu'au navire sous bonne garde. Peut-être que si j'avais été présent, j'aurais entendu qu'ils prévoyaient de me poignarder dans le dos.”

Il repensa alors à Ceres, qu'il avait été obligé d'abandonner. Ça le faisait souffrir plus que tout le reste. Si une personne haut placée essayait de le faire assassiner, qu'allaient-ils faire à Ceres, se demanda-t-il ?

“Tu as des ennemis”, concéda Akila. Thanos le vit serrer et desserrer une main, comme si la longue bataille pour la cité avait commencé à lui donner des crampes. “Nous avons les mêmes ennemis. Cela dit, je ne suis pas sûr que tu sois mon ami pour autant.”

Thanos regarda ostensiblement le reste de la grotte et la quantité incroyablement réduite de soldats qu'il restait à cet endroit. “Pour l'instant, on dirait que tu ne peux pas faire le difficile en matière d'amis.”

“Tu es quand même un noble. Tu as quand même obtenu ton rang en écrasant les gens ordinaires”, dit Akila. Il poussa un autre soupir. “On dirait que, si je te tue, je fais ce que désirent Draco et ses chefs mais que, comme tu me l'as fait comprendre, tu ne me rapporteras rien en tant qu'otage. J'ai une victoire à remporter et je n'ai pas le temps de garder des prisonniers s'ils ne savent rien. Donc, que vais-je faire de toi, Prince Thanos ?”

Thanos eut l'impression qu'il était sérieux, qu'il voulait vraiment trouver une meilleure solution. Thanos réfléchit rapidement.

“Je pense que le meilleur choix serait que tu me laisses partir”, dit-il.

Sa réponse fit rire Akila. “Bien tenté. Si c'est là ta meilleure suggestion, ne bouge pas. J'essaierai de te faire souffrir le moins possible.”

Thanos vit sa main se diriger vers une de ses épées.

“Je suis sérieux”, dit Thanos. “Je ne peux pas t'aider à gagner la bataille pour cette île si je suis ici.”

Il vit qu'Akila, incrédule, était certain que c'était forcément un piège. Thanos poursuivit rapidement son explication, sachant qu'il lui faudrait convaincre cet homme qu'il voulait aider la rébellion s'il voulait survivre aux minutes qui venaient.

“Tu as dit toi-même que la flotte de l'Empire qui soutenait l'assaut était un des gros problèmes”, dit Thanos. “Je sais qu'ils ont laissé du ravitaillement sur les navires parce qu'ils étaient extrêmement impatients de passer à l'attaque. Donc, on prend les navires.”

Akila se leva. “Vous avez entendu ça, les gars ? Ce prince a un plan pour dérober ses navires à l'Empire.”

Thanos vit les rebelles commencer à se rassembler.

“A quoi bon ?” demanda Akila. “Si on prend leurs navires, que fait-on après ?”

Thanos expliqua de son mieux. “Au minimum, ça donnera la possibilité à certains habitants de la cité de s'échapper, ainsi qu'à d'autres de tes soldats. Cela privera également l'Empire de son ravitaillement et il ne pourra pas continuer à se battre bien longtemps. Et puis il y a les balistes.”

“C'est quoi ?” demanda un des rebelles. Il ne ressemblait pas à un soldat de carrière. Pour Thanos, très peu y ressemblaient, dans cette grotte.

“Des arbalètes”, expliqua Thanos. “Des armes conçues pour endommager d'autres navires, mais si on les retournait contre les soldats qui sont près de la côte ...”

Au moins, Akila avait l'air de prendre les possibilités en considération. “Ça pourrait être intéressant”, admit-il. “Et nous pourrions mettre le feu à tous les navires que nous ne pourrions pas utiliser. Dans le pire des cas, Draco retirerait ses hommes pour essayer de récupérer ses navires. Cependant, en premier lieu, comment allons-nous nous accaparer ces navires, Prince Thanos ? Je sais que, là d'où tu viens, si un prince demande une chose, il l'obtient, mais ça m'étonnerait que ça s'applique à la flotte de Draco.”

Thanos se força à sourire pour afficher une confiance qu'il n'avait pas. “C'est presque exactement ce que nous allons faire.”

Une fois de plus, Thanos eut l'impression qu'Akila analysait la situation plus vite que ne le pouvaient ses hommes. Le chef rebelle sourit.

“Tu es fou”, dit Akila. Thanos n'aurait su dire si c'était une insulte ou un compliment.

“Il y a assez de morts sur les plages”, expliqua Thanos pour que les autres comprennent. “Nous allons prendre leurs armures et nous diriger vers les navires. Si j'y suis, nous passerons pour une compagnie de soldats qui rentre

de la bataille pour venir chercher du ravitaillement.”

“Qu'en pensez-vous, les gars ?” demanda Akila.

Dans la lumière du feu qui vacillait à l'intérieur de la grotte, Thanos ne pouvait pas distinguer les hommes qui parlaient. Leurs questions semblaient plutôt émerger de l'obscurité et il ne voyait pas qui était d'accord avec lui, qui doutait de lui et qui voulait qu'il meure. Cela dit, ce n'était pas pire que la politique telle qu'il la connaissait au château. De plusieurs façons, c'était mieux car, ici, au moins, personne ne lui souriait tout en complotant pour l'assassiner.

“Et les gardes sur les navires ?” demanda un des rebelles.

“Il y en aura peu”, dit Thanos. “Et ils savent qui je suis.”

“Et tous ceux qui vont mourir dans la cité pendant que nous faisons ça ?” cria un autre.

“Ils sont déjà en train de mourir”, insista Thanos. “Au moins, comme ça, vous aurez les moyens de vous défendre. Si vous faites ça bien, nous aurons les moyens de sauver des centaines de gens, sinon des milliers.”

Le silence se fit et la dernière question en émergea comme une flèche.

“Comment pourrions-nous lui faire confiance, Akila ? Ce n'est pas seulement l'un d'eux, c'est un *noble*. Un *prince*.”

Thanos tourna le dos dans la direction d'où venait la voix et montra son dos pour que tout le monde le voie. “Ils m'ont poignardé dans le dos. Ils m'ont laissé mourir. J'ai autant de raisons de les haïr que tous les hommes présents ici.”

A ce moment, Thanos ne pensait pas qu'au Typhon. Il pensait à tout ce que sa famille avait fait au peuple de Delos et à tout ce qu'elle avait fait à Ceres. S'ils ne l'avaient pas obligé à aller à la Place de la Fontaine, il ne s'y serait jamais trouvé quand le frère de Ceres avait péri.

“On peut rester ici”, dit Thanos, “ou on peut agir. Oui, ça sera dangereux. S'ils comprennent qui nous sommes, nous mourrons probablement. J'accepte de prendre le risque. Et vous ?” Quand personne ne répondit, Thanos leva la voix. “*Et vous ?*”

Les hommes lui répondirent par une acclamation. Akila se rapprocha de lui et lui donna une claque sur l'épaule.

“D'accord, Prince, on dirait qu'on va suivre ton plan. Si tu réussis, tu auras un ami pour la vie.” Il se mit à serrer l'épaule à Thanos jusqu'à ce que ce dernier sente la douleur lui traverser le dos. “Cela dit, si tu nous trahis, si tu fais tuer mes hommes, je jure que tu n'échapperas jamais à ma vengeance.”

CHAPITRE HUIT

Il y avait des parties de Delos où, normalement, Berin n'allait jamais. C'étaient des parties de la ville qui empestaient la sueur et le désespoir, où les gens faisaient tout leur possible pour survivre. Il repoussa d'un geste de la main ce que des gens lui proposaient dans le noir, regarda durement les citoyens de ce lieu pour qu'ils restent à distance.

S'ils avaient su qu'il portait de l'or, Berin savait qu'il se serait fait trancher la gorge et que le contenu de la bourse qu'il portait sous la tunique aurait été réparti entre plusieurs voleurs et dépensé dans les tavernes et les cercles de jeu locaux avant la fin de la journée. C'était ce type d'endroit qu'il recherchait maintenant parce que c'était le seul où trouver des soldats en permission. En tant que forgeron, Berin connaissait les hommes de guerre et savait où ils se rendaient.

Il avait de l'or parce qu'il avait rendu visite à un marchand en lui emmenant deux poignards qu'il avait forgés pour les montrer à des employeurs potentiels. C'étaient de belles armes, dignes d'être portées à la ceinture de tous les nobles. Décorées d'un filigrane en or, elles avaient des scènes de chasse gravées sur la lame. C'étaient les derniers objets de valeur qui lui restaient au monde. Il avait fait la queue devant le bureau du marchand avec une dizaine d'autres personnes et n'avait pas obtenu la moitié de leur valeur réelle.

Pour Berin, cela n'avait pas d'importance. Tout ce qui comptait, c'était retrouver ses enfants et, pour ça, il fallait de l'or, de l'or qu'il pourrait utiliser pour acheter de la bière aux personnes adéquates, de l'or qu'il pourrait mettre dans les bonnes mains.

Il passait d'une taverne de Delos à l'autre et cela prenait du temps. Il ne pouvait pas se contenter d'aller poser les questions qu'il voulait poser. Il fallait qu'il soit prudent. Heureusement, il avait quelques amis dans la cité et quelques autres dans l'armée de l'Empire. Ses épées avaient sauvé la vie à de nombreux hommes au cours des années.

Il trouva l'homme qu'il cherchait à moitié ivre au milieu de l'après-midi. Assis dans une taverne, il puait tellement fort qu'il faisait le vide tout autour de lui. Berin se dit que c'était seulement l'uniforme de l'armée de l'Empire qui empêchait les propriétaires de le jeter dans la rue face contre terre. De plus, Jacare était tellement gros qu'il aurait fallu la moitié des clients de l'auberge pour le soulever.

Berin vit le gros homme lever les yeux quand il approcha. “Berin ? Mon vieil ami ! Viens boire un coup avec moi ! Il faudra que tu payes, cela dit. Ces temps-ci, je suis un peu ...”

“Gros ? Ivre ?” devina Berin. Il savait que Jacare ne lui en voudrait pas d'être franc. Ce soldat semblait faire tout son possible pour être le pire exemple de l'Armée Impériale. Il semblait même y trouver une sorte de fierté

perverse.

“... dans le besoin”, termina Jacare.

“Je peux peut-être t'aider”, dit Berin. Il commanda à boire mais n'y toucha pas. Il fallait qu'il garde la tête claire pour retrouver Ceres et Sartes. Au lieu de boire, il attendit que Jacare descende ses bières avec un bruit qui rappela à Berin celui d'un âne qui buvait dans un abreuvoir.

“Alors, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de la présence d'un homme comme toi ?” demanda Jacare au bout d'un moment.

“Je recherche des informations”, dit Berin. “Le type d'informations qu'un homme dans ta situation a peut-être entendues.”

“Ah, d'accord. Des *informations*. Ça donne soif, les informations. Et ça peut coûter cher.”

“Je recherche mon fils et ma fille”, expliqua Berin qui savait que, auprès de quelqu'un d'autre, cet aveu aurait pu lui gagner quelque sympathie mais que, auprès d'un homme de ce style, l'effet serait limité.

“Ton fils ? Nesos, pas vrai ?”

Berin se pencha au travers de la table et saisit Jacare au-dessus du poignet pour l'empêcher d'entamer une autre boisson. Il ne lui restait pas grand chose de la force qu'il avait acquise en maniant des marteaux de forge, mais il en restait quand même assez pour faire grimacer Jacare. Bien, se dit Berin.

“Sartes”, dit Berin. “Mon aîné est mort. Sartes a été enrôlé par l'armée. Je sais que tu entends parler de certaines choses. Je veux savoir où il est et je veux savoir où est Ceres, ma fille.”

Jacare se mit à l'aise et Berin le laissa faire. De toute façon, il n'était pas sûr qu'il aurait pu retenir Jacare bien plus longtemps.

“C'est une sorte de chose que j'ai peut-être entendue”, admit le soldat, “mais ce genre de chose n'est pas facile. J'ai des frais.”

Berin sortit la petite bourse d'or. Il en déversa le contenu sur la table, juste assez loin de Jacare pour qu'il ne puisse pas s'en saisir facilement.

“Est-ce que ça suffira à couvrir tes ‘frais’ ?” demanda Berin en jetant un coup d'œil à la coupe de Jacare. Il vit l'autre homme compter l'or, probablement en se demandant s'il pourrait en gagner d'autre.

“Ta fille, c'est facile”, dit Jacare. “Elle est au château avec les nobles. Ils ont annoncé qu'elle allait épouser le Prince Thanos.”

Berin osa pousser un soupir de soulagement, même s'il ne savait pas vraiment que penser. Thanos était un des rares membres de la famille royale à avoir conservé un minimum de décence, mais de là à l'épouser ?

“Pour ton fils, c'est plus dur. Voyons. J'ai entendu dire que quelques recruteurs de la Vingt-Troisième écumaient la ville dans ton quartier, mais je ne suis pas sûr que ce soit eux. Si c'est eux, ils campent un peu vers le sud en essayant de former les appelés au combat contre les rebelles.”

A cette idée, Berin sentit la bile lui remonter dans la bouche. Il savait comment l'armée traiterait Sartes et ce que la notion d' “entraînement” impliquerait. Il fallait qu'il le sorte de là. Cela dit, Ceres était la plus proche et,

en vérité, il ressentait le besoin de voir sa fille au moins une fois avant de partir à la recherche de Sartès. Il se leva.

“Tu finis pas ta boisson ?” demanda Jacare.

Berlin ne répondit pas. Il allait au château.

Pour Berlin, entrer au château était plus facile que pour presque n'importe qui d'autre. Même s'il n'y était pas allé depuis longtemps, c'était quand même lui qui était venu discuter des besoins en armes des seigneurs de guerre ou emmener des armes spéciales destinées aux nobles. Il était assez simple de faire semblant d'être de retour aux affaires, de passer droit devant les gardes des portes extérieures et d'entrer dans l'espace où se préparaient les combattants.

L'étape suivante était de se rendre là où se trouvait sa fille, où que ce soit. Il y avait un portail fermé entre l'espace cintré où les guerriers s'entraînaient et le reste du château. Berlin dut attendre qu'on lui ouvre de l'autre côté. Il poussa le domestique qui lui ouvrit pour faire semblant d'avoir quelque chose d'important à faire ailleurs dans le bâtiment.

Il avait bien quelque chose d'important à y faire mais pas la sorte de chose que comprendraient la plupart des gens.

“Hé, toi ! Où tu crois aller ?”

Berlin se figea sur place en entendant la dureté du ton. Avant même de se retourner, il savait qu'il y avait forcément un garde à cet endroit et qu'il n'avait pas d'excuse susceptible de le satisfaire. A présent, le mieux qu'il puisse espérer était qu'on l'expulse du château avant qu'il ait pu entrapercevoir sa fille. Dans le pire des cas, il finirait dans le cachot du château ou peut-être qu'on l'emmènerait se faire exécuter là où personne ne le saurait jamais.

Il se retourna et vit deux gardes qui avaient dû être soldats de l'Empire un certain temps. Ils avaient autant de gris dans les cheveux que Berlin et l'air buriné des hommes qui ont passé trop de temps à se battre au soleil pendant trop d'années. Le premier faisait une bonne tête de plus que Berlin mais était légèrement voûté au-dessus de la lance sur laquelle il s'appuyait. L'autre avait une barbe qu'il avait huilée et lustrée jusqu'à ce qu'elle ait l'air presque aussi aiguisée que l'arme qu'il tenait. Quand Berlin les vit, il se sentit soulagé car il les connaissait tous les deux.

“Varo, Caxus ?” dit Berlin. “C'est moi, Berlin.”

L'atmosphère resta tendue un moment et Berlin espéra que les deux hommes allaient se souvenir de lui. Soudain, les gardes rirent.

“En effet”, dit Varo en se redressant un instant au-dessus de sa lance. “On ne t'a pas vu depuis ... ça fait combien de temps, Caxus ?”

L'autre réfléchit en se caressant la barbe. “Ça fait des mois qu'il n'est pas venu ici. On n'a pas vraiment discuté depuis qu'il m'a livré ces bracelets l'été dernier.”

“J’étais en voyage”, expliqua Berin. Il ne dit pas où. Même si les gens ne payaient pas bien cher leurs forgerons, Berin pensait qu’ils risquaient de mal apprécier qu’il soit parti chercher du travail ailleurs. En général, les soldats n’aiment pas que leurs ennemis acquièrent de bonnes épées. “Les temps ont été durs.”

“Les temps ont été durs partout”, approuva Caxus. Berin le vit froncer légèrement les sourcils. “Ça n’explique quand même pas ce que tu fais dans le grand château.”

“Tu ne devrais pas être ici, forgeron, et tu le sais”, approuva Varo.

“C’est pour quoi ?” demanda Caxus. “Une réparation urgente de l’épée préférée d’un jeune noble ? Je pense qu’on serait au courant si Lucious avait cassé une épée. Il aurait probablement fouetté ses domestiques jusqu’au sang.”

Berin comprit qu’il n’allait pas s’en tirer avec un mensonge de ce type. Il préféra essayer une chose susceptible de marcher : la franchise. “Je suis venu voir ma fille.”

Il entendit Varo aspirer l’air entre ses dents. “Ah. Ça pose problème, ça.”

Caxus hocha la tête. “Je l’ai vue se battre dans le Stade l’autre jour. Coriace, la fille. Elle a tué un ours à pointes et un seigneur de guerre. Et ça n’était pas facile.”

Berin sentit son cœur se serrer dans sa poitrine en entendant cela. Ils faisaient combattre Ceres dans l’arène ? Même s’il savait que ç’avait été son rêve de se battre dans l’arène, cette nouvelle ne semblait pas indiquer qu’elle avait obtenu ce qu’elle désirait. Non, c’était quelque chose d’autre.

“Il faut que je la voie”, insista Berin.

Varo pencha la tête d’un côté. “Comme j’ai dit, ça pose problème. Personne ne peut la voir, maintenant. Ce sont les ordres de la reine.”

“Mais je suis son père”, dit Berin.

Caxus ouvrit les mains. “On n’y peut pas grand chose.”

Berin réfléchit rapidement. “Vous n’y pouvez pas grand chose ? Est-ce ça que j’ai dit quand ta lance avait besoin de changer de manche avant que ton capitaine ne s’aperçoive que tu l’avais cassée en deux ?”

“On avait dit qu’on n’en parlerait pas”, dit le garde d’un air inquiet.

“Et toi, Varo ?” poursuivit Berin en insistant avant que l’autre puisse décider de le faire expulser. “Ai-je dit que ça allait ‘poser un problème’ quand tu as voulu une épée qui t’aïlle vraiment en main au lieu du modèle de l’armée ?”

“Eh bien ...”

Berin ne s’arrêta pas. Ce qui comptait, c’était d’écarter leurs objections. Non. Ce qui comptait le plus, c’était qu’il voie sa fille.

“Combien de fois mon travail vous a-t-il sauvé la vie ?” demanda-t-il d’un ton autoritaire. “Varo, tu m’as raconté l’histoire de ce chef des brigands que ton unité poursuivait. Quelle épée as-tu utilisée pour le tuer ?”

“La tienne”, admit Varo.

“Et toi, Caxus, quand tu as voulu tous ces ouvrages en filigrane sur tes

jambières pour impressionner la fille que tu as épousée, qui es-tu allé voir ?”

“Toi”, dit Caxus. Berin voyait qu’il réfléchissait.

“Et ça, c’était avant que je vous suive lors de vos campagnes”, dit Berin.

“Si on parlait de —”

Caxus leva la main. “D’accord, d’accord. Tu marques un point. La chambre de ta fille est plus loin dans cette direction. On va te montrer le chemin mais, si quelqu’un pose une question, on est seulement en train de t’escorter vers la *sortie* du bâtiment.”

Berin se dit qu’il y avait peu de chances que quelqu’un leur pose une question mais cela n’avait plus d’importance. Seule une chose avait de l’importance. Il allait voir sa fille. Il suivit les deux gardes dans les couloirs du château et ils finirent par atteindre une porte barrée et verrouillée de l’extérieur. Comme la clé était dans la serrure, il la tourna.

Le cœur de Berin s’arrêta presque quand il vit sa fille pour la première fois depuis des mois. Allongée au lit, elle gémit en reprenant conscience et le regarda de ses yeux troubles.

“Père ?”

“Ceres !” Berin courut vers elle, jeta les bras autour d’elle et la serra fort contre lui. “Tout va bien. Je suis là.”

Il voulait la serrer fort contre lui et ne plus jamais la laisser partir mais, à ce moment, il entendit le cri de douleur que fit Ceres quand il la serra contre lui et il se retira hâtivement.

“Qu’est-ce qui ne va pas ?” demanda Berin.

“Non, ça va”, dit Ceres. “Je vais bien.”

“Tu ne vas pas bien”, dit Berin. Sa fille avait toujours été très forte et, pour qu’elle ait mal, il fallait que ce soit grave. Berin n’aurait jamais voulu voir sa fille souffrir comme ça. “Laisse-moi regarder.”

Ceres le laissa faire et ce que vit Berin le fit grimacer. Des blessures étroitement recousues formaient des lignes parallèles sur le dos de sa fille.

“Comment es-tu entré ici ?” demanda Ceres pendant qu’il l’examinait. “Comment as-tu même pu me retrouver ?”

“J’ai encore des amis”, dit son père, “et je n’allais pas renoncer à te retrouver.”

Ceres se retourna vers lui et Berin vit l’amour qui brillait dans ses yeux. “Je suis content que tu sois ici.”

“Moi aussi”, dit Berin. “Je n’aurais jamais dû te laisser avec ta mère.”

Ceres tendit le bras pour lui prendre la main et ce fut alors que Berin se rendit compte à quel point sa fille lui avait manqué. “Tu es là, maintenant.”

“Oui”, dit Berin. Il jeta un autre coup d’œil à son dos. “Ils ne l’ont pas bien nettoyé. Tiens, je vais chercher quelque chose d’utile.”

C’était dur de devoir la quitter, même pour peu de temps. Varo et Caxus étaient encore dehors et il n’eut aucun problème à leur faire emmener à boire et à manger. Peut-être virent-ils le regard qu’il avait quand il se préoccupait du bien-être de Ceres.

Il lui passa le bol de nourriture et la vitesse à laquelle Ceres le dévora apprit à Berin tout ce qu'il avait besoin de savoir sur la façon dont ils avaient traité sa fille en ce lieu. Il prit le bol d'eau et s'en servit pour nettoyer les blessures qu'elle avait reçues au combat.

Ceres hocha la tête. “Je me sens bien mieux qu'avant.”

“Dans ce cas, je ne veux même pas imaginer comment tu te sentais avant”, dit Berin.

Il ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable. S'il n'était pas parti, ses enfants n'auraient jamais subi tout ça.

“Je suis désolé. J'aurais dû être ici pour toi.”

“Ça n'aurait peut-être rien changé”, dit Ceres, et Berin comprit qu'elle essayait de le rassurer. “La rébellion aurait quand même eu lieu. J'aurais peut-être combattu au Stade quand même.”

“Peut-être.” Berin refusait d'y croire. Il savait que Ceres avait toujours été attirée par les dangers du Stade, mais cela ne signifiait pas qu'elle y aurait forcément combattu. Elle aurait pu être en sécurité. “J'aurais pu vous protéger, toi et tes frères.”

Ceres lui reprit la main. “Je pense qu'il y a des choses contre lesquelles tu ne peux pas nous protéger, même toi.”

Berin sourit. “Te souviens-tu de quand tu étais petite ? Tu croyais que j'étais l'homme le plus fort du monde et que je pouvais te protéger de tout.”

Ceres lui rendit son sourire. “Maintenant, il faut que je me protège moi-même et je suis assez forte pour le faire.”

En Berin, il y avait une partie qui était heureuse de ce fait mais il voulait quand même être là pour sa fille. “De toute façon, c'est fini. On va te sortir d'ici.”

Berin pensa aux gardes. Combien lui devaient-ils vraiment ? Jusqu'où allaient-ils accepter de l'aider avant de décider qu'il était plus simple de l'emprisonner ?

“Je trouverai un moyen”, promit Berin.

Ceres secoua rapidement la tête. “Non. Je refuse de fuir.”

“Je sais que tu as peur qu'on t'attrape”, dit Berin en couvrant la main de Ceres de la sienne, “mais je pense que j'ai assez d'amis dans le château pour qu'on en sorte tous les deux. On pourrait rejoindre la rébellion.”

“C'est autre chose”, dit Ceres. “Je suis à ma place, ici. Je suis ici pour me battre. C'est ma destinée de me battre.”

Il la regarda fixement, stupéfait.

“Tu *veux* rester ici ?” C'était dur à croire, surtout après tous les efforts qu'il avait déployés pour la retrouver. Il lui avait semblé évident que, s'il arrivait seulement à entrer dans le château, il récupérerait sa famille. “Je croyais que tu voudrais partir, que nous pourrions retrouver Sartes tous les deux et que tout irait bien.”

“Tout ira bien”, lui promit Ceres, “et tu devrais aller retrouver Sartes, le ramener en terrain sûr.”

Elle se leva et se mit ses vêtements d'entraînement. L'espace d'un instant, Berin pensa qu'elle allait peut-être venir avec lui quand même, mais elle n'en montra aucun signe.

“Que fais-tu ?” demanda-t-il. “Si tu ne viens pas avec moi, il faut que tu te reposes.”

“Impossible”, dit Ceres. Elle se retourna vers lui d'un air décidé. “Je vais m’entraîner. Ils veulent me tuer mais je ne les laisserai pas faire. Je ne vais ni abandonner ni leur donner la satisfaction de me voir m'enfuir.”

Berin déglutit, impressionné par la force de sa fille. Cela dit, il ne voulait quand même pas la laisser là. “Je pourrais venir avec toi. Je pourrais t'aider.”

Ceres secoua la tête.

“C'est à moi de surmonter cette épreuve, Père.”

Il lui sourit. Il sentit les larmes lui monter aux yeux et vit que Ceres était tout aussi émue. Il n'avait jamais été aussi fier d'elle, ne l'avait jamais aimée aussi profondément.

Ils avancèrent l'un vers l'autre et restèrent longtemps l'un dans les bras de l'autre.

“Je t'aime, Ceres”, murmura-t-il, “et je t'aimerai toujours.”

“Je sais, Père”, répondit-elle. “Et, au cas où on ne se reverrait pas, il faut que tu saches que je t'aime, moi aussi.”

CHAPITRE NEUF

Ceres se concentrait, évitait les coups, se faufilait entre eux, haletait, couverte de bleus là où les bâtons l'avaient frappée. Maître Isel était face à elle sur le terrain d'entraînement et elle le fixait du regard. Alors qu'elle se tenait là, elle se demanda si elle avait eu raison de demander à ce qu'il recommence à l'entraîner si vite. Il avait semblé penser qu'elle n'allait pas encore assez bien, elle qui venait tout juste de se remettre de ses blessures. Cependant, elle avait insisté, déterminée à repartir s'entraîner, à s'améliorer, à être prête pour la compétition suivante.

A repartir se battre dans le Stade.

Dès qu'elle avait dit qu'elle était prête, Isel l'avait prise au mot et avait été plus dur que jamais avec elle. Il semblait savoir ce qui était en jeu, lui aussi.

“Bouge !” cria-t-il.

Alors qu'elle évoluait sur le terrain d'entraînement, Ceres essayait de suivre les instructions de Maître Isel. Il utilisait une paire de bâtons longs contre elle. Quand il les agitait, Ceres devait les éviter et parer avec l'épée d'entraînement qu'elle tenait.

“Tourne dans l'autre sens !” hurla-t-il quand Ceres fit un pas vers la droite. Elle dut reculer quand il lui envoya un coup de bâton. “Ne recule pas immédiatement. Tu veux qu'un ennemi te poursuive ? Non, non, pas comme ça !”

Un des bâtons décrivit un arc de cercle et fit tomber l'épée de la main de Ceres quand il lui frappa l'avant-bras. Elle ressentit une douleur soudaine et regarda l'épée atterrir la pointe dans le sable.

“Si tu tends ton épée quand tu n'attaques pas, tu la perdras !”

Maître Isel envoya ses bâtons à la tête de Ceres pour prouver ce qu'il disait. Ceres roula par terre et se releva son épée en main.

Ceres bondissait, esquivait, bloquait et évitait mais, même ainsi, certains des coups arrivaient à passer. L'un d'eux lui coupa le souffle et elle dut se forcer à continuer le combat. Elle se battit jusqu'à ce que sa vue se brouille et que la sueur lui pique les yeux.

Finalement, Isel recula, l'observa et lui fit signe qu'il était temps de se reposer.

Elle se pencha sur son épée et fit une pause.

Du coin de l'œil, Ceres aperçut Lucious descendre dans l'arène pour s'entraîner. Il entra à grands pas, portant son armure complète, alors que personne d'autre ne la portait. Il regarda autour de lui, fit signe à un gardien d'armes et commença à s'entraîner avec lui, bien que le gardien d'armes n'ait visiblement aucune expérience. Lucious semblait adorer donner des coups de son épée d'entraînement à son adversaire sans protection.

Ceres s'arrêta pour regarder quand, soudain, un coup sec d'un des bâtons de Maître Isel la ramena au moment présent.

“C'était la pause !” s'exclama-t-elle, indignée.

Il sourit.

“Ne fais jamais confiance à ton adversaire.”

Ceres recommença à éviter les bâtons en constant mouvement.

L'entraînement se poursuivit jusqu'à ce que Maître Isel finisse par se reculer.

“Ça va pour l'instant”, dit-il avec un hochement de tête. “Va boire. On recommence après.”

Ceres se dirigea vers l'endroit où un groupe d'autres combattants se tenait autour d'un tonneau d'eau et y puisait de l'eau à l'aide d'une louche. Ceres s'attendait à devoir les contourner ou à devoir attendre jusqu'à ce qu'ils aient terminé. Au lieu de ça, un seigneur de guerre aux muscles bien noués et à la tête rasée lui passa la louche.

“Tu t'es bien débrouillée”, dit-il. “La première fois que Maître Isel s'est servi des bâtons avec moi, je me suis fait frapper une douzaine de fois.”

Un autre seigneur de guerre plus petit et aux cheveux dégarnis hocha la tête. Quand il parla, Ceres fut certaine qu'il devait venir des terres septentrionales de l'Empire. “Tu t'es bien battue, aussi. Tu ne t'es pas enfuie. Devant une bête comme ça, la plupart des gens reculent mais toi, tu l'as affrontée. Tu as de bons instincts.”

Les autres ne parlèrent pas mais ce n'était pas nécessaire. Il suffisait à Ceres qu'ils semblent l'accepter là où elle était, lui faire de la place parmi eux quand elle allait boire l'eau dont elle avait besoin.

Bien sûr, il fallait que Lucious vienne tout gâcher. Il les poussa pour atteindre le tonneau d'eau, comme s'il n'avait pas eu une dizaine de domestiques à envoyer chercher de l'eau.

“Sortez-vous, les ploucs”, dit-il sèchement aux seigneurs de guerre. Ceres crut en voir un sourire.

“T'as entendu quelque chose ?” dit-il.

Un autre haussa les épaules. “Probablement rien d'autre que le vent.”

Lucious les contourna et Ceres le vit rougir. Il se tenait devant elle et elle soupçonna que, s'ils avaient été seuls, il l'aurait frappée. C'était sans doute aussi bien qu'il y ait du monde, décida-t-elle. Elle aurait encore des problèmes si elle le frappait à son tour.

“Tu te crois futée ?” lui demanda-t-il. “Tu t'imagines que tu es une sorte de vraie guerrière parce que tu as survécu à un seul combat dans le Stade ?”

“Je ne me suis pas enfuie de l'arène, moi”, dit-elle.

Cela ne fit que rendre Lucious encore plus furieux. Il tendit la main vers sa ceinture, où pendait une épée. Cependant, ce n'était pas n'importe quelle épée. Quand il la tira, Ceres vit que c'était l'épée que son père avait fabriquée pour elle. Elle eut brusquement envie de tendre le bras et de s'en saisir, car une personne comme Lucious ne devrait jamais pouvoir toucher ce que son père avait fabriqué.

“Tu la reconnais ?” dit Lucious. A ce moment, il fit une chose que Ceres aurait crue impensable : il commença à démonter l'épée, à la réduire à l'ensemble de ses parties constitutantes. Il démêla le cuir de la poignée en

retirant le fil d'or. Il détacha le pommeau, désolidarisa la garde de la soie. “Je m'en lasse un peu.”

Ceres dut retenir sa propre colère. Elle sentit la main d'un des seigneurs de guerre se poser sur son épaule, pour lui tenir le dos ou pour lui apporter son soutien, elle ne savait pas. Comment Lucious pouvait-il faire une chose pareille ? Ne connaissait-il pas la quantité de travail nécessaire à la fabrication d'une épée comme ça ? Des morceaux de métal tombèrent par terre mais Lucious ne semblait pas s'en soucier.

“Pardonnez-moi, mon seigneur”, dit Maître Isel en approchant, “mais je pense que ces paresseux se sont assez reposés. Allez, au travail, vous tous.”

Ceres voulait ne pas tenir compte de cet ordre, voulait effacer le sourire du visage de Lucious à coups de poing, mais elle repartit vers l'arène comme l'avait ordonné Maître Isel.

Lucious lui cria quelque chose alors qu'elle s'éloignait. “Entraîne-toi autant que tu veux. Ça ne marchera pas. Demain, tu retrouveras *mon* combattant dans le Stade et tu auras beau danser autour de tous les bâtons du monde, ça ne te sauvera pas !”

CHAPITRE DIX

Thanos aurait dû avoir l'habitude de conduire des unités d'hommes, de les mener à la guerre. Il était un noble, il était habitué à se battre, notamment au Stade.

Cela dit, il ne s'était jamais retrouvé dans ce type-là de situation.

La bande qui le suivait avait l'air d'être constituée de soldats de l'Empire. Au moins, ils ressemblaient autant à des soldats de l'Empire que possible depuis qu'ils avaient pris les uniformes et les armures aux morts. Cependant, Thanos voyait sans difficulté qu'ils n'avaient pas la même discipline rigide, maintenue par la menace du fouet ou de la hache du bourreau. Les rebelles ne marchaient pas exactement au même rythme que lui et ils portaient chacun leur propre mélange d'armes plutôt que les armes fournies officiellement par les timoniers de l'armée.

“Il y a intérêt à ce que ça marche”, dit Akila quand ils arrivèrent en vue des barges de débarquement de l'armée.

“Ça marchera”, lui promit Thanos en espérant que ce soit vrai. “Essayez juste de ne pas tuer les hommes que vous n'avez pas besoin de tuer.”

“Tu veux qu'on soit gentils avec tes amis de l'Empire ?” demanda Akila. Thanos entendit sa méfiance.

“Je veux que vous vous souveniez que ce ne sont que des hommes ordinaires.”

“Qui ont choisi d'attaquer notre île”, fit remarquer Akila.

Ils remontèrent toute la longueur de la plage jusqu'à l'endroit où se trouvaient encore les barges de débarquement. Les bateaux à rames avaient été tirés au-delà de la laisse de marée. Il y avait des gardes avec ces bateaux, maintenant, et ils levèrent brusquement le regard quand Thanos approcha avec ses hommes.

“Halte ! Qui va là ?” cria le plus proche.

“Ça se voit, non ?” répondit Thanos, qui avait peine à parler avec naturel. “J'ai des troupes qui ont besoin de se ravitailler sur les grands navires.”

Le soldat pencha hâtivement la tête. “Pardonnez-moi, votre altesse, je ne vous avais pas reconnu. Cela dit, ces bateaux sont censés rester ici. Ce sont les ordres.”

“Des ordres de quelqu'un de plus puissant que ton prince ?” demanda sèchement Akila, qui se tenait à côté de Thanos. Thanos trouva qu'il jouait parfaitement le rôle du lèche-bottes assoiffé d'une hypothétique gloire.

“Non, bien sûr, monsieur.”

“Alors, mets ces bateaux à l'eau !”

Les gardes reculèrent. Certains d'entre eux aidèrent vraiment les rebelles à porter les barges de débarquement sur les brisants.

Un des rebelles dit : “J'arrive pas à croire qu'on y soit arrivés” et Thanos l'entendit. Il secoua la tête.

“Ce n'est que le commencement”, dit Thanos. “Il nous faut encore les

grands navires.”

Les hommes d'Akila se mirent à ramer et s'éloignèrent de la plage avec de forts coups de rame qui les emmenèrent vers les navires qui mouillaient plus loin au large. Ces navires projetaient leur profil menaçant dans l'eau. Les arbalètes et les lance-flammes qu'ils avaient à la proue ne faisaient que les rendre encore plus menaçants. Les petits bateaux se déployèrent et se dirigèrent tous vers un navire différent.

“Si ces choses nous tirent dessus”, fit remarquer Akila, “elles nous couleront avant que nous n'ayons pu nous rapprocher.”

Thanos essaya de communiquer de la confiance. “Ils ne tireront pas.”

Le chef rebelle n'eut pas l'air convaincu mais resta muet pendant qu'ils approchaient des navires. Thanos se dit qu'il ne voulait pas risquer de transmettre ses peurs à ses hommes. Au lieu de cela, il resta à l'avant à attendre comme une figure de proue que les navires les surplombent.

“Qui va là ?” demanda un marin en se penchant par-dessus bord. “Il vous faut du ravitaillement ?”

Visiblement, la combinaison des bateaux de l'Empire avec les uniformes de l'Empire semblait convaincre. Cependant, même ainsi, Thanos sentit la tension du moment. Il vit aussi Akila tendre la main vers un couteau.

“C'est Thanos”, dit-il. “Aidez-nous à monter.”

Le marin recula et ils escaladèrent le filet qui pendait du côté du navire pour cette raison même. Ils arrivèrent sur le pont avec une facilité qu'ils n'auraient jamais pu espérer obtenir s'ils avaient essayé de monter à bord par la force. Les marins les auraient taillés en pièces dès qu'ils seraient apparus au-dessus du plat-bord, ou ils les auraient simplement poussés par-dessus bord pour qu'ils se noient. Il n'y avait pas beaucoup de marins à bord (Thanos se dit que la plupart d'entre eux avaient dû aller à terre avec les compagnies de débarquement) mais il en restait assez.

“Prince Thanos”, demanda l'un deux, “faut-il vous soigner ? On dirait que vous avez perdu du sang.”

Depuis le pont, Thanos regardait Haylon au-delà de la baie. De là où il se tenait, il voyait le siège du bord de mer de la cité, avec les soldats de l'Empire qui s'agglutinaient contre les murs. Les défenseurs avaient visiblement réussi à condamner provisoirement la cité mais ils n'avaient nulle part où se rabattre et les attaquants avaient sur les navires les armes qui permettraient d'attaquer les murs. Certaines parties de la cité étaient déjà en feu.

“Non”, dit Thanos. “Ce n'est pas ça qu'il nous faut.”

Il n'aimait pas ce qu'il allait devoir faire. Cet homme avait probablement une famille quelque part et n'était probablement venu que parce qu'on l'y avait forcé. Le seul avantage de la chose, c'était qu'au moins Thanos allait pouvoir faire le nécessaire pour qu'il survive à tout ça.

Il envoya un coup de poing et frappa l'homme à la mâchoire aussi proprement que possible, sentant les jointures de ses doigts entrer en contact avec le visage de l'homme. Le marin tomba sur le pont et le soldats d'Akila

s'avancèrent en masse.

Un marin courut vers Thanos, un poingon à la main, le bout pointu orienté vers le bas pour frapper. Thanos se baissa rapidement, lui saisit le bras et jeta l'homme au-dessus de sa hanche. Il se mit sur lui et saisit des deux mains le bras qui tenait l'arme. Il aurait pu prendre une de ses armes mais voulait éviter de tuer qui que ce soit. Ces hommes n'étaient pas les responsables. C'étaient les hommes au pouvoir qui avaient commencé tout ça. Au lieu de prendre une arme, il fit décrire un arc bref à son coude et assomma son adversaire.

Il leva les yeux et constata que les hommes d'Akila avaient déjà pris le reste du navire. Sur les navires proches, Thanos vit des combats se déclencher, mais, avec les rebelles qui portaient les couleurs de l'Empire, il était presque impossible de voir qui gagnait.

“Tu penses qu'on va réussir ?” demanda Thanos.

Akila hocha la tête. “Mes hommes sont coriaces. Ils nous feront signe quand ils auront les navires.”

Effectivement, un par un, les hommes des autres navires des alentours commencèrent à signaler leur réussite. Seuls quelques navires sur les bords restèrent aux mains des soldats de l'Empire.

“Alors, maintenant, on fait quoi, Prince ?” demanda Akila. “On a des navires. Qu'est-ce qu'on fait avec eux ?”

Thanos hocha la tête en direction de la baliste qui se trouvait sur le gaillard d'avant de leur navire. “Maintenant, on fait tout notre possible pour arrêter le siège.”

Il détestait cette partie. Il aurait voulu qu'il y ait une autre façon de faire mais, s'ils ne le faisaient pas, les forces de l'Empire allaient bientôt écraser Haylon. Akila et ses hommes se dirigèrent vers l'arme de siège et la chargèrent avec un carreau aussi long qu'un homme était grand. Ils l'enflammèrent et, ainsi, Thanos put voir vaciller les flammes quand ils le pointèrent vers un des navires qu'ils n'avaient pas pu prendre. Il pensa voir certains des marins de ce navire bouger, soudain pris par la panique, quand ils se rendirent compte que quelque chose ne se déroulait pas normalement.

A ce moment-là, il était déjà trop tard. Akila fit un geste vers le levier de tir. “Tu nous as emmenés jusque là, Prince. Nous n'aurions pas obtenu les bateaux sans toi. C'est à toi de tirer le premier carreau.”

Thanos savait que c'était une mise à l'épreuve. En était-il capable ? Il regarda l'autre navire, où les hommes s'efforçaient encore de faire face au danger, puis la cité, où les soldats de l'Empire remontaient le bord de mer en semant la destruction sur leur passage. Il ne pouvait pas faire semblant de ne pas savoir ce que feraient les armes. Il avait aidé à ébaucher ce plan en pleine connaissance de cause. Une partie de Thanos disait avec insistance que c'était mal, qu'il allait tuer ses propres soldats. Combien d'hommes allait-il tuer en faisant ça ? se demanda-t-il.

Combien allaient mourir s'il ne le faisait pas ? Thanos avait entendu le Général Draco. Il n'y aurait aucune pitié pour ceux qui résisteraient. L'armée

qui se trouvait devant lui était venue piller et détruire pour que, bientôt, plus aucun habitant de la cité ne soit en sécurité. Il fallait qu'il le fasse.

Thanos sentit la rugosité du bois quand il entoura le levier de tir de sa main puis tira dessus.

Le premier carreau fendit l'air en sifflant et se prit dans les voiles de sa cible. Le feu prit rapidement, la fumée s'éleva du navire touché en quelques moments et des flammes succédèrent à la fumée. Des marins se précipitèrent pour éteindre les flammes mais d'autres carreaux étaient déjà en route.

Les rebelles tirèrent sur les navires qu'ils n'avaient pas pu prendre au début. Des volées de carreaux enflammés succédèrent aux pots de céramique remplis de goudron. Beaucoup de tirs ratèrent leur cible, la plupart, en fait, mais Thanos vit qu'un nombre suffisant atteignaient leur cible et que le feu dévorait toujours plus les navires ennemis. Il vit des marins courir en essayant d'arrêter les feux ou de tirer à leur tour ou d'emmener leur navire en zone sûre. Il en vit de plus en plus plonger dans la sécurité relative des eaux de Haylon, préférant tenter leur chance avec les requins qui étaient venus dévorer les morts que mourir brûlés.

Alors, Thanos et les rebelles tournèrent leur attention vers la cité. Thanos se dit que les troupes du front de mer auraient dû se rendre compte que quelque chose allait vraiment mal, mais elles semblaient encore concentrées sur leur attaque. Il fallut que plusieurs carreaux tombent parmi elles pour qu'elles commencent à se disperser.

“Trois autres volées”, dit Akila, “puis on y va. Mes hommes se préparent déjà à brûler les navires.”

Thanos hocha la tête. Il aurait voulu pouvoir garder les navires mais, en vérité, ils n'avaient ni assez d'hommes pour les garder ni assez de compétences pour les piloter. Le mieux qu'ils puissent faire était de priver l'Empire de son ravitaillement.

Il se dirigea vers un des hommes qu'il avait assommés et le secoua jusqu'à ce qu'il reprenne conscience. Le marin se débattit dans son étreinte en essayant de se libérer.

“Nous allons brûler ce navire”, cria-t-il alors que l'homme se débattait. “Tu as le choix. Tu peux rester ici pour te battre contre moi ou tu peux essayer de rejoindre la côte à la nage.”

L'autre homme ne mit pas longtemps à se décider. Après avoir jeté un regard à Thanos, le marin plongea par-dessus bord et son plongeon envoya l'écume voler haut. Thanos voyait déjà Akila et les rebelles tirer le dernier de leurs carreaux sur les soldats présents sur la côte pendant que d'autres ouvraient les globes de céramique qui contenaient du goudron et en aspergeaient le pont. Ils y mirent feu et, immédiatement, Thanos sentit la chaleur des flammes qui s'élevaient et consumaient le navire.

“Tout le monde quitte le navire !” commanda Akila. Il donna à Thanos une claque à l'épaule. “Toi aussi, Prince.”

A présent, ce terme n'avait pas l'air aussi insultant qu'avant. Thanos

plongea par-dessus bord et grimpa dans la barge de débarquement. Autour de lui, les hommes d'Akila se mettaient hâtivement en position. Thanos prit une rame, tira dessus et le bateau se mit à glisser sur les vagues. Derrière eux, la flotte de l'Empire se transformait lentement en feu de joie.

Thanos vit Akila désigner la cité d'un hochement de tête.

“La mauvaise nouvelle”, dit Akila, “c’est que, même sans leur ravitaillement, les soldats de l'Empire sont quand même plus nombreux que nous. Il nous reste beaucoup de combats à mener. Es-tu prêt, Prince ?”

Thanos regarda vers le bord de mer, où les troupes de l'Empire attaquaient encore les rebelles en groupes éparpillés. Ces troupes formaient l'armée qui appartenait à cette terre, à son roi. Cela dit, à ce stade, Thanos n'avait jamais été aussi convaincu d'être du bon côté.

Il hocha la tête. “Je suis prêt.”

“Eh bien, Prince”, dit Akila avec un sourire, “on dirait qu'on ne va pas te tuer, finalement.”

CHAPITRE ONZE

Ceres transpirait dans l'air nocturne et, pour une fois, pas parce qu'elle s'entraînait. Au lieu de cela, elle était obligée de nettoyer le carrelage d'une des cours du château, d'enlever la boue et la saleté qui s'y étaient accumulées. Elle ne doutait point que ce soit à cause de Lucious; ce n'était qu'un moyen de plus de lui rendre la vie difficile et peut-être aussi de l'épuiser avant son combat du lendemain.

Bien sûr, il fallait qu'elle fasse son nettoyage juste en face du hall principal du château, d'où les passants pourraient la regarder et se moquer d'elle. A cet endroit, il y avait un banquet avec un bal et de somptueuses distractions. Ceres voyait Lucious, Stephania et tous les autres membres de la famille royale s'amuser, manger des pâtisseries fines et boire des vins qui venaient probablement de tous les coins de l'Empire. Des filles en robes raffinées dansaient avec de jeunes hommes qui se pavanaient en ce lieu comme s'ils avaient décidé qu'ils méritaient l'attention du monde entier.

C'était dur de les voir comme ça. Ceres nettoyait le carrelage parce qu'elle savait sans aucun doute qu'ils recourraient à n'importe quelle excuse pour la punir, mais travailler dur ne lui faisait pas peur. Elle avait fait pire que ça quand sa mère lui avait attribué des corvées à n'en plus finir à la maison. Le plus dur, c'était de les voir s'amuser en étant coincée dans cette cour, c'était de savoir qu'elle ne serait jamais assez bonne pour aucun d'entre eux, quoi qu'elle fasse.

Même si elle avait participé à cette fête, Ceres savait qu'ils l'auraient traitée comme une moins que rien. Elle n'aurait été qu'un autre de ces domestiques ou esclaves qui se déplaçaient dans le hall en offrant à manger et à boire ou qui dansaient ou chantaient pour amuser les nobles.

Thanos était le seul qui la traite différemment et, maintenant, il était mort. Rien que cette idée poussait Ceres à lever le regard vers les étoiles qui brillaient au-dessus d'elle et à chercher des réponses parmi leurs pointes d'épingle. Comment avait-il pu mourir ? La seule chose qui permettait à Ceres de tenir, c'était de se dire que Stephania avait dû lui mentir, et la vérité était que Stephania n'avait aucune raison de lui mentir. Comme elle l'avait dit, la vérité faisait plus mal.

Donc, assise par terre, Ceres regardait le festin. La reine trônait gracieusement en buvant dans une coupe en cristal pendant que, autour d'elle, des nobles de rang inférieur formaient des cercles concentriques de pouvoir et de commérages. Le roi était assis à part, à la tête de la table la plus longue, où certains des plus jeunes nobles étaient déjà assez ivres pour commencer à faire des attouchements aux serveuses. En voyant ça, Ceres se sentait écœurée.

Je gagnerai demain, se dit-elle. Peu importe l'adversaire qu'ils m'imposeront.

Cela dit, que se passerait-il après ça ? Les combats au Stade se suivraient-ils les uns les autres sans qu'elle ait le temps de se remettre de ses blessures ?

Son dos guérissait bien mais le travail physique de nettoyage du carrelage semblait presque avoir été conçu pour en rouvrir les blessures. Quand aurait-elle une blessure dont elle ne pourrait pas se remettre ? Ceres ne pouvait imaginer que Stephania ou Lucious cesseraient de la tourmenter, même si elle se retrouvait en très mauvais état.

Ceres voyait Stephania dans le hall, en train de danser avec Lucious. Elle se déplaçait avec tellement de délicatesse, tellement de grâce, comme un papillon incrusté de pierreries qui voletait autour de lui. Si, de temps à autre, Lucious lançait des regards en direction des autres jeunes femmes présentes au bal, Stephania semblait ne pas le remarquer. Ceres avait peine à déterminer si elle voyait vraiment si peu de choses. Elle semblait vraiment ne pas avoir été touchée par la nouvelle de la mort de Thanos.

Ça ira de pire en pire, se dit Ceres. Ils trouveront le moyen pour que ça aille de pire en pire. Elle était au moins certaine de ça. Maintenant, le problème, ce n'était pas seulement qui elle était mais le symbole qu'elle était devenue. La fille qui pouvait se battre au Stade et gagner. La roturière qui pouvait se dresser contre la violence des membres de la famille royale et survivre. Elle avait aussi été la fille qui allait épouser un prince et Ceres savait que Stephania la détestait au moins autant pour ça que pour tout le reste.

Ils trouveraient le moyen de lui gâcher la vie. Ils l'avaient traitée en princesse à cause de Thanos, puis en combattante parce que c'était comme ça qu'ils voulaient qu'elle meure. Cependant, sa corvée de ce soir prouvait que rien ne pourrait les empêcher de la traiter comme beaucoup moins que ça. Ils feraient se succéder les humiliations pour la simple raison qu'ils le pouvaient et que, si elle se défendait, cela leur fournirait finalement l'excuse pour la faire exécuter purement et simplement.

“J'aurais dû partir avec mon père”, dit Ceres, mais elle n'y croyait pas vraiment. Elle ne pouvait pas fuir ce qui l'attendait au Stade et elle ne pouvait pas permettre que son père prenne le risque d'essayer de la libérer de cet endroit.

Il y avait une autre possibilité, bien sûr. Même si elle ne pouvait pas gagner, elle pouvait empêcher les nobles de s'amuser avec elle. Un coup de couteau en travers des poignets et tout serait fini. Ou alors, elle pouvait rester immobile dans le Stade et laisser venir la mort. Elle pouvait refuser de leur donner la distraction qu'ils exigeaient.

“Ceres ?”

Ceres se retourna. Elle avait reconnu la voix.

Une femme sortit de l'obscurité et Ceres fut ravie de revoir sa vieille amie. Anka. La fille qu'elle avait arrachée aux mains des esclavagistes.

Elle avait l'air plus coriace maintenant qu'elle avait rejoint la rébellion. Elle avait l'air moins effrayée par le monde.

Ceres se précipita vers l'avant pour prendre son amie dans ses bras, submergée par le choc.

C'était en effet un choc de voir Anka ici. Elle avait été sûre qu'elle ne

reverrait plus la jeune femme, qui était en sécurité avec la rébellion, ou du moins jouissait d'autant de sécurité que possible avec les rebelles. Cela dit, la revoir ici était une bonne surprise.

“Comment es-tu entrée ici ?” demanda Ceres.

“J’ai eu du mal à entrer pour venir te voir”, dit Anka, “mais il y a des choses qu’il faut que tu saches.”

Quelque chose dans le ton de sa voix suggéra à Ceres ce qu’étaient ces choses. “Rexus et Thanos sont morts.”

Elle le dit comme un fait qu’elle espérait entendre Anka réfuter.

Anka resta silencieuse un moment. “Tu es déjà au courant ?”

Ceres ne voulait pas prononcer le nom de Stephania en ce lieu. “Une des nobles du château a fait le nécessaire pour que je le sache.”

“C’est —”

“Oui”, dit Ceres, “effectivement. Tu en es quand même sûre ? Ils ne mentent pas ?” Elle repensa au moment où une flèche avait frappé Rexus lors de son escalade et où il avait glissé entre ses mains pour aller tomber dans les ténèbres d’en-dessous.

Anka secoua la tête. “Je suis désolée, Ceres. Nous avons trouvé le corps. Rexus n’a pas survécu à la chute.”

La douleur traversa Ceres, nette, palpable. Elle aurait dû deviner que ça se passerait comme ça, mais une part d’elle même semblait avoir imaginé que Rexus trouverait le moyen de survivre. Il y avait en lui quelque chose de tellement puissant, de tellement énergique, qu’il semblait impossible qu’il lui arrive quoi que ce soit.

“Et Thanos ?” demanda Ceres.

Anka secoua la tête. “Nous avons des amis en marge de l’armée de l’Empire. Certains d’entre eux nous disent que Thanos a péri dans le premier assaut qui s’est déroulé sur les plages de l’île, dans la confusion du débarquement.”

Cela lui faisait encore plus mal que la nouvelle sur Rexus. Peut-être était-ce simplement qu’il y avait eu plus d’espoir. Ceres avait vu tomber Rexus, mais en ce qui concernait Thanos ... ç’aurait pu être un mensonge destiné à la faire souffrir. Cependant, c’était peut-être plus que ça et Ceres avait l’estomac noué quand elle se demandait si c’était vraiment beaucoup plus.

“Ça n’a pas d’importance”, dit-elle. Elle secoua la tête. “Rien de tout ça n’a d’importance.”

“Tu ne penses pas ce que tu dis”, répondit Anka.

“Comment veux-tu que ça ait une quelconque importance s’ils sont morts ?” demanda Ceres. L’idée que le monde puisse continuer à exister sans Rexus, sans *Thanos*, lui semblait tout simplement inconcevable. “Ça n’a pas d’importance. Je serai bientôt morte, moi aussi.”

D’une façon ou d’une autre, l’idée la soulageait. Elle ne mettrait pas fin à ses jours. Non, elle le ferait de la façon que le destin avait décidée pour elle. Elle entrerait dans le Stade et elle mourrait. A présent, elle ne pouvait

imaginer que cela se passe autrement.

“La révolution a besoin de toi, Ceres”, insista Anka.

“Non”, dit Ceres. “Qui la mène depuis la mort de Rexus ?”

“Eh bien, j'essaie de convaincre tout le monde de travailler ensemble mais —”

“Donc, c'est ça la réponse. Tu n'as pas besoin de moi, Anka.”

Anka recula. “Je ne sais pas quoi dire. Je n'aurais jamais pensé que tu abandonnerais comme ça.”

La colère traversa Ceres et elle l'accueillit parce qu'elle semblait être la seule chose qui puisse remplir le vide qu'elle ressentait à ce moment. Elle serra les poings. “Tu crois que j'ai voulu que ça se passe comme ça ?” demanda-t-elle. “Tu crois que j'ai vraiment voulu que ça se passe comme ça ? Tu crois que j'ai voulu que l'homme que j'aime ...” Elle s'interrompt quand elle se rendit compte de ce qu'elle disait.

“Je suis désolée”, dit Anka. “Je ne voulais pas être celle qui te dirait tout ça, et je pensais que je pourrais essayer de te sortir d'ici.”

C'était ce que lui avait proposé son père. Si Anka pouvait entrer dans le château sans problème, elle avait peut-être même les moyens d'en faire échapper Ceres. Cependant, Ceres savait qu'elle répondrait inévitablement la même chose à Anka qu'à son père.

“Je ne peux pas partir.”

Anka prit Ceres par le bras et l'attira dans la pénombre. “Tu m'as sortie de la cage de l'esclavagiste. Nous savons toutes deux ce que tu m'as épargné. Sais-tu ce que je ressens quand je sais que, demain, tu vas aller mourir au Stade ?”

“Il faut que je le fasse”, insista Ceres. “C'est ce que je suis née pour faire, Anka.”

“Mais on peut te sortir d'ici”, insista Anka.

Ceres dégagea sa main de celle d'Anka avec autant de douceur que possible. “Mais ce n'est pas ce que je veux.”

Ceres entendit un bruit venir du grand hall et vit s'ouvrir une des portes. C'était probablement un des nobles qui venait la narguer pendant qu'elle travaillait. Visiblement, Anka l'avait entendu elle aussi car elle se retourna et disparut dans l'obscurité, au-delà de la zone éclairée qui venait du hall.

“C'est ta dernière chance”, dit Anka. “Je t'en prie, Ceres.”

Ceres secoua la tête puis appela Anka quand cette dernière commença à partir. “Anka, attends. Si tu veux faire quelque chose d'utile pour moi, j'ai une idée.”

“Tout ce que je pourrai faire”, promit Anka.

“Aide à protéger mon frère et mon père”, dit Ceres. “L'armée a enrôlé Sartes et mon père le recherche. Tous les deux, ils vont avoir besoin de toute l'aide que tu pourras leur apporter.” Elle prit gravement les mains de son amie, qui se préparait à s'enfuir, et elle les serra.

“Puis-je me fier à toi ?” demanda-t-elle.

Anka répondit d'un hochement de tête plein de solennité.

“Jusqu'à la mort”, répondit-elle. “Ta famille est ma famille et je n'aurai de cesse que lorsque j'aurai trouvé et emmené en zone sûre ton frère et ton père.”

CHAPITRE DOUZE

Alors que Berin voyageait vers le sud à la recherche des soldats qui avaient enrôlé son fils, chaque pas lui arrachait le cœur. Chaque pas l'éloignait un peu plus de sa fille, qu'il avait abandonnée dans une cité où elle devrait bientôt se battre à mort. A chaque fois que son pied touchait le sol, il lui semblait faire un choix impossible, un choix qu'il ne faisait que parce que sa fille avait insisté.

Avait-il fait une erreur ?

Berin portait sur lui tous les ravitaillements possibles et ils lui pesaient constamment sur le dos. Sortir de la cité avait été assez facile et, ensuite, il avait poursuivi son chemin sur les grandes routes aussi longtemps qu'il l'avait pu. Après tout, les routes étaient là pour faciliter le déplacement de l'armée, donc, y rester semblait être le meilleur moyen de retrouver l'unité qui avait enrôlé son fils. Il ne quittait la route que quand il entendait arriver d'autres soldats et, à chaque fois que ça arrivait, il se cachait à côté de la route jusqu'à ce qu'ils soient passés. En ces temps troublés, il ne voulait pas risquer de croiser des soldats, des bandits ou pire encore.

Il arriva dans un village après des heures de marche et n'eut aucune difficulté à voir que l'armée y était déjà passée. Le village était trop silencieux, à l'image des lieux qui sont silencieux après l'orage. Berin avait déjà vu ce genre de chose au cours des années où il avait suivi l'armée en tant que forgeron. Rien qu'avec le nombre d'hommes qu'elles contenaient, les armées dévastaient la campagne environnante indépendamment du camp dans lequel elles se situaient. Si une armée restait trop longtemps à un endroit, elle le dépouillait de tout ce qu'il avait et les habitants de l'endroit mouraient de faim. Une partie de Berin soupçonnait que, si l'Empire envoyait son armée attaquer ses ennemis étrangers, c'était simplement pour ne pas avoir à la nourrir au pays.

Il détestait l'idée que Sartes soit prisonnier de cette situation. Face à la brutalité des forces de l'Empire, il ne saurait pas se débrouiller. Il n'était pas assez cruel ou assez fort. Le plus tôt Berin arriverait à retrouver son fils, le mieux ce serait.

Berin vit un petit marché au milieu du village, mais il n'avait plus beaucoup d'étals, maintenant. Ceux qui restaient semblaient ne plus rien avoir d'intéressant à vendre. Sur les charrettes à bras et sous les stores, on voyait autant d'espaces vides que de marchandises à vendre. Berin s'arrêta à l'étal quasiment vide d'un marchand de fruits.

“Est-ce que l'armée vient de passer ?” demanda-t-il.

“Ouais. Et puis ils m'ont pris la moitié de mon stock.”

Berin hocha la tête par sympathie. Maintenant, le village allait probablement connaître une mauvaise période pendant laquelle les marchands et les petits propriétaires allaient essayer de se remettre à flot. Cependant, à ce moment, Berin avait peine à se concentrer sur autre chose que sur ce qui était

arrivé à Sartès.

“Sais-tu dans quelle direction ils sont partis ?” demanda Berin.

“Pourquoi ? Tu veux t'enrôler ?” Le marchand de fruits posa la question avec un rire et Berin se força à l'imiter.

“Peut-être. Cela dit, je pense qu'il vaudrait mieux que je continue à forger.”

“Tu es forgeron ?” dit le marchand de fruits. “Dans ce cas, tu devrais rester ici. Il y aurait beaucoup de travail pour toi.”

Berin secoua la tête, mais non sans une pointe de regret. Quelques mois auparavant, s'il avait bénéficié d'une offre de ce style, il aurait pu ne pas quitter sa famille. Ils auraient pu trouver un logement dans ce village et y vivre en paix. Cependant, maintenant, c'était trop tard. “C'est une bonne idée mais il y a choses qu'il faut que je fasse.”

Il commença à faire le tour du reste du marché en posant toujours les mêmes questions, en essayant toujours de donner l'impression qu'il faisait seulement la conversation sur son passage. Il parla aux rétameurs et aux ciriers, aux bouchers et aux fermiers, et, à chaque fois, on lui disait la même chose : une des unités de l'armée était passée un jour ou deux auparavant et s'était dirigée vers le sud pour s'y établir.

Berin demandait à une marchande de fromages si elle savait quelque chose quand il vit les soldats traverser le marché. Il les avait crus partis depuis longtemps, mais ceux-là devaient être en mission. Ils étaient trois et menaient tous un cheval. L'un d'eux portait l'armure plus raffinée d'un officier alors que les deux qui l'accompagnaient avaient les grandes bottes et les épées plus longues de la cavalerie. Ils parlaient aux marchands et, bien que Berin ne puisse distinguer leurs paroles, il devina de quoi ils parlaient quand le marchand de fruits le désigna du doigt.

“On dirait qu'ils te recherchent”, lui dit la marchande de fromages. “Avec toutes ces questions, les autres pensent probablement que tu fais partie de la rébellion.”

“Et l'armée a laissé des soldats surveiller la zone”, dit Berin. Il aurait dû se douter qu'ils le feraient. Son estomac se noua. Il avait peur, pas pour lui-même mais pour Sartès. S'il se faisait attraper, les soldats demanderaient à savoir ce qu'il faisait là et, s'ils découvraient qu'il essayait de sortir son fils de l'armée, alors, ce serait peut-être Sartès qui en paierait le prix. Quel qu'en soit le coût, Berin ne pouvait permettre que cela se produise.

“N'en veux pas aux autres”, dit la marchande de fromages. “Ils ont trop peur des soldats pour faire quelque chose. Es-tu avec la rébellion, oui ou non ?”

Berin eut l'impression qu'elle espérait presque qu'il le soit, se disait qu'il était peut-être venu repousser les soldats de l'Empire pour eux. L'idée aurait pu être risible si la situation n'avait pas été aussi grave. Elle l'était assez pour qu'il prenne un risque. Après tout, que lui restait-il à perdre ?

“J'essaie de trouver mon fils”, dit-il, et il vit la marchande de fromages

écarquiller les yeux. “Il a été enrôlé par l'armée en tant qu'appelé et je veux le récupérer.”

C'était un grand risque à prendre. Il avait peut-être avoué assez de choses à cette femme pour qu'elle le fasse condamner mais son instinct le poussait à lui faire confiance. Peut-être voulait-il simplement croire que les gens l'aideraient s'ils en avaient l'occasion.

“J'avais un fils, autrefois”, dit la femme. Elle hocha la tête. “Il est mort de faim il y a deux hivers parce que l'Empire avait pris trop de notre nourriture pour la cité. Suis-moi.”

Elle quitta son étal avec lui. Berin jeta un coup d'œil en arrière et vit les trois soldats traverser la place du marché. Il se dépêcha de la suivre. Elle l'emmena de l'autre côté d'une des petites maisons du village, à un endroit où du linge suspendu séchait au soleil.

“Par là”, dit-elle en lui montrant.

“Merci”, répondit Berin. “Je n'oublierai pas.”

Il voulait en dire plus mais, comme il n'en avait plus le temps, il se baissa rapidement au milieu du linge suspendu et l'écarta en essayant de s'y perdre. Quelque part derrière lui, il crut entendre crier les soldats. Il n'en tint pas compte et se concentra pour sortir du village en restant à l'ombre des cabanes et des dépendances. Il regarda en arrière et pensa entrapercevoir un uniforme de l'Empire. Il poursuivit sa route.

Finalement, Berin atteignit le bord du village, où les maisons cédaient la place aux sillons élevés des terres arables communes. Il y avait de hautes herbes le long de la route et il aurait facilement pu s'enfuir sans être vu mais cela ne l'aurait pas aidé à retrouver Sartes. Au lieu de s'enfuir, Berin trouva une cachette et s'y accroupit pour attendre, en dépit de ses douleurs articulaires.

De sa cachette, Berin voyait les soldats sur la route. Il retint son souffle quand ils regardèrent dans sa direction. S'ils l'attrapaient maintenant, il ne pourrait jamais les convaincre de le relâcher. Il avait fui et, pour eux, cela suffirait à prouver sa culpabilité. Ce qu'il pourrait espérer de mieux, ce serait une mort rapide. Berin resta immobile et attendit que les hommes finissent leur recherche puis parlent entre eux. Au bout d'un moment, ils repartirent dans le village et l'un des trois arriva à cheval, avançant de biais depuis la route.

Berin commença à suivre le cavalier, lentement, discrètement. Quand le cavalier fut hors de sa vue, Berin se mit à suivre les traces du cheval. Le soldat avait bien fait de laisser des traces qu'un aveugle aurait pu suivre car Berin n'avait jamais été un bon traqueur. En dépit de l'urgence de sa mission, il garda la tête baissée et se déplaça sans courir. C'était dur d'être aussi prudent que ça. Il aurait préféré s'élancer vers son fils et l'arracher aux griffes de l'armée mais il ne pourrait pas aider Sartes s'il se faisait lui-même capturer et, en vérité, il n'aurait pas pu avancer aussi vite que le cavalier même s'il avait essayé.

Le sol plat menait à un petit monticule avec un bosquet d'arbres près du sommet. Berin se dirigea vers eux. Il se fraya un chemin dans le feuillage et essaya de regarder où il mettait les pieds pour faire le moins de bruit possible. Quand il atteignit l'autre côté des arbres, il s'arrêta, se figea sur place et regarda vers le bas.

Le camp de l'armée s'étendait au-dessous. De là, Berin n'eut aucune difficulté à voir la disposition en grille des tentes, les espaces laissés vides par les zones d'entraînement et les regroupements de chariots autour des centres de ravitaillement. Il vit aussi les fortifications qui entouraient le camp. Il y avait des fossés irréguliers pleins de pieux et renforcés par des flancs en terre, des plate-formes de surveillance et des sites où des chiens enchaînés montaient la garde contre les intrus. Berin se surprit à se demander s'ils étaient là pour empêcher les attaquants potentiels d'entrer où pour empêcher les appelés de sortir.

Sartes.

Son fils était quelque part là-dedans, perdu dans cette cité de tentes, impossible à repérer parce que tout le monde y était habillé de la même façon. Sartès se trouvait forcément parmi les appelés. Il allait se faire maltraiter avec désinvolture parce que c'était traditionnel à l'armée. Il fallait que Berin le retrouve. Il le retrouverait, pas seulement parce qu'il voulait récupérer sa famille mais aussi parce qu'il l'avait promis à Ceres. Il sortirait son fils de là.

Il fit le premier pas, sachant qu'il allait risquer sa vie, qu'il avait peu de chances de réussir et qu'il ne disposait d'aucune alternative.

CHAPITRE TREIZE

Tôt le matin, Stephania traversait tranquillement le château. Elle était quasi-certaine qu'aucun des autres nobles présents à la fête de la veille au soir ne serait encore réveillé. Lucious devait encore être en train de ronfler. Normalement, Stephania elle-même ne se serait pas réveillée aussi tôt. C'était l'heure des domestiques et de leurs corvées, pas l'heure de ceux qui leur donnaient des ordres.

En d'autres circonstances, elle aurait probablement fait battre sa bonne pour l'avoir réveillée. Seul le contenu du message qu'elle venait de recevoir l'avait poussée à parcourir les couloirs à une telle heure en pantoufles incrustées de joyaux.

D'une certaine façon, c'était probablement une bonne chose que personne d'autre ne soit réveillé à cet instant. Stephania voulait accomplir cette démarche à l'insu des curieux.

Elle trouva la femme qui venait d'arriver dans une petite pièce de réception tout juste assez grande pour contenir le sofa sur laquelle elle était assise. Les domestiques de Stephania lui avaient assuré que c'était la mère de Ceres mais Stephania elle-même ne trouvait aucune ressemblance entre la mère et la fille. Pour elle, cette femme avait l'air d'une paysanne ordinaire, la robe tachée, vieillissante et ridée, endurcie et rendue vulgaire par sa vie. Au moins, quand Stephania entra, cette femme eut la grâce de se lever et de faire sa révérence. Stephania se dit que jamais sa fille ne ferait la révérence, même l'épée à la gorge.

“Tu es la femme qui est venue à la porte en affirmant être la mère de Ceres ?” demanda Stephania.

“Oui, madame”, dit-elle. “Marita, madame.”

Au moins, elle comprenait les règles du respect. Stephania n'était pas sûre de pouvoir aimer un membre de la famille de Ceres, mais le comportement de cette femme lui facilitait les choses. Stephania lui fit signe de s'asseoir et la rejoignit sur le sofa sans jamais s'asseoir assez près d'elle pour être obligée de la toucher.

“Es-tu venue parce que tu souhaitais voir ta fille ?” demanda Stephania en regardant la femme avec méfiance. Le message ne disait rien sur ce que voulait la femme mais Stephania avait l'habitude que les gens lui mentent. Si la vie à la cour lui avait enseigné une chose, c'était que tout le monde mentait. Les gens mentaient pour obtenir des avantages ou pour dire ce qu'ils pensaient que leurs interlocuteurs voulaient entendre ou, de temps à autre, seulement parce qu'ils voulaient semer la confusion. Stephania avait vite appris à regarder les gens avec méfiance, à déterminer quels étaient leurs vraies motivations et à ne jamais faire confiance à personne.

Cependant, Marita secoua nettement la tête et Stephania décela en elle une colère qui la convainquit de sa franchise.

“Je n'ai aucune envie de voir cette ... cette *créature*”, dit Marita. “Elle m'a

coûté bien trop cher.”

C'était intéressant et pas du tout ce que Stephania s'était attendue à entendre malgré le message. Stephania s'était peut-être attendue à trouver de la rapacité, de la vénalité, mais ce niveau de haine était ... eh bien, était presque semblable au sien.

“Que t'a-t-elle fait ?” demanda Stephania. Visiblement, cette mère et sa fille n'étaient pas des âmes-sœurs. Cette femme ne pourrait jamais être une noble comme Stephania mais, malgré cela, elle considérait que Ceres les avait offensées toutes les deux. Ceres avait contrarié le projet de Stephania quand elle avait voulu épouser Thanos. Qu'avait-elle empêché cette femme de faire ? se demanda Stephania.

“Elle m'a tout volé”, dit Marita. “Elle m'a pris de l'argent qui aurait dû être à moi, de l'argent que je lui avais honnêtement trouvé ! Alors, quand mon époux l'a découvert, je me suis retrouvée démunie !”

Marita commença à sangloter brièvement. Stephania la regarda une seconde ou deux pour l'évaluer, sans dire mot. Alors, elle tendit la main pour reconforter cette roturière tout en s'efforçant, fort bien selon elle, de ne pas montrer son dégoût. Stephania savait dissimuler ce qu'elle ressentait, et qui elle était.

“Ça a dû être dur”, dit-elle. Elle essaya de garder le même ton. “Quand tu dis que tu lui as trouvé de l'argent, tu veux dire que tu l'as vendue à un esclavagiste ?”

“Il a fallu que je trouve une solution à tous les problèmes qu'elle m'a infligés au cours des années”, insista Marita. Dans ses paroles, Stephania entendit qu'elle était sur la défense. “Mon époux m'a abandonnée et elle a toujours été difficile.”

Elle s'interrompit comme si elle s'attendait à une forte réprimande. Au lieu de la réprimander, Stephania lui tapota la main.

“Je comprends que ça a dû être très difficile pour toi.”

“Oui !” répondit Marita, l'air presque choquée. “Personne ne s'en est rendu compte. Mon époux était vraiment cruel. Il m'a maltraitée puis il m'a abandonnée ! Il voulait seulement savoir où se trouvait Ceres, pas notre fils Sartes.”

Stephania savait déjà où ils se trouvaient tous les deux. Ils étaient exactement là où il fallait qu'ils soient. Ceres allait mourir au Stade plus tard dans la journée et son frère ne survivrait pas longtemps comme appelé. Elle se demanda brièvement s'il vaudrait la peine de se débarrasser aussi de la mère, mais elle décida que non, que cela ne l'aiderait en rien à obtenir justice pour ce que Ceres lui avait fait. De plus, Stephania n'était cruelle que quand le besoin s'en faisait sentir.

“Ça a l'air terrible”, dit Stephania. “Aucune femme ne devrait être abandonnée par celui auquel elle est promise.”

Elle pouvait s'identifier à cette partie de l'histoire de cette femme. La douleur qu'elle avait ressentie quand il s'était avéré que Thanos avait été

fiancé à Ceres avait été un glaçon planté dans son cœur et dont le froid s'était lentement propagé en elle jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien.

“Pourquoi es-tu venue ici ?” demanda Stephania. “Tu as dit que tu avais des informations pour moi, mais pourquoi les emmener ici ?”

“J'ai pensé qu'il fallait que quelqu'un le sache”, dit Marita.

Cependant, Stephania voyait que ce n'était qu'une partie de la vérité.

“Quoi d'autre ?” demanda-t-elle.

Marita resta silencieuse une seconde, l'air embarrassée. “Quand l'esclavagiste est parti avec ma fille, il a pris tout l'argent qu'il m'avait donné ... j'ai été *dupée*.”

“Je comprends”, dit Stephania. Elle avait apporté une bourse, bien qu'il soit tôt. Elle avait deviné que ça pourrait se révéler nécessaire. La rapacité était une des motivations les plus faciles à comprendre. C'était aussi une des plus ordinaires. Elle poussa la bourse dans la main de Marita et referma ses doigts autour. “Voilà. Pour t'aider maintenant que ton époux est parti.”

Elle sentit la façon dont l'autre femme serrait la bourse. Fermement, comme si elle avait peur qu'on la lui prenne à tout moment. “Vous êtes trop bonne, madame.”

Stephania lui rendit son sourire. “Je crois bien que c'est la première fois qu'on me dit ça. Maintenant, dis-moi ce qui s'est passé.”

“Après le départ de mon époux, je n'avais plus rien. Par conséquent, j'ai cherché Lord Blaku pour voir si je pouvais le convaincre de me rendre mon argent. Il me le *devait*.” Marita prononça ces paroles avec une détermination que Stephania trouva plutôt amusante. Elle ne connaissait pas ce Lord Blaku, mais elle en savait assez sur les esclavagistes pour deviner ce qui serait arrivé à cette roturière si elle l'avait retrouvé.

“Tu l'as cherché ?” dit Stephania. “L'as-tu retrouvé ?”

Elle n'était pas morte dans un fossé, donc, cela prouvait qu'elle ne l'avait pas retrouvé.

“J'ai retrouvé ce qui restait de lui”, dit Marita. Elle secoua la tête. “Il avait été tué avec ses hommes. A première vue, j'ai pensé que c'étaient des bandits, mais des bandits n'auraient jamais laissé ça.”

Elle sortit un anneau qui coûtait bien trop cher pour qu'une roturière comme elle puisse se l'acheter. Sur la surface plate du dessus, il comportait un insigne en “B” raffiné, avec un autre insigne qui désignait peut-être une maison noble. Stephania n'eut pas besoin de demander pourquoi la mère de Ceres ne l'avait pas vendu. Il aurait été bien trop évident qu'il ne lui appartenait pas. Les gardes l'auraient emprisonnée en un clin d'œil.

“Il a vraiment l'air hors du commun”, dit Stephania de sa voix la plus douce. “Devines-tu ce qui s'est passé ?”

“Je n'ai pas besoin de deviner”, dit Marita. “Je le sais. J'ai mené mon enquête. J'ai retrouvé une des esclaves que transportait le convoi de Lord Blaku.”

Stephania attendit.

“Ma fille a tué Lord Blaku”, dit Marita. “Elle les a massacrés, lui et ses gardes.”

“Toute seule ?” demanda Stephania. Elle voulait en être sûre.

“C'est ce qu'ils ont dit mais elle a dû avoir de l'aide”, dit Marita, ce qui indiqua à Stephania qu'elle connaissait vraiment mal sa fille. Même si Stephania n'avait pas envie de complimenter Ceres, elle reconnaissait que cette fille savait se battre. Si elle n'avait pas su se battre, elle aurait péri et les choses auraient été beaucoup plus faciles.

“Elle a tué Lord Blaku ?” dit Stephania. Elle leva l'anneau de l'esclavagiste devant ses yeux. Était-ce son imagination ou y avait-il une tache de sang séché dessus ? Ce n'était pas une preuve, pas vraiment, mais quelle preuve aurait-il pu y avoir pour quelque chose comme ça ? Et surtout, de combien de preuves aurait-on vraiment besoin maintenant ? Si l'on pouvait vérifier les faits a posteriori, si les gens pouvaient être mis au courant de ce que Ceres avait fait, ça pourrait suffire.

“Elle l'a fait”, dit la mère de Ceres. “Je peux vous montrer l'endroit sur une carte si vous le voulez.”

“Oui”, dit Stephania. “Je pense que c'est une très bonne idée.”

Cela n'aurait pas dû avoir d'importance car, de toute façon, Ceres allait bientôt mourir si l'homme de main de Lucious jouait son rôle au Stade. Cependant, ce plan avait quelque chose d'insatisfaisant. C'était une mort héroïque dont les gens risquaient de parler par la suite et Stephania se disait que, si cette mort était mal communiquée, elle risquait même de se transformer en cri de ralliement pour la rébellion.

Par contre, cette nouvelle possibilité était bien plus prometteuse. Si la mère de Ceres avait vendu sa fille, alors, Ceres était devenue une esclave selon les lois de Delos. Si une esclave tuait son maître, on pouvait l'exécuter et personne n'y pouvait rien. On pouvait l'écorcher vive, la fouetter jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le supporter ou plus simplement l'étrangler. On pourrait supprimer Ceres en lui donnant une mort discrète que les gens auraient vite fait d'oublier et cela permettrait de mettre rapidement fin à toute protestation.

Oui, qu'elle meure de cette façon-là, d'une sorte de mort qui n'inspirerait personne. Stephania se leva et la mère de Ceres se leva en même temps qu'elle.

“Qu'allez-vous faire avec ce que je vous ai dit ?” demanda Marita.

Stephania pencha la tête de côté. “Je vais m'assurer que ta fille ait exactement ce qu'elle mérite.”

Marita sembla y réfléchir. L'espace d'un instant, Stephania pensa qu'elle allait peut-être se plaindre ou demander une sorte de clémence pour Ceres.

Au lieu de cela, Stephania fut scandalisée de la voir hocher la tête.

“Bien”, dit Marita. “J'aurais dû l'étrangler à la naissance.”

CHAPITRE QUATORZE

Ceres s'éveilla tôt, se leva puis étira ses muscles fatigués dans le soleil du matin en essayant de faire comme si c'était juste un jour ordinaire.

Cependant, elle savait que tel n'était pas le cas.

Aujourd'hui, elle allait mettre sa vie en jeu. Aujourd'hui, elle allait se battre devant des milliers de spectateurs, contre le seigneur de guerre de Lucious.

L'idée de ce combat lui apportait une sorte de clarté parce que Lucious allait évidemment lui imposer un adversaire qu'elle ne pourrait pas battre et qui la tuerait inévitablement.

Ceres savait qu'elle aurait dû avoir peur mais, en ce moment-là, elle se sentait plus calme qu'elle n'aurait cru pouvoir l'être. Elle ferma les yeux à moitié et attendit en sentant la chaleur du soleil sur sa peau. En vérité, cela n'avait pas grande importance qu'elle meure aujourd'hui ou demain. Sartes allait bientôt être en sécurité parce que son père et Anka allaient le retrouver. Rexus était mort mais la rébellion continuerait. En ce qui concernait Thanos

...

En pensant à la mort de Thanos, Ceres se força à respirer et à expirer lentement en essayant de reconquérir la quiétude qu'elle venait de perdre. Elle n'était pas sûre de vouloir vivre dans un monde sans lui.

Finalement, les gardes vinrent la chercher en tambourinant si fort sur la porte que Ceres sentit siffler ses oreilles après tout ce silence. Ils l'enchaînèrent pour l'emmener au Stade, bien que Ceres n'ait plus du tout l'intention de s'enfuir. Elle constata que, maintenant, les gardes la regardaient avec une sorte de respect qui était presque de la peur. Ils avaient dû la voir se battre la première fois.

Elle avait déjà souvent pris le chemin qui menait au Stade pour aller s'entraîner, mais ça lui semblait différent maintenant que c'était pour un vrai combat. Notamment à cause du bruit. Même d'ici, on entendait l'écho des acclamations de la foule et cela donnait l'impression à Ceres d'être à l'intérieur du ventre d'une créature vivante.

Ils atteignirent la salle de préparation et les gardes lui retirèrent ses chaînes. A sa grande surprise, l'un d'eux lui fit un hochement de tête.

“Bonne chance.”

“Merci”, dit Ceres. Parfois, elle avait peine à se souvenir que même les gardes étaient humains. Est-ce que celui-ci l'avait vue se battre la dernière fois ? Ceres secoua la tête. Il fallait qu'elle se concentre, qu'elle se prépare à ce qui allait venir, mais cela lui semblait impossible car elle ne cessait de penser à d'autres choses, à la dernière fois qu'elle avait été au Stade, au risque d'échec de son père, à Thanos ...

Ceres entra plus loin dans les salles de préparation. Elle ne voulait pas penser à Thanos à ce moment-là parce que ça faisait trop mal. Paulo, son gardien d'armes, l'attendait avec son armure, un plastron et un kilt qui exposait

ses membres. Ceres savait que l'idée de base était que l'armure protège les parties les plus vitales du corps tout en laissant quand même à la foule la possibilité de voir le sang couler sur le sable. Ça rallongeait la durée des combats. Comme en réponse à cette pensée, Ceres entendit des acclamations, qui ne venaient qu'à la fin brutale de la violence. Une minute plus tard, les portes en fer qui menaient au Stade s'ouvrirent pour permettre aux gardes de faire rentrer un cadavre. Ils l'abandonnèrent d'un côté de la salle, s'attendant probablement à ce qu'il y en ait d'autres par la suite.

“On m'a dit que tu affrontais le combattant de Lucious aujourd'hui”, dit Paulo.

Ceres hocha la tête et tendit la main vers son épée. “Sais-tu quelque chose sur lui ?”

Paulo eut l'air mal à l'aise et Ceres devina pourquoi il ne disait soudain plus rien.

“Ne t'inquiète pas”, dit-elle. “Je préférerais savoir. Je suis sûr que Maître Isel dirait qu'il est important de connaître un adversaire.”

La réponse de Ceres fit sourire Paulo. “Il dit que tu devrais connaître un ennemi comme un frère.” Ceres vit disparaître le sourire. “Mais il dit aussi que la victoire vient de la confiance en soi.”

Ceres comprit. “D'accord. Je veux savoir ce que je vais devoir affronter.”

“Le Dernier Souffle”, dit Paulo et, pendant que son gardien d'armes parlait de son adversaire, Ceres vit un soupçon de peur lui traverser le visage. “On l'a emmené des confins du sud. Il est plus grand que toi et plus fort. De plus, il est rapide.”

Ceres haussa les épaules. Elle avait deviné qu'il serait plus grand qu'elle. La plupart des seigneurs de guerre l'étaient. “Le dernier homme contre lequel je me suis battue était fort, lui aussi.”

“Pas comme ça”, dit Paulo. Il secoua la tête. “La dernière fois qu'il s'est battu dans le Stade, il a laissé tomber son arme pour pouvoir achever son adversaire en lui écrasant le crâne. Cela dit, il n'est pas que fort. La fois d'avant, il s'était battu contre Navencius. Je n'avais jamais vu personne se servir d'un trident mieux que Navencius, mais le Dernier Souffle l'a battu en moins d'une minute.”

Ceres déglutit. Elle avait assez regardé de Tueries pour comprendre la valeur de ces informations. Normalement, il était difficile de s'approcher de ceux qui se battaient avec un trident car les combats auxquels ils participaient se transformaient en longues courses-poursuites. Tuer si vite un des meilleurs de ceux qui se servaient de cette arme était plus qu'impressionnant : c'était effrayant. Maître Isel avait peut-être eu raison. Peut-être était-il préférable de ne pas savoir.

“Dans ce cas, il faudrait que je prenne le trident ?” dit Ceres d'un ton plaisantin.

Paulo, lui, ne rit pas mais lui tendit une épée d'une main et un long poignard de l'autre. “Il vaut que tu en restes à ce à quoi tu t'es entraînée.”

“Avec un poignard ?” dit Ceres. “Pas de bouclier ?”

“Un bouclier ne ferait que t'immobiliser”, dit Paulo. “Tu peux me croire.”

Ceres le croyait. Tous les gens du Stade étaient devenus comme une seconde famille pour elle et Paulo savait ce qu'il faisait. Elle soupesa le poignard dans sa main. Il était assez long pour devenir dangereux de près mais assez court pour ne pas gêner son épée quand elle la manierait. C'était un bon choix. Les armes à côté d'elle, elle attendit pendant que, hors de la salle de préparation, la foule se faisait de plus en plus bruyante. Les gardes revinrent deux fois de plus avec un corps et trois autres seigneurs de guerre revinrent avec des blessures qui avaient besoin d'être recousues.

Finalement, ce fut son tour.

Ceres attendit que les portes en fer s'ouvrent puis elle entra dans l'arène et cligna des yeux pour s'habituer à la lumière du soleil. La scansion de la foule la frappa au même rythme que le battement de son cœur.

“Ceres ! Ceres !”

La dernière fois, ces mots avaient semblé courir en elle, accroître sa propre excitation. Cependant, maintenant, cette excitation lui semblait être enfouie quelque part sous tout ce qui s'était passé. Elle ressentait encore sa tristesse de la nuit précédente. Elle était là pour mourir. Elle le savait. En l'absence de Thanos, elle en était même heureuse. Cependant, elle n'allait pas donner aux membres de la famille royale la satisfaction de la voir mourir sans se battre.

Elle alla jusqu'au milieu du Stade et regarda la foule qui l'entourait. Les gradins lui semblaient encore plus bondés aujourd'hui qu'ils n'auraient dû l'être en temps normal. Tous ces spectateurs supplémentaires étaient-ils venus la voir ? Elle regarda la tribune royale et, bien sûr, Lucious était présent pour assister au spectacle. Cela dit, les autres n'y étaient pas, comme si assister au spectacle de son combat les aurait rabaissés d'une façon ou d'une autre.

On entendit une forte sonnerie de cors et son cœur se figea quand elle vit son adversaire entrer dans l'arène.

Il était tout aussi grand que Paulo avait promis qu'il serait. Sa peau foncée était tendue par ses muscles noués et parsemée de tatouages. Il ne portait presque pas d'armure, seulement un kilt et de courtes jambières, comme s'il pensait qu'il était impossible qu'on lui porte des coups. Comme arme, il tenait un bâton doté de lames en forme de croissant à chaque extrémité. Il s'appuyait dessus sans faire attention à la foule. Même son gardien d'armes semblait avoir peur de lui. Il le suivait de loin et Ceres avait l'impression qu'il était prêt à s'enfuir à tout moment.

Au bord de la tribune royale, un officiel en blanc se leva et demanda le silence d'un geste. Quand la foule se tut, il annonça le combat d'une voix tonitruante.

“Pour notre prochain combat, nous avons la seule femme qui se soit jamais battue dans le Stade, la princesse de l'arène : Ceres !”

Elle s'avança et attendit que les acclamations atteignent le crescendo. Elle

aurait dû avoir peur, se sentir excitée, ressentir quelque chose mais, quand elle pensait à ce qui était arrivé à Rexus et à Thanos, ces pensées semblaient prendre la place de toute autre pensée et l'attirer dans un gouffre sans fond qui se creusait en elle. Cela dit, dans ce gouffre, il y avait aussi de la colère. De la colère contre tout ce que les membres de la famille royale lui avaient fait et contre le mode de fonctionnement de ce monde cruel. Une partie de Ceres se surprit à accueillir la violence qui s'annonçait.

“Contre elle”, continua l'annonceur, “nous avons le plus grand seigneur de guerre du prince Lucious, la terreur du Stade : Le Dernier Souffle.”

Le Dernier Souffle se tenait là, appuyé sur son arme et Ceres avait l'impression qu'il méprisait la foule. Elle se demanda un moment s'il aimait cette activité. A ce moment, il souleva son arme et se mit à la faire tourner. Le bâton à lames devait peser plus lourd que toutes les armes de Ceres mais son adversaire le faisait tourner comme s'il ne pesait rien.

Il lui fit décrire des arcs au-dessus de sa tête, puis d'un côté et de l'autre. Ceres entendit le sifflement des lames qui fendaient l'air au rythme des équipes de faucheurs qui coupaient l'herbe des prairies l'été. Cela dit, Le Dernier Souffle ne regardait pas son arme pendant qu'il la faisait tourner. Au lieu de cela, Ceres voyait qu'il avait les yeux rivés sur elle. Il fit décrire un dernier arc au bâton à lames puis l'abattit à ses pieds pour faire s'éparpiller le sable.

La foule acclama l'adversaire de Ceres pour le spectacle qu'il donnait mais il ne réagit pas. Son regard ne la quittait pas un instant, ses yeux restaient figés sur les siens et Ceres sentait son hostilité. Elle se sentit alors tentée de reculer d'un pas ou de tressaillir mais elle se força à rester immobile et à se concentrer sur tout ce que Maître Isel lui avait enseigné. Elle pouvait battre cet adversaire mais il faudrait qu'elle bouge sans cesse.

Une forte sonnerie de cors signala le commencement du tournoi. Le son sembla venir de loin à Ceres. Même la foule semblait occuper un autre espace. Il n'y avait qu'elle et son adversaire qui l'attendait accroupi. La sonnerie du cor dura plusieurs secondes puis se résorba en échos pendant que Ceres attendait.

Alors, le Dernier Souffle bondit vers elle, presque trop rapidement pour qu'on le suive, et Ceres comprit qu'il était temps de se battre pour survivre.

CHAPITRE QUINZE

Quand Stephanía trouva le roi et la reine, ils avaient déjà entamé la séance matinale de la cour et écoutaient une dispute portant sur des droits commerciaux aux confins de l'Empire. Devant eux, un gros marchand se disputait avec un des petits nobles de la cour.

“Et je dis que j'ai effectué tous les paiements requis”, dit le marchand, “mais que Lord Hywell ne les a pas transmis aux percepteurs de l'Empire.”

“Et en avez-vous la preuve ?” insista le noble. “Avez-vous des traces écrites de ces paiements ?”

“Assez”, dit le roi Claudius. Il se pinça l'arête du nez. “Croyez-vous que j'aie envie de vous écouter bavarder aussi tôt dans la journée ? Que quelqu'un trouve les archives du percepteur royal. S'il n'y a aucune trace de paiement de la taxe, le marchand Zorat la paiera maintenant avec une amende d'un pourcent.”

“Mais, votre majesté —”

Quand Stephanía vit le regard du roi, elle eut elle-même envie de reculer d'un pas.

“Tu pourrais avoir un peu de gratitude”, dit-il. “Normalement, chercher à ne pas payer les taxes de l'Empire est passible de pendaison. D'ailleurs, quand nous trouverons le percepteur royal, vous lui demanderez d'aller inspecter les propriétés de Lord Hywell et d'évaluer précisément de combien il m'a dépossédé.”

Cette fois, ce fut au noble de pâlir comme un linge. “J'ai toujours été loyal.”

“Est-il loyal de voler son roi ?” demanda la reine. “Dépouille les paysans si nécessaire mais ne nous vole *jamais*. Maintenant, sors. La cour en a fini pour ce matin.”

“Attendez, vos majestés”, appela Stephanía. “Ce que j'ai à dire est important.”

Les gens présents se tournèrent presque tous vers elle. La plupart d'entre eux avaient l'air légèrement choqués que l'on ose contredire la reine, surtout au moment où elle et le roi semblaient déjà être d'une humeur massacranche. Plusieurs d'entre eux reculèrent comme pour se mettre à distance du châtimeur qui s'annonçait.

“Stephanía ?” dit la reine. “T'imagines-tu que tu peux rejeter nos ordres ?”

Stephanía fit gracieusement sa révérence la plus parfaite en gardant les yeux soigneusement baissés. Elle était sûre de présenter la plus parfaite image de soumission élégante à l'autorité royale.

“Pardonnez-moi, vos majestés, mais j'ai des informations que vous souhaitez sans doute entendre. Ce sont des informations urgentes qui ont trait à Ceres.”

Elle leva le regard et vit que le roi Claudius la regardait droit dans les yeux.

“Qu'as-tu à dire sur elle ?” demanda le roi. “Elle va mourir au Stade aujourd'hui.”

“Si Lucious ne se trompe pas”, dit Stephanía. Elle se redressa. “Et même s'il ne se trompe pas, ce sera dangereux. La foule pourrait la traiter en héroïne quand elle mourra.”

A côté du roi, la reine Athena pianotait sur l'accoudoir de son trône. “Ne faisais-tu pas partie de ceux qui ont suggéré que le Stade serait mieux qu'une exécution classique ? Es-tu en train de nous dire que tu nous as mal conseillés, Stephanía ?”

Stephanía réfléchit rapidement. “Je me suis opposée d'emblée à l'exécution de Ceres, votre majesté. Les gens ne toléreraient pas qu'elle se fasse simplement tuer sans raison. Cela dit, maintenant, je pense que j'ai une raison.”

Stephanía sentit le changement d'ambiance qui s'ensuivit alors. Pour n'importe quelle personne occupant sa position, il était crucial de savoir lire l'humeur de la cour. Maintenant, elle sentait que cette humeur agressive et dangereuse allait évoluer vers quelque chose de bien plus prometteur.

“Quelle raison ?” demanda le roi Claudius.

Stephanía sortit l'anneau que lui avait donné la mère de Ceres. Elle ne l'avait pas nettoyé parce que la tache de sang qui se trouvait dessus semblait rendre son histoire bien plus convaincante.

“Cet anneau est celui d'un esclavagiste du nom de Lord Blaku.”

“J'ai entendu parler de lui”, dit la reine. “Quel intérêt a-t-il ?”

Stephanía fut surprise que la reine connaisse un esclavagiste mais, de toute façon, les nobles avaient mille façons de gagner de l'argent.

“Il est mort, votre majesté”, dit Stephanía. “Selon mes informations, divulguées par la personne qui m'a apporté cet anneau, c'est Ceres qui l'a tué.”

“Et qui était cette personne ?” demanda la reine.

“Sa mère, votre majesté”, dit Stephanía. Elle prit le risque de sourire parce que c'était là l'élément décisif. Tout le monde pouvait faire une fausse allégation, mais l'histoire d'une personne dénoncée par sa propre mère était une chose quasiment impossible à ignorer. “Ceres appartenait à l'esclavagiste et elle l'a tué en lui échappant.”

Stephanía entendit le léger hoquet de surprise de certains membres de la cour. Ils comprenaient visiblement la gravité du crime. A ce point, le roi et la reine pourraient quasiment faire ce qu'ils voudraient de Ceres sans que ça provoque de problèmes.

Le roi Claudius joignit ses mains par le bout des doigts. “Que veux-tu que nous fassions, Stephanía ? Ne serait-ce pas plus simple de la laisser mourir au Stade ?”

“Ce serait plus simple”, dit Stephanía, “mais pas forcément mieux.”

“Et tu as une autre idée ?”

Stephanía hocha la tête. “Oui, votre majesté. L'Île des Prisonniers.”

Cette idée provoqua un autre hoquet de surprise qui fit sourire Stephanía.

En dépit de la vaste gamme de châtiments dont disposait l'Empire, il semblait que la perspective de l'Île des Prisonniers ait encore la force de choquer les imaginations. Stephania comprenait pourquoi. C'était un endroit de cruauté et de châtimement dont peu revenaient vivants. Ceux qui en revenaient étaient brisés et changés, l'ombre de ce qu'ils avaient été. Stephania regarda autour d'elle et les vit tous commencer à comprendre.

“Au Stade”, dit Stephania, “Ceres nous embarrasse. Dans le meilleur des cas, elle est la fille qu'il fallait qu'on tue en public parce qu'on la détestait tant. De cette façon, elle devient un symbole. Au pire ... elle continuera peut-être même à gagner.”

“Et deviendra une autre sorte de symbole”, dit la reine Athena. “Un symbole prouvant au peuple qu'il peut nous résister avec succès. Mmm ... Stephania n'a pas tort, Claudius.”

Le roi sembla réfléchir pendant une éternité. Stephania le voyait peser le pour et le contre et, à ce moment, quelqu'un d'autre aurait peut-être essayé de dire quelque chose pour l'influencer dans un sens ou dans l'autre. Lucious l'aurait certainement fait et le roi aurait probablement rejeté sa proposition rien que pour lui rappeler sa place dans la hiérarchie. Parfois, il valait mieux être patient. Stephania avait appris cette leçon, contrairement au pétitionnaire noble qui l'avait précédée.

“Oui”, finit par dire le roi. “Je crois qu'elle a raison. Au moins, c'est un plan bien meilleur que celui de Lucious.”

Stephania sourit aussi gentiment qu'elle le pouvait. “Je suis sûre que Lucious sait ce qu'il fait.”

La reine Athena la regarda attentivement. “Certes mais je pense quand même que nous t'avons peut-être sous-estimée, Stephania.”

“Oh, non, votre majesté”, dit Stephania, bien que ce soit incontestablement la vérité. “Vous avez toujours été très gentille. Et cette ... je veux dire, la mère de Ceres aurait pu venir voir n'importe qui d'autre.”

“Oui, j' imagine”, dit la reine.

Bien sûr, pensait Stephania, il aurait fallu pour cela que les autres soient attentifs et gardent les oreilles ouvertes pour capter les informations utiles. N'importe lequel d'entre eux *aurait pu* le faire. Aucun d'eux ne l'avait fait. Cependant, Stephania ne voulait pas avoir l'air trop intelligente. Il valait mieux qu'ils pensent qu'elle avait de la chance. Beaucoup, beaucoup de chance dans ce cas précis.

“Cela dit, selon toi, que devrions-nous faire de Ceres quand elle sera sur l'Île des Prisonniers ?” demanda le roi.

Stephania ouvrit les mains. “La faire mourir en toute discrétion, votre majesté. De la façon qui vous plaira le plus.”

Le roi Claudius approuva d'un hochement de tête. “Une mort discrète, oui. Une mort qui ne nous causera plus de problèmes.”

“Et une mort pour laquelle nous pourrions prendre notre temps”, ajouta la reine Athena. Il y avait quelque chose de cruel dans son expression alors

qu'elle prononçait ces paroles, mais Stephania devina qu'elle pouvait se permettre de le montrer plus franchement qu'elle.

Le roi Claudius semblait être résolu. “Oui, j'aime cette idée. Rends-toi au Stade, Stephania. Fais en sorte que Ceres ne soit pas tuée où les gens en feront une martyre. Au lieu de ça, qu'elle disparaisse.”

“Moi, votre majesté ?” demanda Stephania. Elle avait cru qu'ils enverraient un domestique, ou leurs gardes, ou peut-être qu'ils s'y rendraient eux-mêmes. Elle ne voulait pas être frustrer directement Lucious, qui était un allié potentiel fort précieux.

“C'est toi qui as suggéré cette idée, Stephania”, dit la reine Athena. “C'est à toi de la mettre en pratique. Tu auras carte blanche.”

Et, sans nul doute, je serai celle qui prendra tout le blâme si quelque chose va de travers, se dit Stephania. Cependant, elle appréciait que le roi et la reine lui donnent carte blanche. Elle fit une autre révérence.

“Merci pour votre confiance, vos majestés. Je ne vous décevrai pas.”

“Je suis sûr que non”, dit la reine Athena. “Et si tu réussis, nous nous souviendrons de toute l'aide que tu nous as apportée ces derniers temps. Maintenant, tu peux partir.”

“Tout de suite, votre majesté.”

Stephania sortit à reculons de la petite salle du trône conformément aux rites de courtoisie en vigueur à la cour. Cela lui donna le temps d'apprécier le fait que les choses se déroulaient comme elle l'avait voulu. Quand elle atteignit la porte, elle se retourna et se précipita dans les couloirs du château. Les Tueries avaient déjà dû commencer, la foule des roturiers devait déjà être en train de crier sa soif de sang et il ne devait rester que peu de temps pour exécuter les ordres du roi et de la reine. Stephania ne voulait pas penser à ce qui pourrait lui arriver si elle échouait.

Après avoir marché rapidement, Stephania se mit à courir. Elle n'aurait jamais cru qu'elle se retrouverait en train de faire ça mais, maintenant, il fallait qu'elle arrive au Stade avant que Ceres ne se fasse tuer.

CHAPITRE SEIZE

Ceres se jeta en arrière juste avant qu'une lame en forme de croissant ne lui frôle la gorge. La foule rugit et l'instinct poussa Ceres à se baisser rapidement quand l'autre extrémité de l'arme du Dernier Souffle fonda en sa direction.

Elle glissa sur le sable, le sentit lui érafler la peau puis se remit debout. L'intensité du combat faisait monter l'adrénaline en elle.

La foule l'acclama.

Ceres resta immobile un moment en essayant de prendre ses repères pendant que son adversaire avançait vers elle, mais elle n'en eut pas le temps. Elle para un autre coup en croisant ses deux épées puis sentit le manche du bâton lui frapper le dos.

Une fois de plus, la foule rugit.

Ceres se recula et décrivit un arc de cercle en restant à distance tout en cherchant le moyen de traverser le cercle tourbillonnant des lames en forme de demi-lune. Alors que ses spectateurs lui criaient de frapper, elle se força à respirer profondément et à se souvenir de ses leçons.

Paulo avait eu raison : son adversaire était très fort. A chaque fois que Ceres paraît un coup de bâton, le choc du coup lui résonnait dans les bras. Elle avait déjà mal aux bras à cause de cet effort et on aurait dit que toute la force qu'elle avait accumulée à l'entraînement fuyait d'elle d'elle comme l'eau d'un tonneau percé.

Elle bougea vers la droite en cherchant le moyen de se rapprocher de son ennemi. Elle feinta avec son épée, se baissa rapidement pour éviter le coup qui vint en réponse et réussit à érafler le bras de son adversaire avec son poignard. Ceres entendit la foule scander son nom.

Un reflet sur l'acier l'avertit de l'arrivée de la réplique et elle se remit hors de portée juste à temps.

Le Dernier Souffle s'immobilisa, se toucha le bras et souleva un doigt ensanglanté comme pour l'examiner. Il haussa les épaules et Ceres se détendit presque. Alors, une fois de plus, il plongea brusquement vers l'avant et fit pleuvoir des coups sur Ceres à une telle vitesse qu'elle arrivait tout juste à les voir venir.

Ceres para les trois premiers coups, essaya de répliquer et ressentit une douleur soudaine à la jambe quand une des lames la taillada. Le choc métallique de l'acier contre l'acier se fit entendre quand un autre coup la frappa au plastron. Son impact la fit reculer en virevoltant mais, heureusement, elle était hors de portée du prochain coup de lames.

Ceres vit la trace légère de gouttelettes fendre l'air quand la rotation du bâton fit voler son sang.

Désespérée, Ceres donna un coup de pied dans le sable pour l'envoyer dans les yeux du seigneur de guerre et gagner du temps. Le sable s'éleva,

forma un nuage entre eux et lui dissimula brièvement son adversaire. Une lame en forme de croissant émergea de ce nuage à une telle vitesse que Ceres l'intercepta tout juste.

Son épée se brisa. Ceres tressaillit un instant en voyant s'envoler les fragments; l'épée se trancha juste au-dessus du pommeau et le choc arracha un hoquet de surprise à la foule.

Ceres lança l'arme à son adversaire et essaya de contourner son adversaire pour que Paulo puisse lui lancer une nouvelle arme. Cela dit, le Dernier Souffle semblait avoir anticipé la manœuvre car il s'interposa entre elle et son gardien d'armes et ne laissa aucune chance à Paulo de lui lancer le filet lesté qu'il tenait.

Ceres se mit à attendre la force qui lui était venue lors de ses combats précédents. Elle essaya de l'invoquer mais, en vérité, elle n'avait aucune idée de la façon de s'y prendre. Si elle pouvait invoquer la force qu'elle avait déjà utilisée pour tuer, elle aurait peut-être sa chance.

Cependant, cette force ne venait pas.

Pour la première fois dans le Stade, elle se sentit ... ordinaire. Il n'y avait qu'elle contre ce monstre fait homme.

Cette constatation l'atteignit, froide et dure, au creux de l'estomac. Elle allait perdre. Ceres fut surprise de constater à quel point cela comptait pour elle. Elle avait cru avoir fait son deuil de ce désir, être prête à mourir, même impatiente. Cependant, maintenant que la mort se rapprochait, la peur l'enserrait, impossible à repousser.

Elle réussit à contourner suffisamment son adversaire pour que Paulo lui lance le filet lesté. Ce n'était pas une arme de combat semblable à une épée. C'était une arme prévue pour être utilisée dans le Stade. Donc, de ce point de vue, c'était peut-être un bon choix contre un adversaire qui venait de si loin et ne l'avait peut-être jamais vue. Avec cette arme, un combattant aguerri pouvait emmêler et faire tomber son adversaire, l'envelopper et le plonger dans la confusion. Ceres connaissait l'usage théorique de cette arme mais avait passé beaucoup moins de temps à s'en servir que d'une épée.

Elle resta à distance du Dernier Souffle et lui jeta son filet en décrivant des arcs qu'elle essaya de faire correspondre à la trajectoire de son bâton à lames. A présent, son seul espoir était de le fatiguer, de prendre ses lames dans son filet et de l'attirer assez près pour l'achever. C'était un plan désespéré et, comme le seigneur de guerre continuait à attaquer, Ceres constata qu'elle battait en retraite, pas à pas.

Autour de Ceres, la foule se mit à pousser des huées. Alors qu'avant ils avaient scandé son nom, maintenant, elle les entendait huer et siffler. Ceres savait que les foules du Stade voulaient vraiment de l'action. Ils détestaient les combattants qui couraient. Cependant, à ce moment-là, Ceres ne pouvait trouver de meilleure solution. Le Dernier Souffle avançait vers elle en faisant tourner son bâton à lames et, si elle voulait survivre, elle ne pouvait que reculer.

L'espace d'un instant, le bâton s'arrêta et Ceres y vit sa chance. Elle jeta son filet par en bas pour qu'il s'enroule plusieurs fois autour du manche de l'arme de son adversaire. Les poids disposés sur le filet le figèrent sur place aussi solidement que si Ceres l'y avait attaché. S'enroulant la corde traînante autour de l'avant-bras, Ceres se cala sur ses pieds et tira en essayant d'arracher son arme à son adversaire.

Elle vit le Dernier Souffle sourire et rester sur place, ferme comme un roc.

Il tira à son tour et Ceres se sentit tirée vers l'avant. Elle comprit trop tard qu'il était dangereux de tenir aussi fermement le filet. Elle avança en trébuchant, son adversaire donna un coup avec le manche de son arme et l'arme la frappa juste au-dessus de la mâchoire. L'espace d'un instant, le monde sembla glisser et Ceres sentit le goût métallique du sang dans sa bouche.

Le seigneur de guerre lui envoya plusieurs coups similaires, se servit du bois rugueux du bâton pour la rouer de coups à la tête et au corps pendant qu'elle se retrouvait piégée par le filet qu'elle serrait trop fermement. A un moment de cet assaut, elle lâcha son poignard. Alors, le Dernier Souffle lui donna un coup de pied qui l'envoya par terre, étendue à plat. Ceres entendit que la foule se répandait à nouveau en acclamations et que ce n'était plus elle qu'elle acclamait.

Allongée sur le dos, Ceres voulait se relever mais il semblait y avoir un gouffre trop large à traverser entre l'idée de le faire et le faire vraiment. Au lieu d'agir, elle ne pouvait que regarder le Dernier Souffle qui, debout au-dessus d'elle, semblait occulter le ciel. Il souleva son bâton à lames pour lui asséner le coup de grâce. Ceres déglutit en attendant qu'il l'abatte et en essayant de pas montrer sa peur.

Elle entendit sonner un cor qui semblait venir de loin et réussit à regarder en direction de la tribune royale. Elle aurait dû deviner que Lucious voudrait prendre cette décision. Ce serait une façon de rappeler une dernière fois à Ceres que son destin était entre ses mains. Elle regarda la tribune royale et vit que le noble s'y tenait debout, le bras tendu, pendant que la foule du Stade demandait qu'il choisisse la vie ou la mort.

Dans le public, beaucoup trop de citoyens avaient l'air d'être en train de demander sa mort.

Cependant, il y avait une autre silhouette dans la tribune royale. Il fallut un moment à Ceres pour reconnaître Stephania et pour se rendre compte qu'elle se disputait avec Lucious. Lucious était rouge vif de colère et ses traits déformés exprimaient un sentiment proche de la furie. Lentement, avec une réticence manifeste, il tourna le pouce vers le haut pour demander la vie.

Des gardes se précipitèrent dans l'arène. Plusieurs d'entre eux ramenèrent l'adversaire de Ceres vers les portes en fer. D'autres saisirent Ceres par les bras et la soulevèrent entre eux, les pieds traînant par terre. Ils lui entravèrent les poignets, en apparence sans se préoccuper de la morsure du fer dans sa peau. Alors qu'ils l'emmenaient, Ceres voulut se débattre mais, à ce moment-

là, elle n'en avait pas la force. Elle entendit les huées de la foule la poursuivre depuis le Stade et les entendit encore quand ils atteignirent les salles d'entraînement. Elle s'attendait à moitié à ce qu'on lui retire ses chaînes à cet endroit, ou peut-être à ce qu'on la ramène dans sa chambre. Au lieu de cela, les gardes la maintinrent en place, immobile dans ses chaînes, jusqu'à ce que s'ouvre la porte menant vers l'extérieur.

Stephania et Lucious entrèrent ensemble dans la pièce. Pour Ceres, Lucious avait encore l'air en colère, comme s'il ne pouvait accepter qu'on lui ait volé sa chance de la voir mourir. Stephania avait l'air contente, sinon même triomphante.

“Tu devrais me remercier, Ceres”, dit Stephania. “Après tout, je viens de te sauver la vie.”

“Pourquoi ?” demanda Ceres. Elle vit Stephania hocher la tête en direction des gardes, qui la mirent rudement à genoux.

“Tu vas me parler avec le respect que tu me dois, péquenaude”, dit Stephania. Elle attendit un instant. “En fait, tu n'es pas une péquenaude, hein ? Tu es une esclave.”

Ceres se mit à secouer la tête mais Lucious s'avança et la frappa.

“Comme c'est bon ! Si on avait le temps, j'en ferais beaucoup plus, esclave. Quand Stephania m'a raconté ce que tu étais, j'ai eu peine à la croire.”

“N'empêche que c'est vrai”, dit Stephania. “Et bientôt, tout le monde sera au courant. Ceres, ici présente, est une esclave qui a assassiné son propriétaire.”

“Personne ne m'a jamais possédée”, répliqua Ceres. Elle sentait la colère monter en elle. “Lord Blaku n'avait aucun droit de me capturer.”

Stephania tendit la main et toucha la joue à Ceres. “Tu t'imagines que ça a une importance quelconque ? Ce qui compte, c'est que tu l'as tué. Ce qui compte, c'est ce que le peuple *entendra dire*.”

Stephania recula vers la porte, un sourire méchant au visage.

“Ta mort ne sera ni rapide ni héroïque”, dit Stephania. “Elle sera lente, douloureuse et anonyme. Dis adieu à Delos”, conclut-elle, “et amuse-toi bien à l'Île des Prisonniers.”

CHAPITRE DIX-SEPT

A coups d'épée, Thanos se frayait un chemin vers le poste de commande des soldats de l'Empire à Haylon. Un soldat envoya un coup d'épée vers sa tête et Thanos se baissa rapidement puis envoya un coup de sa propre arme pour assommer l'homme. Un autre courut vers lui et Thanos le désarma et le repoussa dans la mêlée qui l'entourait. Il se battait sans cesse et sans jamais ralentir.

A côté de lui, Akila et ses hommes se battaient hardiment et se dirigeaient vers les tentes que l'Empire avait dressées au bord de la cité. Elles étaient faciles à repérer parce que la bannière de l'Empire flottait au-dessus d'elles en compagnie des fanions qui proclamaient la présence du Général Draco.

Depuis que l'Empire n'était plus soutenu par ses navires, la bataille pour Haylon avait vite progressé. Thanos avait eu raison de supposer que, sans leurs ravitaillements et leurs armes de siège, leurs adversaires seraient désavantagés. Même si leurs soldats étaient plus nombreux, ils n'avaient ni nourriture ni points de repli pour dormir. Ils ne connaissaient pas l'île et les hommes d'Akila savaient très bien surgir de lieux cachés pour attaquer l'ennemi.

“Continuez à avancer !” cria Thanos et, à sa grande surprise, les rebelles obtempérèrent. Depuis l'attaque des navires, plus personne n'avait parlé de le tuer. Au lieu de cela, ils lui avaient fait confiance comme s'il avait été un des leurs. Thanos les avait bien aidés en se battant à leurs côtés contre les soldats qui restaient. Accrochage après accrochage, tous avaient passé la nuit l'arme au poing.

Thanos assomma un autre soldat en faisant de son mieux pour ne pas le tuer. Même maintenant, il lui semblait mal de prendre le risque de tuer des hommes ordinaires qui n'avaient probablement pas choisi de venir ici. Il lui semblait mal de tuer des hommes dont il aurait dû être responsable en tant que prince. Cependant, il continuait à se battre parce qu'il aurait été pire de reculer et de les laisser prendre l'île.

“Pas encore fatigué, Prince ?” cria Akila avec un sourire.

“Si tu peux continuer, moi aussi”, répondit Thanos, alors qu'en vérité il aurait adoré s'arrêter. Cette nuit de combat avait été longue et, maintenant, il avait l'impression que son épée avait été fabriquée en plomb plutôt qu'en acier. Il avait de plus en plus de peine à s'en servir.

Cela dit, il n'eut pas besoin de continuer à se battre. La bataille se termina aussi rapidement qu'un orage d'été qui se dissipe. Thanos vit les quelques soldats de l'Empire qui restaient entre les rebelles et les tentes de commandement jeter leur arme et s'enfuir. Les rebelles cernèrent les tentes de commandement et, moins d'une minute plus tard, ils en firent sortir deux hommes.

Le Général Draco avançait droit et fier. Thanos avait l'impression qu'il défilait à une parade militaire. Le général s'arrêta devant Thanos, qui supposa

qu'il était étonné de le voir en vie. Alors, Thanos comprit qu'il était parfaitement au courant de la tentative d'assassinat. Le Typhon était en sang et couvert de bleus. Il se battait encore mais une demi-douzaine d'hommes le maintenait en place.

Thanos vit Akila lui jeter un coup d'œil.

“Tu comprends que nous ne pouvons tout simplement pas épargner ceux-là ?” dit le chef rebelle. “Après tout ce qu'ils ont fait à notre cité, nous ne pouvons pas les laisser partir.”

Thanos comprenait ce que disait Akila, qui pensait visiblement que Thanos essaierait de sauver le général et le Typhon de la même façon qu'il avait essayé de protéger les autres. Thanos ne répondit pas mais s'avança tout près du Général Draco.

“Draco.”

“Thanos”, dit le général. “Je suis étonné de te voir en vie.”

“Je suis plus dur à tuer que ça”, dit Thanos.

Le général haussa les épaules. Le geste avait quelque chose de fataliste. “Donc, c'est à toi que nous devons la capture de nos navires ? Malgré ce qu'on m'a rapporté, je n'aurais pas cru que tu serais impitoyable au point de te retourner contre ton propre camp. Avant, pour autant que je me souviennne, tu étais très délicat.”

La main de Thanos se resserra sur le pommeau de son épée. “Tu as ordonné la mort des femmes et des enfants. Tu as encouragé tes soldats à violer et à piller. Même si je n'aime pas tuer, le monde se portera mieux en ton absence.”

On aurait dit que le général allait dire autre chose mais Thanos ne lui en laissa pas la possibilité. Il agit rapidement, avant d'avoir le temps de douter. Il donna un coup d'épée vers le haut. Son épée entra dans la gorge du général puis ressortit de l'autre côté. Thanos recula pendant que Draco le regardait fixement, visiblement choqué. Le général tomba à genoux puis face contre terre. Thanos se déplaça vers le Typhon.

“Qui t'a commandé de me tuer ?” demanda-t-il.

Le Typhon le regarda fixement. “Tu me laisseras la vie sauve si je te le dis ?”

“Non”, dit Thanos. “Tu vas mourir pour tout le mal tu as fait ici. Tu vas mourir pour avoir essayé de me tuer. Cela dit, au moins, tu peux mourir avec un peu d'honneur.”

“Qu'est-ce qu'un traître comme toi pourrait bien connaître à l'honneur ?” demanda sèchement le Typhon.

Thanos frappa à nouveau, de côté cette fois, et la tête de l'énorme soldat roula par terre. Thanos laissa tomber son épée, qui atterrit la pointe la première et se ficha dans la terre. Il aurait dû se sentir satisfait d'avoir fait ça, ou exulter d'avoir remporté la victoire, mais sa seule impression était qu'il venait d'achever une sinistre corvée.

“Bon, on dirait que je n'aurais pas dû m'inquiéter à ton sujet”, dit Akila en

s'avançant pour donner à Thanos une claque sur l'épaule. “Bravo. Sans toi, Haylon aurait été conquise par l'Empire à l'heure qu'il est.”

Thanos apprécia qu'on le lui rappelle. Il regarda la mort et la destruction qu'il avait en partie apportées. Cela signifiait qu'il pouvait regarder Haylon, où quelques feux brûlaient encore, et se dire que tout cela en valait la peine.

“J'ai fait ce qu'il fallait que je fasse”, dit Thanos.

“Tu as fait plus que ça”, lui assura Akila. “Tu as agi comme un véritable ami et c'est ce que tu seras toujours pour nous. Non, plus que ça. Un frère.”

Il prit Thanos dans ses bras et Thanos ne sut pas quoi dire. Il n'avait pas essayé de faire quoi que ce soit de spécial. Il avait juste essayé de rendre justice au peuple de Haylon. Aux gens libres.

“On fait quoi, maintenant ?”, demanda Thanos. “On tend d'autres embuscades ?”

Akila secoua la tête. “Si les soldats de l'Empire veulent s'enfuir, qu'ils le fassent. En ce qui concerne la suite ... eh bien, j'allais te poser la question, Prince. On te doit beaucoup, moi et les soldats. Donc, qu'est-ce que tu veux, maintenant ?”

Thanos resta sur place et regarda les tentes en essayant de se décider. La brise marine était loin de dissiper toute l'odeur de mort qui l'entourait.

Que voulait-il ? Ces deux derniers jours, on aurait dit qu'il s'était fié à ses instincts mais, maintenant, il avait le temps de réfléchir, de prendre son temps et d'écouter son désir. Au moins, cette dernière partie était facile. Pour ce qui lui semblait être la première fois de sa vie, il savait exactement ce qu'il voulait.

Il s'avança et saisit à pleines mains une bannière de l'Empire, qu'il arracha.

“Je veux me venger”, dit-il. “J'ai essayé très dur d'être la sorte de prince dont l'Empire avait besoin et, pour unique récompense, ils ont essayé de me tuer. Je veux trouver qui a commandité mon assassinat.”

“Est-ce tout ce que tu veux ?” demanda lui Akila.

Thanos secoua la tête. C'était loin d'être la seule chose. “Je veux trouver un moyen pour que ça s'arrête. Ils ont passé leur vie à faire du mal aux gens en faveur desquels ils étaient supposés gouverner, à faire construire des palais et à les dépouiller. Je veux revenir chez eux et tout détruire sous leurs yeux. Je veux changer la façon dont le régime traite les gens. Je veux m'assurer que les gens comme vous soient libres pour toujours ... et je veux voir Ceres.”

Ce dernier désir le consumait plus fort que la somme de tous les autres. Quand il avait cru qu'il allait mourir, c'était à elle qu'il avait pensé et, maintenant, ce qu'il voulait le plus, c'était pouvoir la serrer dans ses bras. Il fallait qu'il la retrouve, quel qu'en soit le coût.

“Je veux mener tes hommes au centre de Delos, prendre la cité et ne pas m'arrêter jusqu'à ce que nous ayons supprimé toute la cruauté de l'Empire”, dit Thanos.

“Tu as l'air résolu”, répondit Akila.

Thanos l'était bel et bien. A ce moment, il se sentait capable de destituer

toute la famille royale et de mener l'assaut contre Delos lui-même. Cela dit, il s'aperçut que le chef rebelle secouait la tête.

“Même si je pouvais persuader mes gars de marcher sur Delos maintenant”, dit Akila, “ce n'est pas le bon moment pour le faire. L'Empire est encore fort et les nobles le gouvernent encore d'une main de fer. Il faudra plus que l'attaque d'une armée pour le résoudre.”

“Que faudra-t-il, alors ?” demanda Thanos. “Je ne peux pas rester ici à rien faire, Akila.”

“Tu n'auras pas à le faire”, promit Akila. “Cependant, peut-être peux-tu faire plus de bien à l'intérieur de la cour de Delos que si tu marches dessus avec une armée.”

Thanos mit un moment à comprendre. “Tu veux que je sois ton espion ?”

Akila hocha la tête. “Tu es le seul homme qui puisse avoir l'opportunité de soutenir notre cause de l'intérieur. Tu peux leur dire que tu as survécu aux combats. Cela te donnera peut-être une chance de trouver tout ce que tu veux et tu pourras nous avertir si le roi Claudius veut envoyer d'autres hommes à Haylon.”

C'était logique mais quand même difficile. Dans le meilleur des cas, Thanos détestait les intrigues de cour. Y jouer le rôle d'un espion serait encore pire. Il voulait marcher sur la ville et se venger directement. Cependant, pour être honnête, il ne savait même pas qui avait commandité son assassinat. Cela pourrait lui donner une chance de le découvrir, de préparer la venue de la rébellion ...

... et de voir Ceres.

Ce fut cette idée qui décida Thanos. S'il revoyait Ceres, alors, le reste en vaudrait la peine. Il supporterait tous les subterfuges politiques si elle était là, et l'idée d'être attendu par elle suffisait à lui donner envie de rentrer tout de suite.

“Comment vais-je faire pour rentrer ?” demanda Thanos.

“Ça, on s'en occupe”, dit Akila.

Cela prit du temps et, pendant ce temps, les rebelles le glorifièrent. Ils firent brûler des feux là où s'étaient trouvées les tentes de l'Empire et ce lieu devint rapidement le point central d'un banquet. Les rebelles dansèrent et burent, mangèrent et se félicitèrent les uns les autres. Thanos se retrouva au cœur de la fête. Toutes les deux minutes, un des rebelles lui donnait une claque sur le dos ou lui offrait du vin.

Ils finirent par lui trouver un petit bateau auquel un couple de pêcheurs de Haylon servit d'équipage. Le bateau dans lequel il était venu avait été consumé par les feux qu'avaient allumés les rebelles mais, au moins, ce bateau-ci semblait capable de faire le voyage. Les hommes d'Akila le remplirent de nourriture et de fournitures et s'alignèrent sur la plage pour acclamer Thanos lors de son embarquement.

“Thanos ! Thanos !”

Thanos resta un instant à les regarder. Jamais il n'aurait imaginé que

quitter ces soldats serait comme quitter une famille. Il était censé rentrer chez lui mais, à ce moment-là, c'était au sein de cette armée qu'il se sentait chez lui. Il regarda Akila lui faire des signes depuis la plage et le salua avec son épée, de guerrier à guerrier.

Il sentit le bateau tanguer puis se mettre en route. Thanos regarda la côte jusqu'à ce que les hommes d'Akila soient hors de vue, puis il tourna rapidement ses pensées vers Delos et vers tout ce qu'il allait devoir faire quand il y arriverait. Ce serait dangereux, peut-être plus dangereux que tout ce qu'il avait jamais fait. Cela dit, tout cela en vaudrait la peine pour une raison toute simple : il allait revoir Ceres.

CHAPITRE DIX-HUIT

Traînée de force vers le navire-prison, Ceres avançait dans l'obscurité en trébuchant. Autour d'elle, elle entendait les railleries et les insultes des gens devant lesquels elle passait. Elle ne pouvait pas les voir mais elle entendait leur haine et leur mépris soudains se déverser sur elle comme l'eau d'un orage.

Ceres tressaillit quand quelque chose la frappa et rebondit sur son plastron. C'était peut-être un morceau de fruit ou une pierre, elle ne savait pas. Comme elle n'y voyait rien et qu'on contrôlait ses mouvements, elle n'avait aucune chance d'éviter les projectiles. Son plastron et son kilt lui offraient quelque protection mais, en fait, ils la rendaient surtout plus facile à identifier par la foule.

“Assassin !”

“Esclave !”

Le plus dur, c'était d'entendre de la colère chez les mêmes voix qui avaient scandé son nom au Stade il y avait peu. Ceres savait que les membres de la famille royale avaient dû commencer à répandre leurs rumeurs et leurs annonces avant même la fin de son combat au Stade, parce que, autrement, jamais la rumeur n'aurait pu se répandre aussi rapidement.

Elle sentait le métal lui tirer sur les poignets parce que les gardes la tiraient par les chaînes avec lesquelles elle était attachée. Ceres n'allait pas contre le mouvement mais sentait quand même leurs coups secs et leurs mouvements brusques par l'intermédiaire des chaînes. Elle entendait rire les gens alors qu'elle avançait en trébuchant et comprenait que c'était le but. Ils voulaient qu'elle soit humiliée.

Finalement, ils s'arrêtèrent et les gardes lui retirèrent la capuche de la tête, ce qui la fit battre des cils dans la lumière du soleil, qui lui semblait aveuglante après l'obscurité qu'elle venait de traverser.

Une forme énorme se dressait devant elle et il lui fallut un moment pour distinguer les détails du navire qui mouillait en ce lieu. C'était un navire laid et massif, volumineux et rond, en piteux état et avec des équipements rouillés. Le navire-prison semblait être conçu pour faire anticiper aux prisonniers les horreurs qu'ils allaient rencontrer sur l'Île des Prisonniers. Même sa passerelle ressemblait à la colonne vertébrale d'une créature morte depuis longtemps.

Ils y emmenèrent Ceres de force et elle avança en traînant les pieds. Elle eut le temps de regarder en arrière et de voir la foule, cet océan de visages furieux qui étaient tous venus lui montrer la haine qu'ils lui vouaient. Était-ce à cause des choses que les membres de la famille royale avaient dit sur elle ou parce qu'elle avait perdu ou les deux ? Elle ne savait pas.

La passerelle semblait s'étendre jusqu'à l'infini. Ceres pensa à en sauter pour plonger dans l'eau d'au-dessous mais, comme elle était enchaînée, elle aurait immédiatement coulé, en supposant même qu'elle puisse se libérer de l'étreinte des gardes.

Ses pas semblaient secouer la passerelle et, un instant, Ceres se dit qu'elle

allait tomber de toute façon. Elle sentit les gardes resserrer leur étreinte sur elle et la propulser vers l'avant, ce qui fait qu'elle atterrit sur le bois râpeux du pont. Au-dessus d'elle, des voiles tachées de noir étaient enroulées sur leur mât et elle vit des marins paresser sur le pont en la regardant de la même façon que les foutes d'au-dessous.

Ceres se remit debout mais les gardes la saisirent à nouveau. Ils la traînèrent vers une trappe barrée de fer, ouverte au ciel, puis l'y lancèrent, ce qui fait qu'elle descendit les marches menant vers le bas en trébuchant. Elle essaya de se recroqueviller et de rouler pour éviter de se faire mal mais, même ainsi, l'impact la secoua.

La première chose qui la frappa fut l'odeur des gens, trop nombreux dans un lieu trop petit, la puanteur rendue violente et âcre par la sueur. Il y avait en cet endroit des gens agglutinés et enchaînés. Ceres vit des hommes, des femmes et des enfants mélangés sans ordre ni soin apparents. Certains étaient attachés ensemble en de longues caravanes alors que d'autres étaient attachés au mur. Ceres se mit à se demander d'où ils venaient tous et ce qu'ils avaient fait.

Ceres leva les yeux vers la trappe, juste à temps pour que l'un des gardes crache à côté d'elle avec mépris.

“Tu ferais mieux de te mettre à l'aise. L'Île des Prisonniers sera bien pire.”

Le navire-prison tanguait et roulait sur les flots et Ceres n'osait pas dormir. Elle préférait rester immobile à regarder les autres prisonniers en essayant de dégager une aura de force destinée à garder les plus dangereux à distance.

C'était un lieu de cruauté. Certaines de ces personnes étaient probablement parfaitement normales, des membres de la rébellion que l'Empire ne voulait pas tuer trop rapidement, des gens qui avaient volé pour nourrir leur famille ou qui s'étaient retrouvés du mauvais côté des jeux politiques de la cour. Cependant, il y en avait des bien plus dangereux. Depuis qu'elle était dans ce navire, Ceres avait entendu un homme se vanter du nombre de personnes qu'il avait tuées et un autre hurler et s'emporter sans raison apparente. En ce lieu, Ceres avait déjà vu des combats, des meurtres et d'autres sortes de violence.

Pour autant qu'elle comprenne, les gardes n'avaient aucun intérêt à arrêter cette violence. Quand ils apportaient de la nourriture, ils la lançaient au hasard et les gens se battaient pour en avoir. Ceres avait réussi à se saisir d'un gros morceau de pain qui avait atterri près elle mais d'autres personnes n'avaient pas eu cette chance. Elle vit un homme portant les vêtements ternis d'un noble se faire battre pour une croûte de pain et des gens arracher le brocart en or de sa tunique simplement parce qu'il pouvait avoir de la valeur. Cet endroit semblait avoir pour unique règle que les plus forts prenaient ce qu'ils

voulaient. La violence qui régnait en cet endroit était telle que Ceres se sentait malade que des gens puissent se traiter ainsi les uns les autres.

Donc, Ceres se força à garder les yeux ouverts en essayant de rester adossée à la cloison du navire, d'où elle pouvait voir tous les gens qui l'entouraient. Alors qu'elle était encore en train de les surveiller, elle vit la fille.

Elle était jeune, avait probablement aux alentours de dix ans et était tristement maigre. Elle avait la robe déchirée et le visage crasseux. Ses cheveux blond roux étaient si emmêlés et pleins de poussière qu'il avaient l'air bruns à certains endroits. A ce moment, elle rampait en essayant de prendre de la nourriture aux bords de la mêlée sans se faire voir.

Elle ne réussit pas. Ceres vit un grand homme balaféré s'en prendre à elle en se redressant de toute sa hauteur.

“Tu fais quoi, là ? Donne-moi ça ! Je vais te tuer, petite morveuse rachitique !”

Il avança d'un pas et Ceres ne put pas rester où elle était. Elle bondit entre la fille et son attaquant potentiel, les poings dressés, prête à se battre.

“Laisse-là”, dit Ceres.

“Je fais ce que je veux”, dit la brute. Ceres le vit la toiser. “A elle aussi bien qu'à toi.”

Ceres sentit la colère monter en elle, suivie par une poussée d'énergie qui l'inonda. Son adversaire fonça vers elle mais elle était déjà en mouvement. Elle esquiva la ruée de la brute et tendit un pied pour le faire tomber. Quand il s'effondra, elle était déjà sur lui et lui passait la chaîne qui reliait ses entraves autour de la gorge. Alors qu'elle l'étranglait, elle l'entendit émettre un gargouillis. Il retomba.

Elle aurait pu continuer. Elle aurait pu l'étrangler jusqu'à ce qu'il en meure ou tirer jusqu'à lui rompre le cou. Cela aurait été le type de message que les autres auraient compris. Au lieu de ça, Ceres lâcha le corps inconscient de l'homme et le repoussa d'un coup de pied.

Elle vit plusieurs des autres occupants du lieu se jeter sur lui pour le dérober. Ceres cacha son dégoût et préféra repartir vers sa place. La fille s'y trouvait car, visiblement, elle ne voulait pas trop s'éloigner d'elle. Cela dit, elle avait l'air d'avoir peur, comme si elle s'attendait à ce que Ceres se déchaîne contre elle à tout moment.

“Ça va”, dit Ceres. “Je ne vais pas te faire de mal. Je m'appelle Ceres.”

La fille y réfléchit un moment et Ceres devina qu'elle essayait de décider comment continuer la conversation. “Je m'appelle Eike.”

Ceres lui tendit un petit morceau de pain et Eike le prit. Elle le fixa du regard un moment avant d'y mordre avec avidité. Elle leva les yeux vers Ceres comme pour voir ce que ça allait lui coûter. Ceres désigna la place qui restait à côté d'elle.

“Tu peux t'asseoir si tu veux”, dit Ceres.

“Suis-je obligée ?” demanda Eike.

“Tu n'es pas obligée de faire ce que tu n'as pas envie de faire.”

La fille poussa un grognement. “Je sais que ce n'est pas vrai, ici.”

Cependant, elle s'assit quand même. Elle regarda Ceres avec une curiosité manifeste.

“C'est vrai que tu as combattu au Stade ?” finit-elle par demander.

Ceres hocha la tête. “C'est vrai.”

“C'est aussi vrai que tu as tué ton maître ?” demanda Eike. Apparemment, les rumeurs étaient aussi arrivées jusqu'ici. “Ils disent que c'est pour ça que tu es ici.”

“J'ai tué un esclavagiste qui a essayé de me de capturer et qui avait placé un couteau contre la gorge de mon amie”, dit Ceres.

Eike la regarda fixement.

“Je suis ici parce que ma famille a rejoint la rébellion”, dit-elle. “Quand les soldats sont venus, ils nous ont tous capturés. Maintenant” — elle étouffa un sanglot — “il ne reste que moi.”

Ceres lui passa un bras autour de l'épaule. Elle sentit Eike se crispier comme un animal prêt à s'enfuir et cela lui donna encore plus de peine pour elle. Personne d'aussi jeune ne devrait se retrouver en un tel endroit. Ceres ne voulait pas penser à ce qu'ils allaient faire à cette fille sur l'Île des Prisonniers.

Elle ne voulait pas non plus penser à ce qu'ils allaient lui faire à elle. L'Île avait la réputation diabolique d'être le lieu de résidence de tortionnaires et le théâtre de morts cruelles, avec des oubliettes et des cages immenses. Quand elle y serait, il n'y aurait presque aucune chance d'en revenir, certainement pas pour quelqu'un comme elle. Il aurait mieux valu mourir brusquement dans le Stade, se dit-elle. De loin.

“Si tu veux dormir, je peux monter la garde”, proposa Eike.

Ceres la regarda. Elle devina qu'elle cherchait à se rendre utile pour que Ceres ne l'abandonne pas. Ceres ne comptait pas l'abandonner mais, en cet endroit, il allait être difficile de la convaincre qu'on pouvait agir par altruisme. De plus, en ce moment-là, elle était si épuisée que l'idée de pouvoir dormir comptait presque autant qu'aurait compté la liberté si elle avait pu y accéder.

“J'aimerais bien”, admit Ceres. “Réveille-moi s'il y a des problèmes.”

“Il y a toujours des problèmes”, dit Eike, “mais je te réveillerai si quelqu'un s'approche.”

Ceres trouvait bizarre de confier sa sécurité à cette fille mais elle se sentait épuisée par sa journée et, avant d'avoir eu le temps d'y repenser, elle sentit le tangage la bercer et fermer ses yeux lourds.

CHAPITRE DIX-NEUF

Lucious était d'humeur festive. Il but trop vite une coupe de vin et, alors que l'alcool lui brûlait la gorge, il leva la coupe pour porter un toast à un destinataire imaginaire.

“Aux casse-pieds vaincus !”

Il jeta la coupe à un domestique avec désinvolture et l'homme se précipita pour l'attraper, craignant probablement que Lucious ne le batte s'il la laissait tomber à terre. Lucious décida quand même de le faire battre plus tard, rien que pour l'obliger à rester dans le rang.

Il se dirigea vers la salle du trône. D'habitude, il trouvait que la vie de la cour l'ennuyait mais peut-être qu'aujourd'hui l'ambiance serait plus festive. Le problème était résolu et, bientôt, ce serait le Festival de la Lune, un des plus grands festivals du calendrier de Delos. Normalement, cela signifiait qu'il y aurait des jours entiers de banquets et de fêtes, de cadeaux et de plaisir. Au château, les banquets étaient toujours somptueux.

Lucious était en route vers la salle du trône quand il vit une femme âgée se disputer avec les gardes.

“Mais Lady Stephanía me l'a promis ! C'est moi qui lui ai livré Ceres !”

Lucious se dirigea vers la dispute et toisa la femme. Elle lui paraissait quelconque et fatiguée, sans intérêt pour lui. Seul le nom de Ceres avait attiré son attention.

“Qu'est-ce qui se passe ici ?” demanda-t-il.

“Elle veut parler à Lady Stephanía”, dit un des gardes.

“Elle me doit de l'argent”, dit la femme. Elle leva une bourse qu'elle serrait si fort que Lucious voyait ressortir les jointures de ses doigts. “Elle m'a donné de l'argent pour ce que je savais sur Ceres, mais maintenant que ça lui a permis de se débarrasser de ma fille —”

“Ta fille ?” dit Lucious. Malgré le vin qu'il avait bu, cette information lui parvint. “Tu es la mère de Ceres ?”

“En effet.” La femme sembla se souvenir de faire sa révérence. “Marita, mon seigneur. C'est moi qui ai fourni les informations qui ont permis l'arrestation de Ceres.”

“Donc, c'est à cause de toi que je ne l'ai pas vue mourir au Stade ?” demanda Lucious en laissant un soupçon de colère se mêler à sa voix. C'était la partie de l'histoire qui lui restait en travers de la gorge, que le plan qu'il avait soigneusement préparé puisse être mis de côté et que celui de Stephanía puisse fonctionner tellement mieux que le sien. A la cour, tout le monde savait qu'elle n'était qu'un ornement insipide mais, grâce à un quelconque coup de chance, elle était parvenue à ses fins.

La mère de Ceres eut l'air effrayée par les paroles de Lucious, à juste titre.

“Et maintenant tu es venue demander plus d'argent ?” dit Lucious. Il secoua la tête. “C'est vraiment ... ingrat.”

La femme sembla finalement comprendre dans quelle situation elle venait

de se mettre. “Je ... je m'en vais.”

“Pas encore”, dit Lucious. Il saisit la bourse de pièces d'or, la lui arracha et la lança alors à un des gardes.

“Elle est à moi !” protesta la mère de Ceres.

“Elle *était* à toi”, dit Lucious. “Maintenant, elle est à ce garde.”

“J'ai gagné cet argent !” insista la femme.

Lucious claqua des doigts. “Il faut que cette femme apprenne ce que ça coûte de ne pas connaître sa place. Sortez-la et prenez tout ce qu'elle possède. Ensuite, jetez-la au caniveau : elle y sera bien avec les ordures.”

“Oui, prince Lucious”, dit le garde.

“Non !” hurla Marita quand les gardes la saisirent par les bras. “Vous ne pouvez pas me faire ça !”

Cela amusait toujours Lucious quand les péquenauds essayaient de lui dire ce qu'il ne pouvait pas faire. Ils ne comprenaient pas comment tournait le monde. Il resta sur place et observa les gardes la traîner à l'extérieur, puis il les rappela, presque comme s'il avait eu une arrière-pensée.

“Si elle résiste, battez-la jusqu'à ce qu'elle ait compris la leçon.”

Alors, Lucious sourit et repartit vers la salle du trône. Les autres y étaient déjà et, comme il l'avait prédit, l'ambiance avait quelque chose de festif. Il vit Stephania au cœur d'une clique d'autres filles nobles, qui la flattaient servilement comme à l'accoutumée. Le roi et la reine trônaient pendant que, devant eux, des nobles bavardaient et s'auto-congratulaient sur la façon dont ils avaient géré la crise. La moitié d'entre eux s'efforçait probablement de démontrer que la réussite leur était en partie due.

Lucious se fraya un chemin entre eux et, aujourd'hui, ils reculèrent pour la plupart afin de lui laisser la place pour passer. Beaucoup des nobles de rang inférieur s'inclinèrent ou hochèrent la tête pour lui offrir la reconnaissance qu'il méritait.

“Lucious, aimerais-tu venir à un rassemblement que nous organisons pour le Festival de la Lune ?” lui demanda une des jeunes nobles alors qu'il passait. “Pour ce soir, nous avons prévu un groupe d'acteurs masqués absolument délicieux.”

Une autre l'interrompit immédiatement. “Les joueurs masqués, c'est *vraiment* démodé. Nous avons fait venir des acrobates des confins méridionaux et des parfumeurs qui nous ont promis des nuages de fumée parfumée.”

“Des acrobates ?” dit la première. “Et j'imagine que tu vas aussi servir les mêmes cailles et les mêmes bœufs que l'année dernière ?”

Lucious se força à sourire. En vérité, il comptait passer sa nuit de festival là où on le traiterait le plus comme le prince qu'il était. Il allait probablement errer de soirée en soirée jusqu'à ce qu'elles finissent par ne plus en faire qu'une.

“Bonne idée”, dit Lucious. “J'y penserai.”

Les propositions continuèrent à se manifester quand il poursuivit sa route

dans la foule.

Il était presque arrivé à l'avant quand le roi Claudius se leva et leva la main pour demander le silence. Les bavardages s'arrêtèrent immédiatement. Alors qu'il se tenait devant son trône, Lucious vit la force qui émanait de sa personne en dépit de son âge.

“Pourquoi êtes-vous tous aussi heureux ?” demanda-t-il d'un ton autoritaire. “Parce que nous nous sommes débarrassés d'une fille ?”

“Et parce que nous avons tué le chef de la rébellion”, fit remarquer Lucious. “Rexus est mort. Ceres est partie. Le peuple n'a plus de leader.”

“C'est vrai”, dit la reine Athena. “Nous avons porté un coup à la rébellion mais cela ne signifie pas que notre peuple va facilement reprendre sa vie habituelle.”

“Il faut les y *forcer*”, dit le roi Claudius, “et avec fermeté !”

Lucious se dit qu'il savait où menait ce discours. Le roi et la reine avaient déjà ordonné un accroissement temporaire de la sévérité. Lucious n'avait jamais compris qu'il soit nécessaire de donner de tels ordres. De toute façon, l'agitation et la désobéissance ne devraient être tolérées en aucune circonstance.

“Comment sommes-nous censés les y forcer, vos majestés ?” demanda Lucious. Il devina que c'était la question qui préoccupait la plupart des nobles présents dans la salle. Du moins, ceux qui n'avaient pas à se demander comment ils allaient gérer les fêtes totalement incontrôlées du festival. Stephania, par exemple, avait l'air complètement indifférente; l'attention de sa coterie de filles nobles comptait plus pour elle. “Que pouvons-nous faire de plus ?”

La reine Athena le regarda sévèrement. “Tu t'imagines que nous n'avons pas de plan, Lucious ?”

“Je suis sûr que si, ma reine”, dit Lucious. “Je suis juste impatient de savoir en quoi il consiste. Je suis sûr que nous le sommes tous.”

Ce qui était plus probable, c'était que tous les nobles présents dans la salle voulaient savoir si ce plan allait les affecter. Il repensa à certaines des choses qu'ils avaient essayées autrefois. Ceux qui étaient en connivence avec les rebelles avaient été rassemblés et soit tués soit réduits en esclavage. Leur famille avait été mise en prison et leur maison brûlée. Il y avait eu des impôts massifs et des méthodes de perception encore plus conséquentes. Il avait semblé évident à Lucious que les roturiers finiraient par se rendre compte qu'ils s'exposaient eux-mêmes à de telles mesures par leur non-respect de la loi mais, étrangement, plus ils traitaient de rebelles avec dureté, plus il semblait y en avoir. C'était absurde mais, de toute façon, qui comprenait ce que pensaient les basses couches de la société ?

“Je vous ai tous entendus parler du Festival de la Lune”, dit le roi Claudius. “Eh bien, je crois qu'il est convenable que notre Empire fasse une offrande à ses souverains pour le festival, en compensation pour tous les problèmes causés par la rébellion.”

“Quelle sorte d'offrande ?” demanda Lucious.

Le roi Claudius haussa les épaules. “Ce que nous voudrions. Tant que, selon moi, le peuple de Delos n'aura pas appris ce que coûte la résistance, les nobles pourront prendre tout ce qu'ils voudront aux autres. Si vous voulez leurs enfants comme esclaves, ils sont à vous. Si vous voulez leurs dernières pièces d'or ou les vêtements qu'ils portent, ils les donneront. Ils nous disent que nous leur avons trop pris ? Nous allons nous manifester et leur montrer ce que c'est que de *tout* perdre.”

“Certains résisteront”, fit remarquer Lucious.

“On dirait que tu contestes nos ordres, Lucious”, dit la reine Athena.

Lucious secoua la tête. “Pas du tout, vos majestés. Je ne fais que demander ce que j'aurai le droit de faire quand se rebelleront.”

Il entendit le claquement de la chair contre la chair quand le roi donna un coup de poing dans la paume de son autre main. “Les écraser. Tuer tous ceux qui refusent de donner ce qui nous appartient. Leur rappeler que, dans cet Empire, ils ne peuvent posséder quoi que ce soit que parce que nous le leur permettons. Massacrez-les, réduisez leur famille en esclavage et forcez leurs voisins à regarder quand vous prendrez tout ce qu'ils ont jamais possédé.”

Lucious sourit à cette pensée. C'était la sorte de chose qu'il avait faite avec la mère de Ceres, mais là, il allait pouvoir la pratiquer à l'échelle de tout l'Empire. Certains allaient peut-être protester, certains allaient peut-être se battre mais ils ne feraient que servir d'exemple pour les autres.

“J'aimerais être à la tête de cette entreprise”, dit Lucious en pensant à ces possibilités avec délectation.

La reine Athena sourit. “Nous l'avions prévu et nous pensons que tu es le candidat idéal. Va les retrouver, Lucious. Emmène nos gardes avec toi et force-les à bien craindre leurs souverains pour une fois.”

“Avec plaisir”, dit Lucious. Ce serait effectivement un plaisir. Ce n'était pas qu'il voulait voler tant de choses aux paysans. C'était le fait de prendre en soi qui le motivait. Il était sûr que cela lui donnerait la possibilité d'en remettre beaucoup à leur place d'une façon qu'ils n'oublieraient jamais. “Quand voulez-vous que je commence ?”

“Tout de suite”, dit le roi Claudius. “Je veux que tout Delos se souvienne de ce Festival de la Lune.”

“Oh, ils s'en souviendront”, promit Lucious. “Aucun problème.”

CHAPITRE VINGT

Quand Thanos retourna à Delos, il y avait des gardes sur les quais — en fait, il y avait des gardes partout. La cité entière avait l'air assiégée, ce qui la faisait fortement ressembler à Haylon quand elle avait été attaquée. Il vit un squelette pendu à une potence au-dessus de l'eau. La chaîne en fer qui le tenait craquait en bougeant dans le vent.

Une partie de Thanos voulait éviter les gardes. Ils lui rappelaient trop les soldats contre lesquels il s'était révolté sur l'île des rebelles. Cependant, il fallait qu'il joue le rôle du prince loyal qui revenait de la guerre et cela ne supposait pas qu'il se cache.

“Toi là”, dit-il au premier groupe d'hommes qu'il trouva et qui semblait être occupé à vider de son contenu une maison du bord de mer. “Que faites-vous ?”

“Nous exécutons les ordres du roi”, dit leur sergent. “Qu'est-ce que ça peut te faire ?”

“Je suis le Prince Thanos. Tu arrêtes ça et tu m'escortes immédiatement au château.”

Il vit les gardes pâlir à ses mots. Cependant, ils lui obéirent. Alors qu'ils l'accompagnaient jusqu'au château, Thanos regarda autour de lui. Beaucoup de choses semblaient avoir changé pendant son absence. Il vit d'autres groupes de soldats piller des maisons et d'autres potences pendre au coin des rues. Certains des pendus étaient encore en vie. Sur les murs, au milieu des commentaires plus habituels sur les combattants du Stade, des graffitis dénonçaient la cruauté du roi. Rien que penser aux combattants du Stade fit penser Thanos à Ceres.

Quand il atteignit le château, Thanos eut peine à se concentrer sur autre chose, mais il savait qu'il le fallait. Il fallait qu'il continue à feindre la loyauté, à donner l'illusion d'être un prince parfait. S'il commettait n'était-ce qu'une erreur, il pourrait ne pas être le seul à en mourir. Cela pourrait aussi provoquer la défaite des plans des rebelles. Il fallait qu'il trouve qui avait commandité sa mort et qu'il cherche comment aider les rebelles. Cependant, en dépit de tout cela, son besoin de revoir Ceres était presque insupportable.

Il aurait pu passer par ses vieux appartements et se changer avant de se diriger vers la salle du trône. Au lieu de cela, Thanos entra comme il était. Il voulait que tous les nobles présents le voient couvert de la crasse et du sang du conflit contre Haylon. Il voulait qu'ils comprennent ce qui s'y était passé. Il entra dans la salle du trône et entendit le hoquet de surprise généralisée des nobles qui s'y trouvaient.

Ils restaient sur place comme s'ils avaient été pétrifiés. Thanos avança au milieu d'eux en laissant son regard se promener de tous les côtés. Il vit là beaucoup de nobles qu'il connaissait. Ils avaient tous l'air habillés pour une célébration. Dans un coin, il repéra Cosmas, l'érudit qui avait l'air de noter mentalement tout ce qui se passait dans la salle. Lucious était plus loin sur le

côté et il portait une grande armure qui le faisait ressembler au général d'une armée d'invasion. Stephania tenait une pêche et était sur le point de mordre délicatement dedans. Au fond de la salle, le roi Claudius trônait. Quant à la reine Athena, elle était descendue de son trône pour aller parler aux nobles.

Thanos observa tout cela puis, se glissant dans la foule, il avança vers le trône. Quand il atteignit le dais, il mit un genou en terre et baissa la tête comme s'il avait honte.

“Votre majesté, j'ai le regret de vous informer que l'expédition de reconquête de Haylon n'a pas réussi.”

C'était une litote. Si le roi était un tant soi peu au courant de ce qui s'était passé, il savait forcément que cette expédition avait été désastreuse. Thanos sentit brièvement l'angoisse l'étreindre. Et si des soldats s'étaient échappés et avaient réussi à regagner Delos ? Et si un pigeon voyageur était revenu avec un message ? Peut-être le roi savait-il déjà quel rôle il avait joué dans la destruction des forces de l'Empire.

La salle fit silence pendant plusieurs secondes. Pendant ce temps-là, ses craintes que quelqu'un découvre sa trahison cédèrent la place au besoin qu'il avait d'examiner tous les gens présents dans la salle. Quelqu'un avait envoyé un assassin le mettre à mort. Il trouverait qui.

“Thanos ?” dit le roi en se levant. Il prit les mains de Thanos dans les siennes et le fit se relever. Thanos, qui connaissait la cruauté coutumière du roi, trouva ce geste étonnamment tendre. “Tu es vivant ? Nous avons entendu dire que tu avais été tué par les rebelles sur les plages de Haylon.”

Thanos essaya de repérer les sous-entendus de ce discours. Est-ce que le roi était déçu ? Était-ce lui qui avait envoyé le Typhon en lui ordonnant de le tuer ?

“J'ai presque été tué, mais pas par des rebelles”, dit Thanos. “Un de nos propres soldats m'a poignardé dans le dos.”

Il regarda dans la salle autour de lui en prononçant ces paroles. Quelqu'un avait-il l'air choqué par cette révélation ? Quelqu'un avait-il l'air satisfait ? Combien des personnes ici présentes auraient pu soudoyer le Typhon ou lui donner des ordres ? La réponse était : trop. Dans cette salle, il ne pouvait faire confiance à quasiment personne. Chacun des sourires que provoquait son retour était tout aussi susceptible d'être hypocrite que sincère.

“Un de nos soldats t'a trahi ?” dit le roi. “Pourquoi ?”

“Il a affirmé être envoyé par quelqu'un de la cour”, dit Thanos. Une fois de plus, il entendit un hoquet de surprise faire le tour de la pièce. “Cela dit, il n'a pas précisé par qui.”

“Comment as-tu survécu ?” demanda le roi.

“J'ai été laissé pour mort”, dit Thanos. “Des pêcheurs m'ont trouvé et m'ont ramené quand ils se sont rendus compte de qui j'étais. Ils ont pensé qu'il y aurait une récompense.”

Thanos pensait que c'était la sorte de mensonge auquel croiraient les gens ici présents. Comme Thanos le savait d'expérience, ils comprenaient bien

mieux la rapacité que la gentillesse. Il resta muet un instant. Il allait avoir du mal à mentir en permanence. Il avait essayé de consacrer sa vie à l'honnêteté ...

... et en était presque mort assassiné.

“Et mon armée ?” demanda le roi.

“J’ai entendu parler les pêcheurs. Ils disent que la Flotte Impériale a été brûlée et que les forces terrestres sont inaccessibles. Je suis désolé, votre majesté, mais je crois que le Général Draco est mort.”

Le roi Claudius le regarda longtemps. Thanos se prit à se demander si le roi croyait en la totalité de son histoire. Il passait sa vie avec des courtisans qui lui disaient des demi-vérités et de véritables mensonges. La seule chose qui protégeait Thanos en ce moment, c’était le fait qu’il n’avait jamais menti à son roi avant ce jour.

“C’est une terrible perte”, dit le roi Claudius. “Cependant, cela m’inquiète plus que tu te sois fait attaquer. Nous ferons tout pour trouver le responsable. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n’as qu’à demander.”

“Merci, votre majesté”, dit Thanos, bien qu’il n’ait nullement l’intention de ne se fier qu’aux efforts du roi en la matière. Cela dit, il y avait une chose que le roi pouvait lui accorder. “Puis-je vous demander la permission de voir Ceres ?”

Cette demande fit changer l’expression du roi. Elle passa de ce qui ressemblait à une inquiétude sincère à de la colère en guère plus d’un clin d’œil.

“Après tout ça, tu penses encore à cette fille ?”

Et ça ne changerait jamais. Thanos se mit à se souvenir de Ceres telle qu’elle avait été quand il était parti, furieuse contre lui parce qu’il partait combattre la rébellion, ce qui constituait une trahison pour elle. S’il pouvait lui chuchoter la vérité ...

“J’aimerais la voir”, dit Thanos.

“C’est impossible”, dit la reine Athena. “Cette fille est partie.”

Thanos se tourna brusquement vers elle. “Partie ? Que voulez-vous dire par là ?”

“Ne sois pas arrogant, Thanos”, dit le roi Claudius. “Ce que tu viens de vivre te donne quelque latitude mais n’oublie pas où tu te trouves.”

Cependant, la reine lui répondit. “Ta précieuse Ceres a montré son vrai visage. C’était une esclave qui avait tué son maître. Elle ne méritait pas de vivre et encore moins de combattre au Stade. En ce moment, elle est sur un navire, en route pour l’Île des Prisonniers.”

La reine sembla prendre une sorte de plaisir cruel à lui révéler ce fait. Elle sourit en voyant Thanos abasourdi par ces informations. Le prince eut beaucoup de mal à se retenir de hurler. Il voulait exiger le retour de Ceres, courir sur les quais et la poursuivre sur le premier bateau qu’il trouverait. Cependant, il était dans la salle du trône et il constata qu’il ne supporterait pas d’y rester plus longtemps. Entre les gens qui avaient essayé de le tuer, ceux

qui s'étaient débarrassés de Ceres et l'ambiance de la cour, aussi corrompue que d'habitude, comment avait-il imaginé qu'il pourrait rester ici sans exploser ?

D'une façon ou d'une autre, Thanos réussit à se maîtriser suffisamment pour se forcer à s'incliner. "Pardonnez-moi, vos majestés. Ma blessure me fait mal et le voyage a été long. Avec votre permission, j'aimerais me retirer dans mes appartements."

"Oui", dit le roi Claudius. "C'est peut-être une bonne idée."

En quittant précipitamment la salle du trône, Thanos en vit les courtisans se sortir hâtivement de son chemin. Il ne savait pas ce qu'ils voyaient sur son visage mais ils reculaient sans attendre et lui laissaient la place d'accéder à la porte. En arrivant dans une antichambre, Thanos sentit une main se poser sur son épaule.

Il se retourna brusquement, sentant monter sa colère. Si quelqu'un voulait l'arrêter maintenant, juste après qu'il avait appris qu'il avait perdu Ceres, alors

"Prince Thanos", dit Cosmas en reculant d'un pas. Aux yeux de Thanos, le vieil érudit n'avait pas changé : il était alerte malgré son âge, chauve, avait les oreilles prononcées et un nez crochu qui ne semblait que souligner le bleu profond de ses yeux.

"Cosmas", dit Thanos. La présence du vieil homme aidait à le calmer un peu, mais rien qu'un peu. "Je suis désolé. Je ne peux pas parler maintenant. Ceres —"

"Je sais, mon garçon", dit l'érudit. "Certaines souffrances sont trop fortes pour qu'on les affronte tout de suite. Tu es revenu en pensant à une heureuse réunion et ça fait mal de voir ces espoirs brisés."

Ça faisait plus que mal. Thanos avait l'impression que quelque chose se déchirait en lui. Cependant, malgré sa souffrance, il hocha la tête.

"J'ai besoin d'être seul un peu de temps", dit-il.

"Je comprends", répondit Cosmas, "mais quand tu seras prêt il faudra qu'on parle."

"Pourquoi ?" demanda Thanos.

"Parce que je crois savoir qui a essayé de te tuer."

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Alors que Ceres se reposait, le navire fit une embardée. Elle somnolait près d'Eike et, quand le navire se mit à gîter, elle eut tout juste le temps de se réveiller avant de se mettre à rouler. Elle n'évita de glisser sur le pont qu'en saisissant une des longues chaînes qui maintenaient les prisonniers en place.

C'était forcément une grosse tempête, pour que le navire tangué comme ça. A côté d'elle, Eike se saisit de la même chaîne et Ceres se rapprocha d'elle pour la tenir dans ses bras en grimpant le long de la chaîne. Cette fille était si petite qu'elle n'aurait aucune chance de survivre si elle était jetée au travers de la cale du navire.

Plusieurs des prisonniers qui n'étaient pas enchaînés eurent moins de chance et Ceres entendit des cris et des hurlements de surprise quand ils se mirent à tomber. Elle entendit des chocs répugnants quand certains d'entre eux heurtèrent des poteaux ou le mur opposé. Plusieurs ne se relevèrent pas et d'autres se cassèrent un membre et hurlèrent. Ceux qui furent entraînés par des amas d'autres prisonniers n'eurent pas plus de chance. Ceres les entendit commencer à se battre et se raccrocha plus fermement à la chaîne.

Elle eut juste le temps de se demander quel type de tempête pouvait sortir de nulle part comme ça avant que le bateau ne se redresse puis tangué dans l'autre sens. Maintenant, les prisonniers heurtaient le mur près elle et Ceres s'enroula autour d'Eike en la protégeant contre les pires des chocs. Pour une fois, Ceres fut contente d'avoir gardé son armure quand ils l'avaient jetée ici. Un homme à l'air dément atterrit à côté d'elles et frappa par réflexe avec un couteau qui semblait avoir été fabriqué à partir d'un os long. Le couteau dérapa sur l'acier et Ceres écarta l'homme d'un coup de pied.

Le navire se redressa une fois de plus mais pas longtemps. Quelque chose frappa contre le flanc du navire et, un instant, Ceres pensa qu'ils avaient dû heurter un rocher. A ce moment-là, le flanc du navire se fendit et un tentacule aussi large qu'un homme était grand entra brusquement dans le navire.

Donc, après tout, ils semblaient ne pas être dans une tempête.

“Monstre marin !” hurla un des prisonniers et Ceres entendit d'autres voix répercuter l'appel.

Le tentacule battit comme un fouet parmi les prisonniers et s'enroula autour de deux hommes avant de repartir brusquement. Ces hommes avaient été enchaînés sur place mais la force du tentacule avait suffi à briser leurs chaînes. Ceres vit un des deux prisonniers essayer de se raccrocher au bord du trou pratiqué dans le flanc du navire mais le tentacule l'emporta de force dans l'océan.

L'eau qui s'introduisit forma un courant qui emporta les gens et Ceres eut l'impression qu'elle entraînait remarquablement vite. Elle vit un autre tentacule crever le bois de la cale en tapant dessus, puis un bec comme celui d'un oiseau géant suivit et se fraya violemment un chemin vers l'intérieur. A chaque fois, l'eau entraînait et, quand Ceres regarda vers le bas, elle constata qu'elle était déjà

au niveau de ses chevilles.

“On va couler”, dit-elle. “Il faut qu'on sorte d'ici !”

“Comment ?” demanda Eike.

Ceres n'avait pas de réponse mais se dirigea quand même vers la trappe qui menait vers le pont. Elle était couverte de larges barreaux en fer, solidement verrouillée de l'extérieur.

“Je pense que je peux passer !” dit Eike.

“Alors, vas-y !” répondit Ceres. “Il faut que tu quittes le navire !”

Elle ne pourrait peut-être pas se sauver elle-même mais, au moins, elle pourrait sauver cette fille. D'autres prisonniers poussaient derrière Ceres et l'écrasaient contre la trappe en essayant de passer, mais Ceres les empêcha d'avancer pendant qu'Eike traversait la grille en se contorsionnant. Elle s'enfuit et Ceres se retourna pour regarder dans la cale.

A présent, l'eau montait. Ceres voyait les prisonniers dont les chaînes les retenait à un endroit particulier tirer dessus en essayant de les arracher à leur point d'amarrage. Ceres vit glisser dans l'eau un homme qui avait été assommé par sa chute au travers de la cale. Pendant ce temps, les tentacules du monstre continuaient à s'agiter dans tous les sens à l'intérieur de la cale et à traîner des prisonniers sans défense vers sa gueule qui attendait. Il n'y avait nulle part où s'enfuir et, déjà, on aurait dit que le navire perdait son équilibre et se préparait à chavirer à tout moment.

“Vite, Ceres ! Par ici !”

Ceres leva les yeux et vit la lumière du soleil, libre de barreaux. Eike était là-bas, au-delà de la trappe, et elle tenait fièrement un jeu de clés dans une main.

“Je les ai volées à un garde”, dit Eike. “Je parie que ces clés vont aussi déverrouiller tes chaînes !”

Elle sourit à Ceres, qui se surprit à lui rendre son sourire. Elle se souleva par la trappe et monta sur le pont en essayant de comprendre ce qui se passait. Elle prit les clés à Eike et les utilisa sur ses chaînes. Elle se dépêcha autant que possible. La montée de l'eau n'était pas le seul problème. Derrière Ceres, d'autres prisonniers se hissaient déjà sur le pont et Ceres ne voulait pas avoir à se battre contre eux pour garder les clés.

Il était clair que le navire était en danger. Le monstre qui l'attaquait avait enroulé ses tentacules autour des mâts, arrachait des hommes au gréement et les écrasait de son étreinte. Ceres vit un tentacule balayer le pont comme un fléau et faire tomber dans l'eau des marins et des gardes comme s'ils n'étaient que des jouets. Au-dessus, elle vit des rapaces de mer se rassembler comme s'ils sentaient la possibilité d'un festin. Elle vit certains des gardes donner aux tentacules des coups d'épée et de harpon, apparemment sans le moindre effet.

Au moment où elle réussit à retirer ses chaînes, elle vit un des gardes regarder dans sa direction.

“Les prisonniers s'échappent !” cria-t-il. Il courut vers elle en brandissant une épée.

Ceres n'avait pas le temps de réfléchir et la terreur qu'inspirait le monstre était trop forte pour qu'elle ait encore peur. Au lieu de se figer, elle balança les chaînes qui l'avaient confinée si peu de temps auparavant et s'en servit comme d'une arme. Le coup frappa le garde au côté de la tête et le fit tomber et s'étaler sur le pont. Un tentacule en quête l'atteignit, le saisit et l'entraîna, hurlant, dans l'eau.

D'autres gardes foncèrent vers elle malgré la menace bien plus grande que représentait l'attaque du monstre. Ceres jeta ses clés aux prisonniers qui arrivaient derrière elle par la trappe, puis frappa de ses chaînes l'épée qu'un garde tenait et l'emmêla. Elle se rapprocha pour lui arracher l'épée puis l'écarta d'un coup de pied.

“Tu étais vraiment seigneur de guerre, n'est-ce pas ?” dit Eike. Malgré tout, ce fait semblait la surprendre.

Ceres hocha la tête. “Reste avec moi. Il faut qu'on trouve le moyen de s'échapper de ce navire.”

Comme pour répondre à Ceres, le navire craqua car le monstre à tentacules continuait à le défoncer. Un des mâts trembla, tomba sous la force de son assaut et s'écrasa dans l'eau comme un arbre immense pendant que Ceres retenait Eike et essayait de l'écarter du danger. Il y avait forcément des petits bateaux pour le débarquement, non ? Il était forcément possible de quitter le navire autrement que par la passerelle.

Ceres avait tout juste eu le temps de réfléchir quand, soudain, le navire pencha et plongea dans l'eau par la proue. Le monde sembla se pencher sur le côté et, l'espace d'un instant, Ceres aperçut l'eau d'au-dessous, pleine de sang, d'hommes en train de se débattre et de la masse grouillante de la créature qui les attaquait. Elle vit aussi des ailerons car des requins contournaient la scène du carnage pour attraper les traînards.

Ceres eut le temps d'apprécier toute l'horreur de la scène avant que l'eau ne vienne la rencontrer. Elle se raccrocha à Eike mais la fille fut arrachée à son étreinte quand elles plongèrent dans la mer froide. Ceres essaya de respirer, sentit de l'eau salée dans sa bouche et réussit à garder la tête au-dessus de la surface pendant une seconde.

Cela ne dura pas. Le poids de son armure la tirait vers le bas et elle se retrouva une fois de plus sous la surface. Elle défit avec maladresse les sangles de son plastron et de son kilt en fer et nagea librement, simplement vêtue de sa tunique, en regardant plastron et kilt couler vers les profondeurs parmi les tentacules qui s'agitaient et les prisonniers mourants. Elle vit toute une chaîne de prisonniers entraînés vers les profondeurs par leurs liens. Les requins plongeaient déjà vers eux.

Elle repéra Eike par chance plus que par autre chose. Un tentacule s'était enroulé autour de sa jambe sans tenir compte des efforts qu'elle faisait en vain pour se libérer. Ceres plongea vers Eike en tendant le bras vers le tentacule, alors même qu'elle savait qu'elle n'avait aucune chance de pouvoir dégager Eike. Elle pria silencieusement d'avoir la force de la sauver et arc-bouta ses

jambes en essayant de briser l'étreinte du monstre.

Ceres sentit la force qu'elle avait utilisée au Stade monter en elle comme une vague. Elle lui sembla naître quelque part en son for intérieur, la traverser à toute vitesse et atteindre le tentacule qui retenait Eike. La force éclata contre le tentacule, qui laissa partir la fille et recula brusquement comme Ceres aurait pu le faire devant un morceau de fer en fusion. Ceres saisit Eike et remonta, les poumons brûlant sous l'effort.

Elles retrouvèrent l'air libre ensemble, assez près des restes renversés d'un des canots du navire. Le reste du navire coulait rapidement. Les marins hurlaient dans l'eau, en se battant contre les requins, les tentacules ou les deux.

“Vite”, dit Ceres, “monte.”

Elle aida Eike à sortir de l'eau puis grimpa à côté d'elle. Un tentacule s'étendit vers elle puis se retira comme si une partie du monstre pouvait se souvenir de ce qui s'était passé la dernière fois qu'il avait touché Ceres. Au lieu de la toucher, il saisit un autre des gardes qui se débattait dans l'eau et les requins suivirent juste derrière.

La furie carnassière sembla durer pour l'éternité. Pendant ce temps, Ceres resta au milieu de la scène, assise sur la coque du petit bateau, un bras passé autour d'Eike pour la protéger. Rien ne s'approcha d'elles. Rien ne sembla oser le faire. Même les requins qui passaient près de Ceres viraient de bord et se dirigeaient vers d'autres proies.

Finalement, le dernier tentacule replongea dans l'eau et le calme fit suite à la violence d'avant. Ceres regarda autour d'elle pour vérifier s'il y avait d'autres survivants mais n'en vit aucun. Cela faisait longtemps que les restes du navire avaient coulé et ceux qui s'étaient accrochés aux décombres avaient été impitoyablement capturés par les tentacules ou par les requins. Si ce n'était pour une étendue de fragments de bois et de ravitaillements, on aurait pu croire que le navire n'était jamais passé par là.

“Ils sont morts”, dit Eike d'une petite voix. “Ils sont tous morts.”

Alors que Ceres la retenait, la fille se mit à pleurer. Ceres essaya de penser à un moyen de la reconforter, même si elle avait elle-même grand mal à digérer cette horreur. “Ça ira. Je suis là. Tu es en vie et je suis en vie. On va s'en sortir.”

Cependant, alors qu'elles dérivèrent en haute mer sans avoir la moindre idée de l'endroit où elles étaient, Ceres ne savait pas du tout comment elles allaient s'y prendre pour survivre.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Anka gardait la tête baissée en essayant de ne pas attirer l'attention des soldats de la 23^{ème} alors qu'elle traversait la cité de tentes. Jusque là, elle avait eu de la chance. Quelques personnes lui avaient jeté un regard soupçonneux, rien de plus. Connaissant les soldats, ç'aurait pu être bien pire.

Elle avait réussi à s'introduire dans le camp en se déguisant en lavandière car ces dernières circulaient librement entre les feux de camp. Il n'y avait pas de soldates dans l'armée mais il y avait toujours des domestiques et des civils qui la suivaient dans son périple. Déguisée en une de ces domestiques, elle était aussi invisible que si elle s'était introduite dans le camp sous le couvert de l'obscurité.

Ou du moins elle l'espérait.

Elle ne voulait pas penser à ce qui pourrait lui arriver s'ils l'attrapaient, ou pire, ce qui pourrait arriver à la rébellion. Depuis la mort de Rexus, c'était elle qui avait essayé de remettre la rébellion sur pied, d'assurer aux gens qu'ils pouvaient encore continuer, et encore réussir. Elle avait calmé les disputes, fait passer des messages et trouvé le moyen de persuader leurs sympathisants que ça ne leur retomberait pas dessus.

Chaque seconde qu'elle passait loin de Delos coûtait cher à la rébellion mais elle continua à se repérer dans le camp en tenant son tas de linge comme un bouclier pour se protéger. Elle avait promis à Ceres qu'elle y arriverait quoi qu'il en coûte.

C'était ce qui comptait pour elle et c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'elle brave les regards et les sifflets occasionnels des soldats qui la voyaient passer et pour qu'elle en évite les plus grands groupes. Ceres lui avait rendu sa liberté. Sans elle, Anka serait en train de souffrir bien pire que ça.

Le plus dur, c'était de trouver un appelé au milieu de la grande armée de l'Empire. Certains sympathisants lui avaient fourni des informations, la corruption lui en avait apporté d'autres mais, en fin de compte, Anka avait compris qu'il fallait qu'elle suive l'itinéraire des enrôleurs en posant des questions et en espérant que tout irait pour le mieux.

Elle savait que ça ne marcherait pas ici. Si elle demandait où se trouvait Sartes, ça rapporterait autant d'ennuis au frère de Ceres qu'à elle. Anka contempla le camp de l'armée en essayant de comprendre où elle était. Au loin, elle voyait des soldats s'entraîner en ligne et courir pendant que les officiers leur criaient dessus. D'autres creusaient des tranchées ou coupaient du bois pour les palissades.

Elle passa par un espace entre les tentes où un soldat attaché à un poteau se faisait fouetter pour avoir commis une infraction ou une autre. Elle entendit les cris assourdis de l'homme qui mordait une lanière de cuir pour s'empêcher de crier pendant que les autres soldats, probablement des membres de son unité, restaient aux alentours pour assister au châtimement.

Anka ne resta pas le regarder. Ce n'était pas parce qu'elle détestait l'armée

qu'elle voulait voir souffrir les individus qui la constituaient. Elle préféra se diriger vers les tentes les plus grandes, qui se dressaient près du centre du camp. Il fallait bien que l'armée garde ses archives quelque part, n'est-ce pas ? Il y aurait forcément des registres du personnel ou des informations précisant qui servait avec qui ou une liste de noms ou une note sur les châtiments infligés aux soldats. Il y aurait forcément quelque chose.

Avec son déguisement, elle pouvait encore plus se rapprocher des tentes qu'elle l'aurait cru. Personne ne l'arrêtait. Elle avait probablement eu une bonne idée quand elle avait décidé de marcher d'un bon pas en essayant d'avoir l'air de savoir où elle allait, alors qu'en fait elle inspectait les lieux du coin de l'œil jusqu'à être sûre de les avoir mémorisés.

Elle trouva la tente qu'elle cherchait à côté du pavillon plus grand d'un commandant et s'y introduisit quand elle se fut assurée que personne ne regardait. Il était logique que le 23^{ème} veuille que leurs adjudants et leurs administrateurs les suivent de près. De plus, il y avait un écritoire avec du parchemin sur une table de voyage pliable, ainsi que de nombreuses boîtes qui contenaient visiblement des archives.

Anka osa jeter un coup d'œil à l'extérieur avant de commencer, afin de s'assurer de ne se faire repérer par personne. C'était la partie la plus dangereuse parce que seul un espion pouvait fouiller dans les papiers de l'armée. Elle refoula son anxiété et commença à inspecter les papiers.

Anka avança aussi rapidement que possible. Elle sortit les archives en essayant de déchiffrer l'écriture serrée et de trouver n'importe où le nom de Sartes. Si elle pouvait se faire une idée de l'endroit du camp où il se trouvait, ce serait le mieux qu'elle puisse faire, mais ce serait déjà bien d'obtenir la confirmation qu'il était vraiment ici et encore en vie.

Elle se figea en entendant un bruit de pas à l'extérieur de la tente puis remit rapidement les parchemins en place. Une fois que ce fut fait, elle saisit son tas de linge et arriva à la porte juste au moment où entra un officier.

“Regarde où tu vas !” hurla l'officier, qui s'interrompit alors. D'une main rapide, il saisit Anka par l'épaule. “Attends, que fais-tu donc ici ? C'est la vieille Mersha qui me fait la lessive.”

Anka n'eut pas besoin de feindre le frisson qui la parcourut. “Je ne sais pas, mon seigneur. Elle m'a envoyée et je ... je croyais que c'était là qu'il fallait que je sois.” Elle repensa à un des noms qu'elle avait vus sur les papiers qu'elle avait consultés. “Je cherchais la tente du Capitaine Thero.”

“Eh bien, ça signifie que tu es du mauvais côté du camp”, dit l'officier. “Sa tente est dans le quadrant nord. Tu ne sais rien ou quoi ?”

“Je ... je suis nouvelle ici, mon seigneur”, dit Anka. Une fois de plus, elle n'eut aucun besoin de feindre la peur. Si cet homme devinait ce qu'elle faisait vraiment là, elle ne quitterait plus jamais le camp. “Vous dites le quadrant nord ?”

L'officier fit un geste de la main. “Par là, idiote. Maintenant, dépêche-toi. Le Capitaine Thero n'est pas le type d'homme qu'on peut faire attendre.”

Anka quitta précipitamment la tente avec ce qu'elle espérait être le bon niveau de gratitude puis partit dans la direction indiquée par l'officier mais, ensuite, elle vira rapidement de bord au cas où il comprendrait qu'elle n'était pas ce qu'elle semblait être. Elle inspira profondément en essayant de réfléchir.

Elle n'avait rien trouvé aux archives. Elle n'avait repéré le nom de Sartes dans aucune de celles qu'elle avait parcourues et il semblait n'y avoir aucun moyen évident de le retrouver sans avoir d'indice sur l'endroit où il pouvait bien être. Anka n'était même pas sûre qu'il soit dans ce camp. Tout ce que lui avaient apporté ses contacts se résumait à des suppositions et à des bribes d'information.

En fait, personne ne gardait trace des affectations respectives des appelés. L'armée ne tenait pas assez à eux pour le faire et rien que ce fait suffisait à mettre Anka en colère. Dans quelle sorte de monde vivait-on pour que personne ne se soucie de ce qui arrivait à un garçon parce que, de toute façon, il allait probablement mourir bientôt ?

Même si elle n'avait pas promis à Ceres de retrouver son frère, cela aurait suffi à convaincre Anka de continuer à chercher. Cela dit, combien de temps allait-elle pouvoir continuer ? se demanda-t-elle. Pourrait-elle vraiment justifier sa recherche prolongée d'un garçon alors que la rébellion pouvait sauver beaucoup plus de jeunes hommes et de jeunes femmes ? Elle ne savait même pas vraiment à quoi ressemblait Sartes.

Cette pensée la désespéra et elle se mit à se diriger vers les tentes qui se dressaient au bord du camp. Anka avait essayé de se dire que retrouver Sartes était une tâche plus facile que d'essayer de renverser tout un empire mais, en vérité, c'était presque impossible.

A ce moment-là, en dépit de sa promesse à Ceres, elle ne put s'empêcher de penser à rentrer chez elle. La rébellion avait besoin d'elle et, si elle ne parvenait pas à trouver Sartes ici, alors, elle ne parviendrait qu'à se faire capturer ou à se faire tuer. L'idée d'abandonner la rongerait mais elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire d'autre. Pour repousser le moment où il faudrait qu'elle prenne sa décision, elle repartit vers les tentes du commandement. Peut-être pourrait-elle essayer une fois de plus de consulter les archives de l'armée, bien que, cette fois-ci, s'ils l'attrapaient ...

Elle attendit à côté des pavillons et des grandes tentes qui appartenaient aux officiers de l'armée en restant cachée et en cherchant une occasion de s'introduire à l'intérieur. Elle attendit en essayant de faire comme si elle travaillait sur un vêtement de son tas de linge et c'est à ce moment qu'elle entendit le nom qu'elle avait espéré entendre depuis qu'elle était arrivée au camp.

“Sergent, j'ai des messages à envoyer de l'autre côté du camp. Où est passé votre appelé ?”

Anka jeta un coup d'œil discret autour de la tente et vit un officier en armure dorée parler avec un homme corpulent qui était visiblement de rang

inférieur.

“Sartes, monsieur ?”

“Comment voulez-vous que je me souvienne du nom de ce garçon ? Celui qui s'est rendu si utile. Allez le chercher.”

“Oui, monsieur.”

Anka assista à tout cet échange avec émotion. Quand le sergent s'en alla, elle le suivit en utilisant toute la prudence qu'elle avait appris à exercer à Delos. C'était moins dangereux que de rester à attendre autour des tentes de commandement, parce que là, au moins, elle pouvait prétendre qu'elle avait une nouvelle course à faire.

Elle suivit le sergent jusqu'à ce qu'il arrive au champ d'entraînement où les appelés travaillaient leur maniement de l'épée. Deux d'entre eux avaient déjà des blessures qui avaient l'air graves parce que les armes aiguisées qu'ils utilisaient ne laissaient aucune place à l'erreur. Anka vit le sergent s'arrêter au bord du champ d'entraînement.

“Sartes ! Viens par ici !”

Anka regarda le garçon qui sortit de la mêlée. Il avait les cheveux blond roux et la maigreur de sa silhouette avait été accentuée par la dureté de l'armée. A première vue, il était difficile de voir la ressemblance entre lui et Ceres, mais il y avait une sorte de similitude et c'était incontestablement lui.

“Les officiers ont du travail pour toi, mon garçon”, dit le sergent. “Rends-toi dans la tente du commandant avant qu'ils te fassent fouetter !”

Anka vit le garçon partir en courant le plus vite possible. Elle détestait voir cette peur mais une autre émotion était née à côté d'elle : l'espoir. Elle avait tenu sa promesse. Elle avait retrouvé Sartès.

Cela dit, maintenant, il fallait qu'elle trouve le moyen de le sauver — avant que l'armée ne le tue.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Ceres savait que, si elles continuaient à dériver au large comme ça, elles allaient mourir. Elle en était certaine. Soit le soleil les cuirait soit les prédateurs viendraient les attaquer quand ils se rendraient compte que Ceres n'avait plus la force de les repousser.

Avec le petit bateau, il y avait un morceau de bois flottant qu'elles pouvaient utiliser comme pagaie de fortune, mais, comme il ne semblait y avoir aucune destination vers laquelle payer, elles dérivaienent comme un jouet d'enfant, à la merci du vent et des courants.

Alors qu'elles flottaient, Ceres sentait la soif lui fendre les lèvres. Elle avait tout juste la force de lever la tête et d'observer l'étendue d'eau qui s'étendait jusqu'à l'horizon dans toutes les directions.

Elle entendit Eike gémir à côté d'elle. Eike était tout juste consciente, maintenant, parce que, malgré l'eau qui les entourait, elles ne pouvaient pas prendre le risque d'en boire. Eike n'avait pas cru Ceres quand elle l'avait avertie de ne pas en boire et elle avait rapidement recraché l'eau salée. Ceres l'avait secouée et elle avait tout juste cligné des yeux.

Ceres regarda une fois de plus autour d'elles. Elle vit les oiseaux de mer qui les suivaient au-dessus et qui attendaient visiblement qu'elles finissent par succomber. L'un d'eux se rapprocha et Ceres le chassa de la main.

C'est à ce moment qu'elle vit l'île.

Tout d'abord, ce ne fut qu'une tache à l'horizon, assez petite pour que Ceres ne soit même pas certaine de sa présence.

Cependant, quand les courants portèrent leur bateau vers elle, elle en vit les plages de sable et les falaises rocheuses qui menaient à ce qui semblait être des jungles à l'intérieur des terres.

Et son cœur se remplit d'espoir pour la première fois.

*

Ceres se dirigea vers la côte avec leur rame en bois de fortune pendant ce qui lui sembla durer des heures. Après tant d'heures de dérive, ses muscles protestèrent contre cet effort soudain mais elle n'en tint pas compte. Elle continua à ramer jusqu'à ce que, passant entre des rochers affûtés comme des dents, elles se retrouvent sur les brisants qui menaient à une plage.

Ceres bondit hors du radeau et le tira sur le sable avec Eike encore dedans. Elle la souleva, l'aida à débarquer puis l'aida à marcher quand elles se mirent à longer la plage pour chercher de l'eau douce.

Elle ne savait pas ce qui se passerait ensuite. Elle n'était sûre ni de l'endroit où elles se trouvaient ni de ce qui allait leur arriver dans les quelques jours suivants. Elle n'était pas sûre de revoir sa terre natale un jour et cette pensée l'effrayait. A cet instant, Ceres était simplement heureuse d'être en vie.

Ceres sentit qu'on l'observait longtemps avant que quiconque ne sorte de

la jungle qui les entourait. Elle regarda les frondes près du bord et les vit remuer mais ce n'était peut-être que le vent.

Des humains émergèrent, vêtus de tuniques et de robes simples décorées de ce qui semblait être des feuilles et des branches de la forêt. Certains d'eux semblaient avoir des fleurs emmêlées dans les cheveux tandis que d'autres portaient de la vigne enroulée autour d'eux comme si c'était un bijou.

Ceres resta prudemment sur place. Elle n'était sûre ni de l'accueil que ces gens-là allaient donner à des étrangers ni de ce qui allait suivre.

Ce fut seulement quand les autochtones se rapprochèrent que Ceres vit qu'ils ne portaient pas de vêtements, après tout. Au lieu de ça, elle vit de la vigne vierge et des brindilles qui sortaient de leur chair tandis que leur peau avait acquis la rugosité de l'écorce ou le vert des feuilles.

Deux d'entre eux s'avancèrent avec des bols d'eau et Ceres en prit un avec reconnaissance avant d'aider Eike à boire lentement le sien. Eike sembla retrouver des forces en buvant et elle s'éveilla suffisamment pour jeter un coup d'œil autour d'elle. Ceres la vit sursauter en voyant les gens qui les entouraient.

“Que sont-ils ?” demanda Eike.

“Nous sommes le peuple de la forêt”, dit une voix, et Ceres vit un homme sortir de la foule. “Soyez les bienvenues.”

Il était grand et mince et n'avait probablement que quelques années de plus que Ceres. Sa peau semblait aller d'un bronzage délicat au vert mousse là où elle n'était pas recouverte par une tunique. Il n'avait pas les épaules larges mais Ceres voyait ses muscles ressortir quand il se déplaçait. Les traits de son visage étaient prononcés. Il avait les pommettes élevées et un sourire qui semblait venir facilement. Il avait les cheveux foncés, entremêlés ça et là de vigne vierge en fleur. Quant à ses yeux, ils étaient d'un vert si vif que Ceres avait peine à se résoudre à ne plus les regarder.

Ils semblaient la regarder avec la même intensité.

“Je m'appelle Ceres”, dit-elle.

“Je m'appelle Eoin”, répondit-il.

“C'est toi le chef, ici ?” demanda Ceres.

Eoin sourit. “Parfois, les gens m'écoutent mais, en vérité, comme tous ceux qui ont la maladie, nous vivons en phase avec la forêt.”

“Maladie ?” Ceres entendit Eike demander. “Tu es malade ?”

Eoin ouvrit les mains. “Ils appellent ça une maladie, ou une malédiction. Ils nous envoient ici parce qu'ils ne nous veulent pas près d'eux. Nous passons notre vie ici jusqu'à ce que la forêt vienne nous prendre. Cela dit, tu n'as pas besoin de t'inquiéter.”

Il tendit une main à Eike et, à la grande surprise d'Eike, la fille la prit.

“On va revenir au village et on en parlera là-bas”, dit-il. Ceres vit qu'il la regardait à nouveau. “Je pense qu'on aura beaucoup de choses à se dire. Si l'océan t'a emmenée jusqu'à nous, il y a forcément une raison.”

Ils partirent en direction de la jungle et Ceres suivit Eoin sur une piste où

les arbres penchés au-dessus d'eux formaient comme un tunnel. Elle leva le regard et vit un oiseau passer rapidement d'une branche à une autre. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il sembla dégager une lumière dorée quand il se déplaça. Ceres se retourna pour le montrer à Eike, mais cette dernière regardait déjà une autre partie de la forêt.

Ceres suivit son regard et se figea sur place. Un cheval d'un blanc des plus purs se tenait là et une corne dorée lui dépassait du front alors qu'il se cabrait. Ceres en eut le souffle coupé. Une licorne ? Mais elles étaient censées être purement légendaires !

Eoin sembla comprendre sa surprise. "Les créatures magiques ont encore des endroits où se rassembler", dit-il. "La jungle en est un. On est presque arrivés au camp."

Ils poursuivirent leur route et Ceres vit s'éclaircir la jungle. Il y avait des maisons à cet endroit mais il lui fallut un moment pour se rendre compte qu'elles en étaient parce qu'elles ressemblaient plutôt à des plantes géantes qui avaient acquis leur forme en poussant plutôt que par construction. Elle vit des huttes et des cabanes dans les arbres, des bâtiments qui ressemblaient plus à de simples plates-formes installées dans les branches. Le seul bâtiment en pierre qu'elle vit était une sorte de ziggourat qui, située au milieu de l'endroit, semblait être là depuis plus longtemps que tous les autres bâtiments.

Il y avait des plantes et des animaux qui semblaient inconcevables. Un lézard passa devant Ceres en volant avec ses ailes de papillon pendant que, plus loin au-dessus d'elle, elle vit un scarabée de la taille d'un petit chien. Elle vit aussi des arbres qui étaient tellement gauchis et tordus qu'ils ressemblaient presque à d'étranges sculptures humanoïdes.

"Ce sont ceux que la malédiction a emportés", dit Eoin.

"Tu veux dire que ce sont des *gens* ?" dit Eike. Ceres entendit qu'elle était horrifiée. Elle n'était pas loin de ressentir la même chose.

"Ils l'ont été", dit Eoin. "La malédiction finit par tous nous emporter et nous revenons à la forêt. C'est inéluctable. Nous ne pouvons que vivre notre vie jusqu'à ce jour-là."

"C'est terrible", dit Ceres.

Eoin haussa les épaules. "Pas tant que ça. L'endroit est beau et nous ne manquons de rien."

Il les mena à une hutte, dans laquelle de la nourriture les attendait : des fruits et des tubercules cueillis dans la jungle. Ceres et Eike mangèrent avec avidité pendant qu'Eoin et les autres se joignaient à eux.

"Comment es-tu arrivée ici?" demanda Eoin.

"C'est une longue histoire", dit Ceres.

Eoin sourit. "Il devrait toujours y avoir du temps pour les histoires, et nous aimerions entendre la tienne."

Ceres fit de son mieux pour l'expliquer. Elle leur raconta ce qui se passait dans l'Empire et comment elle était en venue à se battre dans le Stade. Elle leur raconta son dernier combat et comment elle avait fini par être condamnée

à être détenue sur l'Île des Prisonniers.

Pendant tout ce temps, les yeux d'Eoin ne la quittèrent pas une seconde. On aurait dit qu'il la lisait comme un livre ouvert, traversait la surface du regard et voyait quelque chose d'autre au-dessous. Ceres n'était pas sûre de savoir ce qu'il voyait mais, en ce moment-là, elle se sentait plus vulnérable que jamais.

“Tu es guerrière ?” demanda-t-il. “Peut-être cela explique-t-il un peu la raison pour laquelle on t'a envoyée à nous.”

“Que veux-tu dire ?” demanda Ceres.

Eoin se releva en lui tendant la main. “Viens avec moi. Je promets que ton amie sera en sécurité ici.”

Ceres le crut. Elle n'avait jamais vu d'endroit à l'apparence aussi paisible que ce village caché. Il lui sembla naturel de tendre la main, de prendre la sienne et d'en sentir la force.

Elle lui permit de l'emmener hors de la hutte et de lui faire traverser le village. Ils arrivèrent à un grand espace qui avait été aménagé en cercle de l'autre côté de la ziggourat. A cet endroit, elle vit deux jeunes femmes se battre, entourées par un petit groupe de villageois.

Les deux femmes n'avaient pas d'armes mais ne semblaient pas en avoir besoin. Ceres avait peine à suivre leurs mouvements alors qu'elles se mouvaient et tournaient à une vitesse stupéfiante et qu'elles attaquaient de tous côtés des mains et des pieds. Elles esquivaient et bondissaient, puis se rapprochaient et essayaient d'immobiliser les membres de l'adversaire et de le jeter au sol. Quand elles y tombaient ensemble, elles continuaient à se battre. Soudain, Ceres en vit une se glisser derrière l'autre aussi rapidement qu'un serpent et serrer la gorge de son adversaire avec le bras. Elles se levèrent toutes deux en riant puis recommencèrent.

Cela ressemblait à l'entraînement qu'elle avait suivi pour combattre au Stade, et pourtant, c'était entièrement différent. Au Stade, le combat avait été brutal et efficace alors qu'ici il y avait quelque chose de beau, quelque chose que Ceres trouvait parfaitement en phase.

“C'est étonnant”, dit-elle, “de savoir aussi bien se battre sans armes.”

“Elles ne font que se mouvoir en phase avec le monde”, répondit Eoin. “En ce qui concerne les armes, nous en avons mais elles ne nous servent pas beaucoup.”

Il tendit le bras vers son dos et en sortit un poignard qui semblait être fait d'une pierre noire et transparente. Il le lui passa. Ceres en testa la lame et, à sa grande surprise, elle la trouva aussi tranchante que n'importe quelle sorte d'acier.

“Garde-le”, dit-il. “On t'a envoyée ici pour une raison, Ceres. J'en suis sûr. Je ne sais pas de quelle raison il s'agit mais nous t'enseignerons tout ce que nous pourrons sur nos coutumes. Si tu le veux, évidemment.”

La réponse de Ceres était prévisible.

“Je le veux.”

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Alors qu'il descendait vers les jardins du château, Thanos regardait autour de lui avec méfiance. Sa situation présente d'espion l'angoissait et il avait peine à trouver un endroit où il puisse simplement être lui-même l'espace d'un instant sans risquer sa vie.

Partout ailleurs dans le château, il semblait qu'il soit obligé de cacher ce qu'il ressentait et qui il était. Si quelqu'un voyait la colère que lui inspirait le sort de Ceres, si quelqu'un voyait le rôle qu'il jouait pour dissimuler sa sympathie pour les rebelles, alors, il mourrait, noble de l'Empire ou pas.

Ils l'accuseraient de trahison alors que, en vérité, c'étaient eux qui trahissaient les intérêts de leur propre peuple. C'étaient eux qui volaient le peuple et Thanos avait entendu que la situation avait vraiment empiré depuis son départ pour Haylon. Il avait entendu parler des détachements qui ravageaient la campagne sous la commande de Lucious. Il lui suffisait d'y penser pour que la colère lui fasse grincer les dents.

Comme il fallait qu'il trouve le moyen de se calmer, il resta dans les jardins à regarder les fleurs, à imaginer la façon dont Ceres pourrait réagir si elle était ici. Est-ce qu'elle apprécierait la douce beauté des fleurs ou est-ce qu'elle aurait envie d'être sur les terrains d'entraînement du Stade ? Thanos sourit en constatant qu'il l'imaginait plus facilement sur les terrains d'entraînement qu'ici.

Son sourire s'évanouit quand il pensa à ce qui arrivait à Ceres maintenant. Il fallait qu'il trouve le moyen de l'aider si possible, mais Thanos n'était pas sûr de pouvoir empêcher qu'on emmène Ceres sur l'Île des Prisonniers. Il ne pouvait pas purement et simplement s'opposer à la décision du roi et, s'il essayait, il serait immédiatement suspect. Il pourrait peut-être essayer d'envoyer un message à la rébellion, mais -

“Je ne te dérange pas, j'espère ?”

Thanos se retourna et vit approcher Stephania. Elle avait l'air ravissante dans l'air nocturne mais, de toute façon, elle avait toujours l'air ravissante. Elle sembla hésiter l'espace d'un instant, puis passa un bras autour de lui et le serra fortement contre elle. La soudaineté du geste prit quelque peu Thanos au dépourvu, et le geste en soi aussi. Il avait toujours pensé que Stephania était trop policée et réservée pour montrer tant d'émotion.

“Je suis vraiment contente que tu aies survécu”, dit Stephania en reculant. “Quand j'ai entendu dire que tu avais été tué ...”

Thanos entendit sa voix se briser et vit dans ses yeux la faible lueur qui suggérerait qu'elle essayait, semblait-il, de retenir ses larmes.

“Ça va bien”, dit-il en tendant la main pour essayer de la réconforter en lui touchant le bras.

“Maintenant, oui”, dit Stephania. “Parce que tu es en vie. As-tu vraiment survécu parce que quelques pêcheurs t'ont trouvé ?”

Thanos hocha la tête. Même à Stephania, il ne pouvait pas se permettre de

dire la vérité. Ou *surtout* à Stephania, parce qu'elle n'aurait jamais l'idée de se retenir de dire ce qu'elle savait à ses amies de la cour. Elle avait toujours été au cœur des commérages locaux.

Pourtant, aussi étrange que ce soit, il se sentait un peu coupable de la tromper comme ça.

“Les pêcheurs m'ont sauvé”, dit Thanos. Pas de mensonge jusque là. Sans les deux hommes qui l'avaient trouvé, il n'aurait jamais rencontré les rebelles d'Akila. “Ils m'ont ramené.”

“Dans ce cas, nous leur devons tous beaucoup”, dit Stephania. Thanos la vit fermer les yeux à moitié. “*Je* leur dois beaucoup. Sont-ils encore à Delos ?”

Thanos secoua la tête. “Je pense qu'ils sont repartis à Haylon.”

“Dommage”, dit Stephania. “J'aurais aimé les récompenser pour t'avoir ramené sain et sauf. Quelqu'un a-t-il *vraiment* envoyé le Typhon t'assassiner ?”

Elle donnait l'impression à Thanos de ne pas vraiment y croire, même maintenant. Peut-être ne voulait-elle pas y croire. Stephania faisait partie de cette partie de la cour qui ignorait quasiment ce qui se passait dans le monde extérieur. Elle n'était pas cruelle comme certains pouvaient l'être mais elle était tellement égocentrique qu'on aurait dit que les dures réalités du monde n'avaient pas vraiment lieu.

Thanos hocha la tête. “Il m'a poignardé au dos sur la plage. Je pense qu'il voulait que j'aie l'air d'avoir été tué lors de l'assaut.”

Stephania hocha la tête. “C'est ce qu'on nous a dit ici. Ils nous ont dit que tu avais été le premier à poser le pied sur la plage et que tu avais été abattu par les rebelles. Ils voulaient nous faire penser que tu étais mort en héros.”

“Tu ne me pensais pas capable de mourir en héros ?” demanda Thanos, mais sa plaisanterie ne fit rien pour détendre l'atmosphère.

“Quand j'ai entendu la nouvelle, j'ai eu l'impression que le monde entier s'écroulait sur moi.” Elle leva les yeux vers lui et Thanos la vit respirer de plus en plus vite. “Puis-je ... puis-je voir ce qu'ils t'ont fait ? Autrement, d'une façon ou d'une autre, ça me paraît irréel.”

Thanos n'hésita qu'un instant avant de soulever sa tunique pour lui montrer sa blessure. Ce n'était pas la sorte de demande qu'il aurait attendue de la part de quelqu'un d'aussi policé que Stephania, mais il avait entendu l'inquiétude dans sa voix.

Il la vit tendre la main avec précaution, sinon même avec tendresse, pour toucher l'endroit où les hommes d'Akila l'avaient recousu. Il grimaça par réflexe.

“Désolée”, dit Stephania. “Est-ce que ça fait encore mal ?”

“Un peu”, dit Thanos.

Elle resta muette un instant. “Tu as dit que tu ne savais pas qui avait envoyé le Typhon t'assassiner. Est-ce vrai ou l'as-tu dit pour que les coupables ne t'entendent pas ?”

Thanos fut un peu surpris qu'elle se soit rendue compte qu'il en était capable. Il était parfois facile d'oublier que Stephania avait grandi dans les jeux d'influence de la cour et que même sa grande beauté ne l'avait pas préservée de cette atmosphère délétère. Cela faisait peut-être même d'elle une cible de la jalousie de quelques autres des nobles.

“Je ne sais vraiment pas”, admit-il. “Cela dit, j'ai bien l'intention de trouver.”

Il vit Stephania hocher la tête à sa réponse. Elle sembla réfléchir l'espace d'un instant. “Je veux t'aider.”

Thanos la regarda fixement, surpris. “Vraiment ?”

“Bien sûr”, dit Stephania. “J'ai cru que tu étais mort. Quand je vois que tu as à ce point frôlé la mort ... ça me donne envie de trouver ceux qui t'ont fait ça et de les faire payer.”

Thanos entendit sa résolution, dont la férocité et la dureté contrastaient avec l'extérieur habituellement doux qu'elle présentait au monde. Il ne s'était pas rendu compte qu'elle tenait à lui autant que ça. Il avait toujours supposé que la promesse du roi d'en faire son épouse n'était pour elle que pure manœuvre politique.

“Je te le jure”, dit Stephania. “Je t'aiderai à retrouver la personne qui a donné l'ordre de t'éliminer.”

Thanos tendit la main et lui toucha le visage. “Tu as toujours été si bonne avec moi”, dit-il. “Meilleure que je ne le mérite.”

Stephania secoua la tête. “Aucune importance. Tu ne faisais que ce que le roi et la reine te faisaient faire. Ce qui compte, c'est que tu sois ici. Tu es en vie et nous allons trouver qui a essayé de te faire ça.”

Alors, Thanos recula pour la regarder, pour vraiment la regarder. Il avait l'impression de n'avoir jamais vu Stephania avant ce moment. Il l'avait toujours considérée comme une de ces jeunes idiotes de la cour, trop absorbée par son propre train de vie luxueux pour penser à quoi que ce soit d'autre. Il avait supposé qu'elle était vaniteuse, égoïste et que ses intérêts se limitaient probablement aux fêtes les plus récentes. Par une nuit comme celle-ci, il aurait certainement cru qu'elle allait plutôt se préparer pour le Festival de la Lune que rechercher sa compagnie.

Cependant, maintenant qu'il la regardait, c'était comme s'il voyait une résistance d'acier en dessous de tout le superflu. Alors qu'elle se tenait là, dans le jardin, elle aurait dû refléter l'élégance des fleurs qui y poussaient mais il était bon de se souvenir que beaucoup de ces fleurs avaient des épines. Jamais il n'aurait cru se sentir aussi réconforté d'avoir une telle alliée à la cour.

“Quel imbécile j'étais”, dit Thanos en secouant la tête. “Je n'aurais jamais dû te traiter comme je l'ai fait.”

“Ça va”, lui assura Stephania. “Je comprends.”

“Tu me pardonnes ?” demanda Thanos.

“Il n'y a rien à pardonner. A présent, la seule question, c'est de savoir comment nous allons retrouver celui qui t'a envoyé l'assassin.”

Thanos hochait la tête. Ça le soulageait d'entendre Stephania tenir ce discours et ça libérait sa conscience qu'elle n'ait pas souffert de son rejet en faveur de Ceres.

“Je ne sais pas comment je vais m'y prendre”, admit-il.

“Comment *nous allons* nous y prendre”, dit Stephania. Sa main rentrait parfaitement bien dans la sienne et cela semblait vraiment naturel à Thanos. “Ce n'est pas une chose que tu devrais être obligé de faire toi-même. Je veux que tu me dises tout ce que tu trouveras. Je veux savoir.”

“Ça compte énormément”, dit Thanos, “mais il nous faut quand même un point de départ.”

Stephania resta muette longtemps et Thanos se mit à se demander ce à quoi elle réfléchissait. Il y avait visiblement une chose qu'elle voulait dire mais ne disait pas. C'était étrange qu'il se sente assez proche d'elle pour s'en rendre compte.

“Qu'y a-t-il ?” demanda-t-il.

“Il ... pourrait y avoir quelque chose”, dit Stephania. “J'étais à l'écurie il y a quelque temps. Je me préparais à aller faire du cheval et j'ai entendu un des garçons d'écurie se vanter d'être un ami proche de Lucious et de lui rendre des services que personne d'autre ne pouvait lui rendre.”

“On dirait de la vantardise futile”, dit Thanos.

Stephania hochait la tête. “C'est ce que les autres garçons d'écurie ont dit à ce moment-là, mais le garçon leur a montré un poignard qu'il n'aurait jamais pu s'offrir seul, et il disait qu'il avait transmis des messages à quelqu'un de l'armée.”

“Au Typhon ?” devina Thanos.

Il vit Stephania hausser les épaules. “Je ne sais pas. Ce n'est pas sûr. Je pense que même Lucious ne serait pas assez idiot pour dévoiler ses plans à un garçon d'écurie mais c'était assez troublant pour que je m'en souvienne. Cela dit, je ne sais pas si ça vaut quelque chose.”

Thanos posa les mains sur les épaules de Stephania. “Merci pour cette information. C'est plus que tu ne crois.”

Au moins, c'était un commencement. Et si la piste remontait vraiment jusqu'à Lucious ... dans ce cas ... Thanos ferait le nécessaire pour que la carrière du prince s'arrête elle aussi.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Ceres haleta quand l'eau s'abattit sur elle. La chute la martelait. Elle tituba sous le choc et dut se battre pour tenir bon. Elle ne comprenait pas du tout pourquoi Eoin pensait que l'endroit idéal pour s'entraîner en arts martiaux tels qu'ils les pratiquaient sur l'île devait forcément se trouver sous une chute, mais, à cet instant elle aurait voulu qu'il choisisse un autre endroit, n'importe où du moment que c'était ailleurs.

Évidemment, Eoin se tenait dans le bassin peu profond d'au-dessous et il était aussi calme que s'il se trouvait sous une pluie d'été. Il semblait tout juste élever la voix pour se faire entendre malgré son vacarme. “C'est le Tissu de Nuages.”

Ceres tremblait sous l'effort mais essaya d'imiter les mouvements d'Eoin. Elle essaya de se concentrer malgré l'impitoyable martèlement de l'eau, mais il était presque impossible de tout bien faire dans le détail et Eoin semblait vouloir lui faire atteindre la perfection dans chaque mouvement. Quand il lui faisait incessamment répéter les mouvements, cela semblait être l'unique domaine où son sourire facile disparaissait.

Elle le vit refaire ce mouvement aller-retour complexe des mains qui ressemblait plus à ce qu'aurait pu faire un danseur de la cité qu'à un cours de combat. Elle essaya d'imiter le mouvement et Eoin secoua la tête.

“Plus lentement.”

C'était le plus dur. Elle avait l'habitude des combats rudes et agités du Stade, mais le mode de combat des insulaires semblait inclure ce qui, pour Ceres, ressemblait à une danse au ralenti. Elle voulait accélérer le mouvement, *se battre*.

“Quand pourra-t-on accélérer ?” demanda Ceres.

“Quand tu sauras bien le faire lentement”, dit Eoin. Finalement, il sourit. “Tu progresses, mais il faut que tu apprennes à bouger en harmonie avec le monde, Ceres. Apprends les leçons que le monde a à t'enseigner.”

“Et que m'apprend la leçon qui consiste à rester debout dans une chute d'eau ?” demanda Ceres, sur qui l'eau continuait à s'abattre.

Elle vit les mains d'Eoin refaire le mouvement avec fluidité. “Je ne sais pas. Les gens apprennent leurs propres leçons. Le sens de tout ça, c'est peut-être que les choses les plus douces peuvent devenir dures et impitoyables. Peut-être est-ce de laisser tranquillement le monde te couler dessus.” Son sourire s'élargit. “Peut-être que, s'il est inévitable que tu te mouilles, tu pourrais aussi bien l'accepter.”

Ceres aurait voulu protester contre cette affirmation et contre cet interminable entraînement qui ressemblait si peu à du combat. Cependant, avant qu'elle puisse le faire, un des autres habitants de la forêt accourut. Celui-ci était à un stade plus avancé de la maladie que ne l'était Eoin et il était presque aussi végétal qu'humain.

“Eoin, il y a des gens qui débarquent sur la côte en ardoise. On dirait des

pillards qui se dirigent vers le village.”

Ceres entendit soupirer Eoin. “N'apprendront-ils donc jamais ? D'accord, j'arrive.”

“Devrais-je rester ici avec Ceres ?” demanda le nouveau venu.

“Je devrais y aller moi aussi”, dit Ceres. “Je pourrais peut-être vous aider.”

Eoin rejeta sa proposition d'un signe de la main. “On peut faire face. Cela dit, tu pourras peut-être apprendre quelque chose en regardant. Suis-moi.”

Il rejoignit le village en courant sur les pistes qui traversaient la jungle et Ceres eut peine à ne pas se faire distancer. Elle était forte et rapide mais Eoin semblait traverser les arbres à toute vitesse avec autant de naturel que s'il en faisait partie. Quand ils atteignirent le bord du village, Ceres était à bout de souffle alors que Eoin donnait l'impression qu'il aurait pu courir une heure de plus.

Elle vit des hommes courir dans le village, les armes à la main. L'espace d'un instant, Ceres pensa qu'ils pourraient être des soldats de l'Empire venus la pourchasser et la peur la traversa, puis elle vit que leurs armes étaient primitives et leurs armures faites de bric et de broc. C'étaient vraiment des pirates et des pillards, pas une armée.

Leurs intentions n'étaient pas bonnes pour autant. Elle vit un des pillards se précipiter dans une hutte basse et on entendit quelqu'un crier à l'intérieur. Au bord de la jungle, Ceres jeta un coup d'œil à Eoin.

“On fait quoi, maintenant ?” demanda Ceres.

Eoin désigna un endroit. “Tu attends ici.”

“Mais je peux me battre”, insista-t-elle. Elle ne voulait pas rester inactive pendant que d'autres personnes risquaient leur vie.

Eoin secoua la tête. “Pas encore, mais tu en *seras* capable bientôt. Pour l'instant, regarde. Apprends.”

Ceres ne voulait pas rester en retrait comme ça mais, quand elle commença à avancer, elle sentit la main ferme d'un des hommes de la forêt sur son épaule. Elle resta où elle était parce qu'il semblait n'y avoir aucun autre choix puis regarda Eoin se précipiter dans le village.

Soudain, semblant arriver de nulle part, les habitants de la forêt le rejoignirent alors qu'il courait, sortant de leurs cachettes dans les arbres et les buissons. Avec leur malédiction, ils s'intégraient parfaitement au décor. Quand ils se glissèrent parmi les maisons qu'ils essayaient de défendre en submergeant les pillards qui venaient de débarquer, ils rappelèrent à Ceres l'eau de la cascade.

Juste avant qu'ils ne frappent, Ceres fut obligée d'admettre qu'elle eut un moment de peur. Les pillards étaient lourdement armés, avaient l'air forts et étaient visiblement dangereux. Par contre, certains des hommes de la forêt semblaient trop délicats et végétaux pour pouvoir causer de vrais dommages.

Cependant, dès que le combat commença, Ceres comprit qu'elle n'avait aucune raison de s'inquiéter. Malgré leur manque d'armes, les insulaires se

mouvaient avec une sorte de grâce mortelle. Ils n'étaient jamais à l'endroit exact où leurs adversaires les attaquaient et ils se défendaient en donnant des coups qui, bien que d'apparence indolente, tuaient les pillards à chaque fois.

Ceres regarda Eoin se battre au cœur de la mêlée. Il se mouvait comme l'eau. Il s'écarta d'un coup de hache puis frappa la clavicule de son assaillant d'un coup de l'avant-bras. L'homme se retrouva à genoux. Eoin releva le pied et en donna un coup qui sembla n'être que grâce et élégance mais brisa le cou au pillard.

Ceres vit un pillard armé d'une épée s'approcher d'Eoin et essaya d'avertir ce dernier mais elle était trop loin pour qu'il puisse l'entendre.

Cela dit, il n'eut pas besoin qu'on l'avertisse. Au lieu de cela, il se retourna et sembla fixer Ceres du regard l'espace d'un instant. Alors, ses mains firent un mouvement qui lui était extrêmement familier parce qu'elle l'avait pratiqué toute la matinée. Eoin effectua les mouvements délicats du Tissu de Nuages et, au cours de ce mouvement, il arracha l'épée des mains de son attaquant. Le coup qu'il lui envoya en réponse sembla seulement frôler le pillard, mais ce dernier tomba comme une pierre.

Les insulaires n'eurent besoin que de quelques minutes pour tuer leurs assaillants, et ils les tuèrent vraiment. Il y avait quelque chose d'inéluctablement impitoyable dans la façon dont ils évoluaient au milieu des pillards sans en épargner aucun, sans en laisser un seul s'enfuir vers son bateau. Quand ils eurent terminé, ils portèrent les cadavres dans la jungle aussi délicatement que s'ils portaient des amis qu'ils respectaient.

Ceres ne put que rester sur place, figée par une quasi-stupéfaction. Désarmés, malades comme ils l'étaient, ils avaient vaincu toute un commando de débarquement d'hommes armés.

Finalement, il y avait peut-être beaucoup de choses à apprendre par ici.

Cette nuit, assise à un des feux du village, Ceres mangeait des fruits de la forêt pendant que, au-dessus d'elle, les étoiles semblaient tourbillonner dans les nuages qui passaient. Eike était assise à côté d'elle, en compagnie d'Eoin et de plusieurs autres villageois.

Eoin jouait un instrument aux nombreuses cordes qui semblait réagir au moindre toucher et la musique de ses notes tapotées remplissait l'air nocturne. La scène était si paisible que Ceres aurait presque pu s'imaginer que l'attaque de l'après-midi n'avait été qu'un cauchemar si elle ne l'avait pas vue de ses propres yeux.

“Est-ce que ton île est souvent attaquée ?” demanda Ceres. Elle ne pouvait pas se permettre d'ignorer ce qui s'était passé dans la journée.

“Parfois”, dit Eoin. “Ils pensent que, parce que nous sommes maudits, nous sommes faibles. Ces attaques sont moins fréquentes qu'avant. Avant, quand nous n'avions pas encore appris à nous défendre, ils nous attaquaient

régulièrement.”

“Comment avez-vous tous appris à vous battre si bien ?” demanda Ceres.

“Nous avons regardé le monde”, dit Eoin. “Nous avons appris les leçons de la forêt. Mais nous devrions parler de choses plus heureuses. Ce n'est plus le moment de se battre. Vous pourriez nous parler de votre vie.”

Ceres secoua la tête. “Il n'y a pas grand chose de positif à dire là-dessus. Mon père est parti. Ma mère m'a vendue comme esclave. Les gens auxquels je tiens le plus sont morts.”

“Le passé peut être dur à vivre”, confirma Eoin. “Ma famille m'a rejeté quand ils se sont rendus compte que j'étais un des hommes de la forêt. La plupart de ceux qui vivent ici ont vécu à peu près la même chose.”

Plusieurs personnes hochèrent la tête autour du feu.

“Mais l'avenir peut être différent”, dit Eoin. “Parle-nous de tes espoirs et de tes rêves.”

Ceres essaya de réfléchir. “Autrefois, je rêvais que je deviendrais un seigneur de guerre célèbre et que je me battrais au Stade. Je pense avoir déjà réalisé ce rêve. Ensuite, j'ai rêvé que je pourrais faire quelque chose avec l'homme qui ...” Elle secoua la tête. “Ça n'a pas d'importance. Il est mort.”

Elle entendit s'arrêter les notes de l'instrument d'Eoin quand il tendit la main pour lui toucher la sienne. “Je suis désolé. Mais maintenant ?”

Ceres réfléchit l'espace d'un instant.

“Maintenant”, dit Ceres, “il y a beaucoup de choses que je veux faire. J'ai un frère et je veux qu'il soit en sécurité. Je veux retrouver mon père et m'assurer qu'il ait retrouvé Sartes.” Elle crispa les mains de colère. “Je veux me venger des gens qui ont essayé de me tuer. Mais après ça ... je pense que je veux changer les choses si possible. Je veux que le monde devienne meilleur.”

Eoin rit doucement. “Un meilleur monde ? Ce serait bien. Et toi, petite ? De quoi rêves-tu ?”

Ceres eut l'impression que Eike était un peu étonnée qu'on la fasse participer à la conversation.

“Je ne sais pas”, admit-elle en se serrant les genoux dans les bras. “J'imagine que je veux seulement vivre quelque part où je serai en sécurité et où je me sentirai bien.”

“Je pense que cette chose pourrait être assez facile”, dit Eoin en incluant tout le camp d'un geste du bras. Les gens dansaient et chantaient autour de leur feu, maintenant, et Ceres ressentit le désir de se joindre à eux. Cependant, elle ne le fit pas.

“Et toi ?” demanda Ceres. “Qu'est-ce que tu veux, à l'avenir ?”

“L'avenir est une chose complexe pour nous”, dit Eoin en désignant l'île. “Nous savons que la forêt finira par nous absorber. Nous savons que le monde ne veut pas de nous. Nous avons appris à vivre *maintenant* et à voir ce que nous pouvons laisser derrière nous en témoignage.” Il désigna quelques-uns des autres. “Jan, que voici, a sa poterie. K'sala essaie de tisser des tapisseries

parfaites. Nous sommes nombreux à essayer de comprendre le monde autant que nous le pouvons, ou à rechercher le bonheur partagé.”

“Et toi ?” demanda Ceres, qui ne voulait pas le laisser éluder sa question.

“J’ai ma musique”, dit Eoin, “et il faut que je pense à la sécurité des gens d’ici. Je veux m’assurer que, dans cette communauté, nous puissions toujours nous sentir en sécurité et heureux. Ce sont probablement des rêves assez grands pour une vie, n’est-ce pas ?”

Ceres se surprit à désirer qu’il en dise plus que ça. “Et vivre avec quelqu’un ?” demanda-t-elle. “Et l’amour ?”

Elle vit Eoin détourner le regard.

“L’amour, ça voudrait seulement dire que quelqu’un m’abandonnerait quand la forêt finirait par me prendre”, dit-il.

“Mais ça pourrait aussi vouloir dire que tu serais heureux jusqu’à ce moment-là”, fit remarquer Ceres. Elle regarda danser les flammes du feu. “Ça en vaut peut-être la peine.”

“Peut-être”, admit Eoin. “Cela dit, pour l’instant, nous devrions tous aller dormir. Si tu veux réaliser tes rêves, Ceres, il faut encore que tu t’entraînes beaucoup.”

C’était vrai et, à ce moment, Ceres prit sa décision. Elle avait vu ce que pouvaient faire les insulaires. Elle allait apprendre ce qu’ils avaient à enseigner. Elle allait retourner à Delos et elle allait changer les choses.

Quel qu’en soit le coût.

CHAPITRE VINGT-SIX

Sartes avait un plan. Il ne cessait de se le remémorer alors qu'il traversait le camp de la 23^{ème}, se faufilant parmi les activités de début de soirée de l'endroit comme un étranger. Il avait un plan pour s'évader. Maintenant, il lui fallait espérer que ça allait marcher.

Se le répéter aurait dû le reconforter mais, en fait, ça ne faisait que lui rappeler l'immensité des enjeux. Pour les appelés qui essayaient de s'évader, le châtimement était la mort, sans exception. Le meilleur scénario serait de recevoir un rapide coup d'épée en essayant de fuir le camp. Au pire ... ils pourraient forcer les autres appelés à le faire, à battre Sartes jusqu'à ce que mort s'ensuive pour prouver leur loyauté. Il savait sans le moindre doute que les appelés obéiraient. Ils auraient trop peur pour faire autre chose.

D'une façon ou d'une autre, le plan de Sartes était simple : il allait se rendre au bord du camp, puis se frayer un chemin entre les pieux et les fils de détente, les fosses et les cordons qui l'entouraient. Ce qu'il y avait de difficile, c'était de vraiment le faire.

Le fait qu'il ait réussi à se rendre utile aux officiers du camp jouait en sa faveur. Cela avait habitué les gens à l'idée qu'il pouvait se déplacer dans le camp, alors que les déplacements de la plupart des appelés étaient soigneusement contrôlés. Ses déplacements lui avaient permis d'apprendre les horaires des relèves de la garde et les endroits où se trouvaient les pires pièges qui encerclaient le camp.

“Je peux le faire”, se disait Sartes en continuant à évoluer entre les tentes.

“Faire quoi, appelé ?” demanda un officier d'un ton péremptoire en se mettant sur sa route. Sartes le reconnut : c'était un des maîtres qui assurait leur entraînement. Sartes pensa se souvenir qu'il s'appelait Varion.

“Livrer ce message, monsieur”, dit Sartes en sortant un des six messages qu'il avait cachés. “Le capitaine a dit que c'était urgent.”

Le maître d'entraînement le lut en entier, regarda le sceau qui se trouvait en bas puis le rendit à Sartes.

“D'accord, dépêche-toi, appelé.”

Sartes se dépêcha de repartir et, à ce moment-là, il fut content d'avoir choisi un des vrais messages, vu la façon dont l'officier avait vérifié le sceau. Il avait pris soin de rendre visite à autant d'officiers que possible pour récupérer des messages avant de se mettre en route parce que, plus il aurait de messages à distribuer, plus il aurait accès au reste du camp.

Il en avait aussi créé des faux, avait gribouillé des messages sur tous les bouts de parchemin qu'il avait pu voler dans les stocks du timonier. Il ne pouvait pas quitter le camp par la force mais son stock de messages et les ordres qu'ils contenaient lui permettraient d'utiliser les mécanismes de l'armée elle-même comme une sorte de protection.

Il faudrait quand même qu'il se dépêche. Aucun message ni mission ne permettait à un appelé de sortir du camp sans être accompagné d'au moins une

douzaine de vrais soldats. Cela signifiait qu'il faudrait que Sartes s'enfuit dans un des petits créneaux entre deux relèves de la garde, quand il y avait un peu de confusion. S'il ratait ce créneau, sa tentative d'évasion échouerait entièrement.

S'il ratait ce créneau, il ne rejoindrait jamais la rébellion. Il pourrait ne jamais revoir sa famille. Il ne reverrait jamais sa sœur et cette pensée suffisait à lui nouer l'estomac.

Donc, il se dépêcha à traverser le camp en brandissant sa liasse d'ordres comme un bouclier. Il avait presque atteint le bord quand un autre officier l'arrêta.

“C'est toi le garçon qui porte les messages pour le général, n'est-ce pas ?”

“Oui, monsieur.”

“Eh bien, dans ce cas, je veux que tu ailles dans sa tente et que tu me portes les dernières cartes pour nos préparations contre la rébellion. On m'a envoyé les ordres mais j'ignore totalement où je suis vraiment censé emmener mes hommes. Dis-leur que Leus t'a envoyé. Tiens, il te faudra ça.”

L'officier tendit une chevalière et resta sur place, attendant visiblement que Sartes se mette en route. Sartes salua parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre. Il repartit vers le centre du camp pour la même raison, mais changea de trajectoire entre les tentes dès qu'il le put, prévoyant de faire demi-tour.

Il s'arrêta, la main sur la toile rude d'une des tentes. Il leva la chevalière et regarda le travail du motif en argent. S'il s'évadait maintenant, cela pourrait en valoir la peine pour la rébellion, car elle pourrait créer de faux ordres jusqu'à ce que l'officier comprenne ce qui s'était passé.

Mais l'homme avait parlé d'ordres portant sur des attaques contre la rébellion. Les cartes de ces attaques seraient bien plus précieuses. Cependant, s'il allait chercher les cartes et les plans, combien de temps cela lui prendrait-il ? Il avait planifié son évasion à la minute près. S'il se retardait, ils risqueraient de le retrouver.

C'était cette pensée qui terrifiait le plus Sartes. Il ne pouvait plus reculer et, s'il se faisait prendre, ce ne serait pas une mort rapide. Il ne pouvait pas se permettre que quelque chose se déroule mal alors qu'il avait tout prévu avec tant de soin.

Cependant, si Sartes s'enfuyait maintenant et si des gens mouraient parce qu'ils ne savaient pas d'où venaient les attaques, il s'en sentirait responsable pour toujours. Il fallait au moins qu'il essaie de se procurer ces cartes. Il aurait assez de temps s'il fonçait. C'était du moins ce qu'il espérait.

Sartes repartit vers les tentes de commandement au pas de course et, maintenant, il devait avoir l'air de ce qu'il était : un appelé auquel un supérieur venait de donner un ordre urgent et qui ne voulait pas perdre le moindre instant pour l'exécuter.

Il arriva à la tente du commandant et s'arrêta devant les gardes. Haletant un instant, il leur montra l'anneau de l'officier.

“Leus veut les cartes pour la prochaine attaque”, réussit-il à dire.

“Il est pressé, hein ?”

“Oui, monsieur.”

“Alors, tu ferais mieux d'entrer là et de les prendre. Le général est en train d'assister à l'exercice du soir et tu vas devoir les trouver toi-même.”

Sartes avait tant de chance qu'il avait peine à y croire. Il fallut qu'il se force à entrer lentement dans la tente du général pour ne pas éveiller les soupçons des gardes. Ce n'est que quand il se retrouva à l'abri dans le pavillon qu'il commença à inspecter tous les papiers qu'il voyait en essayant de déterminer combien il pourrait en emporter sans que les gardes se rendent compte de ce qui se passait.

Finalement, il en mit autant que possible sous un bras en les enroulant dans la carte qu'on l'avait envoyé chercher et sortit avec toute la confiance qu'il put afficher. Il s'attendait à moitié à ce que les gardes essaient de l'arrêter à ce moment, mais aucun d'eux ne sembla même remarquer son inquiétude.

“Tu ferais mieux de courir, mon garçon”, plaisanta l'un d'eux. “Il ne faut pas que tu arrives en retard.”

“Si vous saviez à quel point c'est vrai !” dit Sartes, qui repartit vers l'autre côté du camp au pas de course. La peur lui donnait des ailes, car il ne savait pas s'il avait déjà pris trop de temps.

Il avait déjà planifié son itinéraire. Il avait appris à se glisser entre les tentes et, à présent, il savait suivre les signes et les bannières. Il esquiva les officiers et les gardes là où il le pouvait, parce qu'il ne pouvait plus se permettre de prendre du retard et parce qu'il y avait trop de risques qu'ils s'aperçoivent de ce qu'il transportait. Maintenant qu'il avait pris le risque de récupérer les plans, il fallait qu'il les conserve.

Il se rendit à l'endroit qu'il avait choisi pour s'échapper. Près d'un coin du camp, il y avait un espace où les murs en bois donnaient sur des lignes de piquets et il y avait des arbres pas très loin. Les gardes faisaient la relève de la garde plus près du milieu des lignes, avant de sortir, donc, s'il avait bien calculé son affaire —

“Toi, là !” appela une voix. “Que fais-tu là ?”

Sartes regarda autour de lui et vit approcher un garde. C'était un homme plus âgé que lui et plus grand, en armure complète, armé d'une épée, d'un bouclier et d'une lance.

“Je t'ai posé une question, mon garçon. Que fais-tu ici ?”

“J'ai des ordres”, dit automatiquement Sartes, mais il savait que ça ne marcherait pas.

“Les appelés ne partent pas. C'est ça, les ordres qui comptent. Déserteur !” Le garde mit les mains en porte-voix devant sa bouche, prêt à répéter son appel.

Sartes vit une silhouette sortir précipitamment des tentes puis foncer dans le garde. Un marteau s'éleva puis s'abattit deux fois. Le garde s'effondra et ne se releva pas. La silhouette se redressa et Sartes la regarda fixement, en état de choc.

“Père ?”

Il n'arrivait pas à y croire mais c'était bien son père. Il se tenait devant lui et ressemblait exactement au souvenir d'avant son départ que Sartès avait de lui. Sartès ouvrit grand les bras et se rua en avant pour prendre instinctivement son père dans ses bras.

“Sartès !”

Il sentit son père le serrer contre lui et, pour la première fois depuis qu'il était arrivé dans le camp, Sartès connut un moment où il se sentit en sécurité.

“C'est si bon de te voir”, dit son père. “Je pensais que je n'arriverais jamais à te retrouver.”

“Que fais-tu ici ?” demanda Sartès, puis il secoua la tête. “Aucune importance, en fait. Je suis vraiment content de te revoir.”

“Je suis venu te chercher. Les forgerons, ça sait toujours trouver le moyen d'entrer dans un camp militaire.” Son père recula et le regarda à bout de bras. “Tu vas bien ? Ils t'ont fait mal ?”

“Je vais bien”, lui assura Sartès. “J'ai réussi à échapper au pire.”

“Je suis content”, dit son père. “Ceres m'a dit qu'il fallait que ce soit moi qui vienne te retrouver avant que ça dégénère.”

“Ceres ?” dit Sartès. “Elle est ici ?”

Cela aurait été ce qu'il aurait le plus souhaité, que sa famille se retrouve réunie, tous ensemble. L'excitation qui monta brièvement en lui retomba quand son père secoua la tête.

“Elle se bat au Stade”, dit son père. “Elle a dit qu'elle ne pouvait pas s'enfuir, mais nous, on ira la chercher. Nous irons la retrouver si possible.”

Sartès hocha la tête. “On le fera, et à ce moment-là, ça ira mieux, pas vrai ?”

“Je l'espère”, dit son père. “Cela dit, il faut d'abord qu'on te sorte d'ici. Ce cri va nous emmener des ennuis.”

Sartès déglutit en y pensant. “J'ai trouvé une sortie. Vite, par ici.”

Sartès trouvait étrange d'être celui qui montre la route à suivre à son père mais, après tout, c'était lui qui savait traverser les défenses qui entouraient le camp. Il avait préparé son voyage et, maintenant, il se força à se concentrer dessus, à éviter les fosses et les pieux qui empêchaient autant les appelés de sortir que les ennemis d'entrer.

“Par ici”, dit-il.

“Il faut se presser”, insista son père. “Qu'as-tu là ? Laisse-le, il faut courir.”

Sartès entendait déjà une clameur s'élever dans le camp. Des cors sonnaient l'alarme et il voyait des soldats courir aux alentours en essayant de comprendre ce qui se passait.

“Je ne peux pas. J'ai volé les plans qui montrent ce que l'Empire a prévu de faire contre la rébellion.”

“Quoi ?” A présent, c'était son père qui était sous le choc. “Je te demanderais bien comment tu as pu faire ça mais je ne crois pas qu'on ait le

temps. Ils arrivent. Il faut qu'on parte.”

Sartes sentit son cœur battre la chamade. Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Selon son plan d'évasion, il devait s'enfuir tranquillement et être loin quand on remarquerait son absence. Il s'était imaginé que personne ne le suivrait si c'était trop embêtant à faire.

Cependant, maintenant, il entendait se former les groupes de chasseurs. Des cors résonnaient et des chiens aboyaient en réponse. Sartes se figea en entendant ces sons mais son père lui mit une main sur l'épaule.

“Il faut qu'on bouge, Sartes.”

Ils coururent, mais Sartes n'avait pas prévu de courir. Il trébucha sur un des fils qui avaient été disposés à cet endroit et ne se remit debout qu'avec difficulté. Quelque part derrière eux, il pensa entendre se rapprocher le bruit du groupe de chasseurs.

Sartes secoua la tête. “Nous ne pouvons pas les distancer. Ils ont des chevaux.”

Il pensait déjà entendre des sabots. Il les *entendait* en même temps que les hennissements des chevaux que l'on forçait à courir au plus vite. Il regarda autour de lui et chercha un bâton, une pierre, tout ce qui pourrait lui servir d'arme. Il savait qu'il ne pouvait pas vraiment affronter l'armée mais il préférerait mourir en se battant que de n'importe laquelle des manières dont il mourrait s'ils l'attrapaient.

Cependant, il ne vit approcher qu'une seule femme à cheval qui en menait deux autres. Les chevaux ressemblaient à des montures de l'armée, avec toutes les armes et tous les équipements du cavalier, mais les selles étaient vides.

“Sartes ?” appela-t-elle. “Berin ?”

Surpris, Sartes leva les yeux et se serra contre son père. “Qui êtes-vous ?”

“Je m'appelle Anka. Je n'ai pas le temps d'expliquer. C'est Ceres qui m'envoie. Je suis avec la rébellion. Vite, grimpez avant qu'ils ne se rendent compte qu'il leur manque des chevaux.”

Sartes s'arrêta et regarda vers le camp.

“Tu veux risquer de te faire capturer ?” demanda Anka.

Elle avait raison. Même s'ils ne la connaissaient pas, si elle affirmait être avec la rébellion, alors, c'était probablement une alliée. Sartes choisit un des chevaux disponibles et monta dessus. Son père fit de même avec l'autre.

“J'espère que vous savez chevaucher, vous deux”, dit Anka, “car il y a *beaucoup* de bruit là-bas.”

C'était le cas. Sartes pensa tout juste entendre d'autres sabots accompagnés par des cris et des cors. Il vit Anka éperonner sa monture pour la faire courir et son père l'imiter.

Sartes inspira. Il était libre. Il avait retrouvé son père. Il avait même des plans qui allaient aider la rébellion.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à survivre.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Thanos se retint tout juste d'envoyer un coup de poing dans le mur de l'écurie.

“Dis-nous la vérité”, exigea-t-il du garçon d'écurie qui se tenait devant lui et Stephania.

Il aurait préféré affronter n'importe quel nombre d'adversaires sur le terrain d'entraînement que consacrer une minute de plus à cette enquête frustrante. Il aurait donné tout ce qu'il avait pour se retrouver en face d'un adversaire, d'un problème qu'il pourrait résoudre de façon simple et honnête plutôt que d'avoir à tout faire par la ruse en essayant de démêler les intrigues de la cour.

Cela dit, il *n'avait pas* d'adversaire devant lui. C'était ça le problème. Il était pris dans toute cette histoire et il ne savait pas combien de temps il lui restait. Il était sûr que quelqu'un finirait par comprendre qu'il s'était rangé du côté de la rébellion, et cela signifiait qu'il ne lui restait que peu de temps pour trouver la personne qui avait commandité son assassinat.

“Il me faut une réponse”, dit Thanos.

“Ça va aller”, dit Stephania d'un ton bien plus apaisant qui rendit Thanos satisfait de l'avoir emmenée avec lui. “Nous savons déjà que Lucious t'a donné cette amulette, n'est-ce pas ? Celle que tu as utilisée pour prouver au Typhon que c'était Lucious qui t'envoyait ?”

Le garçon d'écurie détourna le regard mais hocha la tête.

“Du moins, c'est ce que je pense”, dit-il. “Il a envoyé un de ses domestiques. J'étais censé récupérer l'amulette et transmettre un message au Typhon.”

“Quel message ?” demanda Thanos.

Le garçon d'écurie secoua la tête. “Je ne sais pas. Il était scellé. Je ne voulais pas que le Typhon ou le prince Lucious s'imaginent que je les espionnais.”

De toute façon, Thanos devinait aisément le contenu de ce message. C'était un ordre d'assassinat de sa personne, transmis sans question par un garçon sans cervelle qui voulait faire une impression.

“Que ... qu'est-ce qui va se passer, maintenant ?” demanda le garçon d'écurie.

Thanos entendit à la voix du garçon d'écurie qu'il avait peur et qu'il pensait probablement qu'ils allaient le tuer pour avoir participé au complot. Cependant, en vérité, ce garçon n'était qu'un instrument utilisé par quelqu'un d'autre et Thanos n'était pas comme Lucious. Il se mit à réfléchir à ce que Ceres aurait fait dans une situation de ce type. Cela l'aida, même si cela lui donna aussi une sensation douloureuse de perte.

“Tu ne diras à personne que nous sommes venus ici”, dit Thanos. “Plus tard, quand ce sera le moment, tu diras ce que tu sais à la cour.”

“Je ... je ne sais pas ...” commença le garçon d'écurie.

Stephania le regarda sévèrement. “Tu feras tout ce que Thanos t'ordonne, n'est-ce pas ?”

Le garçon d'écurie baissa la tête. “Oui.”

“Bien.”

Ils partirent ensemble et, quand ils furent à l'extérieur des écuries du château, Thanos se détendit un peu. Il se retourna vers Stephania.

“Merci d'être venue m'aider. Je ne crois pas qu'il aurait confirmé son histoire si tu n'avais pas été là.”

Stephania sourit. “Je suis contente d'être utile. J'imagine que tu veux que je ne dise rien de tout ça pour l'instant ?”

Thanos hocha la tête. C'était l'autre aspect de cette enquête qu'il détestait. Le roi avait eu beau promettre d'apporter son aide, en fait, ils ne pouvaient faire confiance à aucun membre de la cour. Il ne savait pas qui était impliqué dans sa tentative de meurtre et il connaissait trop de secrets sur la rébellion pour agir à découvert. Il fallait qu'ils fassent croire à tout le monde que leur enquête ne menait nulle part tout en poursuivant discrètement et simultanément une véritable enquête.

“Je n'en parlerai à personne”, promet Stephania. “Prends garde à toi.”

“Je vais essayer”, lui garantit Thanos. “Cependant, je pense que, dans les jours qui viennent, la chose la plus dangereuse qui aura lieu au château sera la succession de fêtes.”

“Oh, les fêtes peuvent être plus dangereuses que tu ne l'imagines”, dit Stephania. “Je veux dire, ne fais rien d'inconsidéré, comme défier Lucious, par exemple.”

“Promis”, lui garantit Thanos. Ou du moins pas encore. Ils n'avaient pas encore de quoi accuser un prince de l'Empire. Ils avaient besoin de plus de preuves. Il fallait surtout qu'ils découvrent la raison originelle pour laquelle Lucious se livrerait à une telle activité.

Il s'aperçut qu'il existait au moins une piste qu'il n'avait pas encore explorée. Cosmas l'érudit avait dit qu'il avait des informations pour lui mais Thanos n'avait pas encore enquêté là-dessus. Le vieil homme avait toujours été un de ses bons amis et, s'il disait qu'il avait maintenant quelque chose pour Thanos, alors, Thanos le croyait.

Il se dirigea vers la bibliothèque du château. En avançant dans les couloirs sinueux du bâtiment, il croisa des domestiques et des courtisans et essaya de paraître calme en retournant leurs salutations et en s'efforçant de donner une impression de sérénité.

Thanos ne savait pas vraiment si ce qui l'avait rendu aussi soupçonneux était son besoin de retrouver le commanditaire de l'assassinat ou son rôle actuel dans la rébellion, mais, quoi qu'il en soit, il voyait des yeux partout, comme jamais auparavant. A chaque fois qu'il passait devant un esclave en train de nettoyer le sol en marbre du château, il se surprenait à se demander pour qui il travaillait.

Il détestait la paranoïa inhérente à sa situation mais, en même temps, il en

avait besoin pour survivre au château. Il y avait tant de choses en jeu et probablement très peu de temps pour faire tout ce qu'il fallait. Il fallait qu'il trouve qui avait essayé de le tuer et pourquoi. Il fallait qu'il aide la rébellion. Plus que tout cela, il fallait qu'il trouve le moyen de ramener Ceres de l'Île des Prisonniers. Pour faire toutes ces choses, il avait besoin d'aide.

Quand Thanos arriva à la bibliothèque, il s'arrêta. La bibliothèque avait toujours été un endroit où Thanos aimait se rendre. Ses grandes portes étaient grandes ouvertes, avec des étagères de chaque côté et des bureaux disposés dans des niches tranquilles partout où il y avait assez de place. Quand Thanos arriva à la bibliothèque, il y trouva Cosmas qui se tenait au milieu de piles de tomes et ressemblait, aux yeux de Thanos, à une créature de légende faite de livres des pieds à la taille. Cosmas aurait probablement considéré cette métamorphose comme une amélioration.

“Cosmas”, dit Thanos. “Cherches-tu quelque chose ?”

“J'essaie seulement de résorber une partie du désordre qui se produit quand les jeunes membres de la famille royale entrent dans la bibliothèque”, répondit l'érudit. “Cela dit, ça m'a permis de retrouver des parchemins que je n'avais pas vus depuis vingt ans.”

En temps normal, Thanos lui aurait posé des questions sur ces parchemins et aurait probablement eu droit à un cours prolongé sur un sujet obscur en guise de réponse. Cosmas semblait toujours apprendre les choses les plus étranges qui soient. Un jour, Thanos l'avait trouvé en train de s'instruire sur les différences entre deux obscurs types de scarabée qui ne se trouvaient ni l'un ni l'autre dans l'Empire. Quand Thanos lui avait demandé pourquoi il voulait savoir une chose aussi inutile, il avait simplement répondu que toute connaissance avait son utilité.

Cela dit, ce jour-ci, Thanos n'avait pas le temps de se distraire de cette façon.

“Tu es venu à cause de ce que je t'ai dit”, dit Cosmas en émergeant de derrière ses piles de livres et de parchemins.

“Oui, je veux en savoir plus sur —”

“Attends”, dit Cosmas, et Thanos le vit aller aux portes de la bibliothèque et les refermer en grognant sous l'effort. Il les verrouilla aussi en utilisant une grande clé en bronze qui, aux yeux de Thanos, n'avait pas dû servir depuis longtemps. Thanos était certain de n'avoir jamais trouvé les portes de la bibliothèque fermées à clé.

“Maintenant, nous pouvons parler”, dit Cosmas. “La bibliothèque est insonorisée. Personne ne surprendra notre conversation.”

Thanos jeta un coup d'œil à l'érudit. “Tu m'avais dit que tu savais peut-être qui avait essayé de me tuer et pourquoi ?”

Cosmas hocha la tête et fit signe à Thanos de le suivre entre les étagères. “Je devine le pourquoi”, dit-il. “Le qui pourrait en découler.”

Thanos attendit que le vieil homme sorte un livre presque aussi grand que lui, relié en vélin et bordé d'argent. Thanos l'aida à le porter, mais ce fut

Cosmas qui s'occupa de dégager un espace sur une des tables de la bibliothèque puis d'ouvrir le livre à la page qu'il voulait.

Thanos se retrouva en train d'observer un arbre généalogique. Il le reconnut immédiatement : c'était la succession de l'Empire. Il y avait le roi Claudius et la reine Athena. Lucious y était, avec Thanos et ses parents d'un côté, où ...

“Tu la vois ?” demanda Cosmas.

Thanos la vit. Il y avait une annotation dans la marge.

“Erichthus, IV, 14-16 ? Qu'est-ce que ça veut dire ?” demanda-t-il à Cosmas. S'il existait dans la bibliothèque une chose écrite que le vieil homme ne pouvait comprendre, Thanos ne l'avait pas encore trouvée.

“Je crois qu'Erichthus était un petit dramaturge durant le règne du roi Harrath”, expliqua Cosmas.

“Il y a deux siècles”, dit Thanos.

“Ah, je vois que tu as quand même retenu quelque chose de tes études.”

Cela dit, Thanos ne pensait pas qu'un dramaturge mort depuis longtemps ait un quelconque intérêt pour lui. Du moins, pas directement. Mais peut-être quelqu'un essayait-il de dire des choses indirectement, en usant d'une forme qui n'attirerait l'attention que d'une minorité de gens.

“As-tu ses pièces ici ?” demanda Thanos.

“Oui, quelque part”, dit Cosmas en désignant de sa main flétrie la grande collection de livres éparpillés aux alentours. “Je crois me souvenir qu'elles étaient à côté d'un tome sur les végétaux des îles extérieures.”

Thanos soupçonna que cela ne les aiderait pas beaucoup mais partit quand même à la recherche du livre désiré dans la bibliothèque. Parfois, même quand une cause semblait perdue, cela valait encore la peine d'essayer. Comme avec Ceres. Il trouverait le moyen de la ramener. Il le fallait.

Cela dit, pour l'instant, il était immergé dans les livres et les parchemins et essayait de comprendre un système qui n'existait probablement que dans la tête de Cosmas. Ce système ne reposait sur aucune méthode. Il rencontra des ouvrages sur la bonne construction des aqueducs, des parchemins de philosophie, des traités de géométrie ... Finalement, juste comme l'avait promis Cosmas, il repéra un travail sur les plantes rares et, à côté, il vit un volume mince à reliure de cuir.

“Je l'ai !” dit Thanos en tenant le livre en l'air comme si c'était le grand prix du Stade après toutes ces recherches. Il l'emmena sur la table, l'ouvrit et trouva une inscription à l'intérieur.

Olivia, puisses-tu trouver autant de bonheur dans l'étude des œuvres d'Erichthus que moi. C.

Thanos se figea quand il lut ce nom. Celui de sa mère. Et l'initiale ne pouvait être que ... non, il ne pouvait le penser.

Au lieu de fixer l'inscription du regard, il se força à aller au chapitre quatre et à rechercher les seize premières lignes. Elles semblaient faire partie d'un discours prononcé par un de ses personnages, une femme de la noblesse :

Et devrais-je cacher à tout le monde

Que ce qui devait être accompli par la main de mon époux

A, au lieu de cela, été confié à celle de mon roi ?

Thanos regarda fixement les lignes. Comme celles qui se trouvaient au commencement du livre, elles refusaient de se laisser assimiler.

“C'est forcément une sorte de blague”, réussit-il finalement à dire.

“Ce n'est pas une blague”, dit Cosmas. “C'est le rappel d'une autre histoire ancienne, bien que personne ne l'ait écrite car le roi Claudius a fait le nécessaire.”

“Quelle vieille histoire ?” demanda Thanos.

“Il y avait une sage-femme dans la cité et elle avait entendu des choses que la princesse de l'Empire, qu'elle aidait à s'occuper de son bébé, lui avaient dites.”

“C'est de ma mère que tu parles”, dit Thanos. Il n'en avait jamais su assez sur sa mère ou sur son père ne serait-ce que pour se les imaginer. Il y avait des peintures dans quelques-unes des galeries du château mais même ces représentations étaient austères, formelles.

Cosmas hocha solennellement la tête et Thanos vit brièvement le sommet son crâne.

“Il y a toujours eu des pistes et des histoires”, dit l'érudit, “mais elles ont disparu et tu es redevenu le neveu du roi.”

“Tu dis ... tu dis que je suis le fils du roi.” L'énormité de la chose le subjuguait alors. Tout ce qu'il avait pensé sur le monde sembla se démêler, tout à la fois. Toute sa vie, malgré tout, il avait su d'où il venait et qui il était. Maintenant, plus aucune de ces choses ne semblait être stable.

Il regarda Cosmas et un soupçon d'accusation s'insinua dans sa voix. “Si tu connaissais ces histoires, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?”

“Si je l'avais fait, tu ne l'aurais pas vu de tes propres yeux. Tu n'en es plus à rechercher des connaissances, Thanos. Ce sont des preuves qu'il te faut.”

Thanos n'était toujours pas convaincu. “Tu aurais pu me le dire il y a des années de cela.”

“Il y a des choses qu'il vaut mieux laisser au passé. C'était mieux que tu ne sois pas au courant.”

“Mais tu ne penses pas que tout le monde a laissé ces choses au passé”, devina Thanos.

Cosmas ouvrit les mains. “Je pense que quelqu'un a trouvé le livre et a décidé de se souvenir de sa lignée. Ce quelqu'un a trouvé une note dans la marge et a été plus tenace que je ne l'aurais cru. Ce quelqu'un a entendu les vieilles rumeurs. Peut-être a-t-il vu en elles le commencement d'une chose qu'il voulait empêcher.”

“Qui ?” demanda Thanos.

Cosmas sourit légèrement. “Tu comprends que je ne peux pas en être sûr. L'homme sage comprend les limites de ce qu'il sait et beaucoup de gens ont fréquenté ma bibliothèque ces derniers temps.”

“Cosmas”, dit Thanos d'un ton plus sec qu'il ne l'aurait voulu. “Je suis désolé, mais c'est ma vie qui est en jeu.”

“Beaucoup plus que ta vie, à mon avis”, répondit Cosmas. “Et, pour répondre à ta question, le prince Lucious a récemment mené ses études avec plus d'assiduité que d'accoutumée.”

Encore Lucious. Thanos avait l'impression de tomber partout sur son nom. Les preuves s'accumulaient mais aucune ne semblait être définitive.

“Tu as parlé d'une sage-femme ?” demanda Thanos.

Cosmas hocha la tête. “Je ne l'ai pas dit à Lucious mais j'ai réussi à retrouver cette femme. Elle habite dans la cité.”

“Il me faut l'adresse”, dit Thanos.

“Bien sûr.”

Thanos eut l'impression que ses efforts pour comprendre ce qui se passait finissaient par avancer. Il prit l'adresse que lui donna l'érudit et sortit presque de la bibliothèque en courant.

Bien que déterminé à se rendre dans la cité et à retrouver cette femme, il se força à aller lentement à l'écurie. Il ne voulait pas que les gens devinent que quelque chose allait de travers. Il se força à traverser la cour du château aussi calmement que s'il sortait chevaucher pour le plaisir, même si tous ses instincts lui disaient de se ruer vers le cheval le plus proche et de partir au galop.

Quand Thanos approcha des écuries, il les trouva plus bruyantes qu'il ne s'y était attendu. Normalement, il aurait dû y avoir le hennissement occasionnel des chevaux et quelques cris aimables des garçons d'écurie. Or, les chevaux semblaient avoir été effrayés par quelque chose car ils claquaient des sabots contre les murs de leur box et refusaient de se calmer.

Thanos se précipita vers les portes des écuries, étonné de les trouver à moitié ouvertes. Aucun garçon d'écurie sérieux ne les laisserait comme ça. Thanos regarda à l'intérieur en essayant de comprendre ce qui se passait. Il ne vit aucun garçon d'écurie et les chevaux, sans surveillance, allaient ça et là, presque paniqués.

Au milieu, Thanos en vit la raison.

“Non”, dit Thanos quand il vit le corps qui gisait là. Il était sur le dos et Thanos reconnut immédiatement le garçon d'écurie qu'il avait interrogé. Le garçon gisait les membres écartés et ses yeux lançaient leur regard fixe et vide vers le haut. Il y avait des trous ensanglantés dans le devant de sa tunique, mais pas de blessures aux bras. Il ne s'était pas défendu parce qu'une personne à laquelle il faisait confiance s'était avancée vers lui et l'avait poignardé.

Non, pas n'importe quelle personne. C'était Lucious qui était derrière tout ça. Thanos en était sûr. En lui, il sentit monter une colère mêlée à une forme profonde de tristesse. S'il n'était pas venu voir ce garçon, serait-il encore en vie ? Thanos avait-il provoqué son assassinat ? Non, c'était la faute de Lucious. Tout l'indiquait.

Maintenant, il fallait que Thanos trouve le moyen de le prouver.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Ceres contemplait la ziggourat des gens de la forêt. Elle était immense, ancienne et on avait dû la construire longtemps avant leur village, mais elle avait quand même l'air d'avoir sa place ici. A côté d'elle, Eoin attendait debout.

Des marches montaient sur le côté et menaient aux différents niveaux du bâtiment. A chaque niveau, un des gens de la forêt se tenait debout ou assis ou se livrait à des danses martiales raffinées avec l'air.

“Que suis-je censée apprendre ici ?” dit Ceres, avant de se corriger. “Je sais, je sais, tout le monde apprend ses propres leçons. Mais comment fonctionne celle-ci ?”

“C'est simple”, dit Eoin. “Quand tu pourras me retrouver au sommet, tu seras prête.”

“Prête pour quoi ?” demanda Ceres.

Eoin haussa les épaules et sourit de manière bien trop exaspérante. “Je te le dirai au sommet.”

Il monta les marches au pas de course et Ceres voulut le suivre mais la femme qui se trouvait au niveau le plus bas de la ziggourat s'interposa.

“D'abord, tu as des choses à apprendre. Sais-tu donner des coups de pied ? Donne-m'en un.”

Ceres pensait savoir le faire mais, dès qu'elle essaya, l'insulaire para le coup de façon presque méprisante. Le coup qu'elle envoya en réponse fit presque tomber Ceres. Ceres répliqua et, une fois de plus, son coup fut dévié.

“C'est tout ce que tu sais faire ?”

Ceres donna des quantités d'autres coups. A chaque fois, elle rata sa cible ou son coup fut bloqué. A chaque fois, elle reçut un coup de pied ou de tibia. Avant cela, elle s'était plainte de ne pas pouvoir s'entraîner à combattre, d'être obligée de se mouvoir lentement et de pratiquer les mouvements un nombre incalculable de fois. Maintenant que son bras palpitait sous les bleus, Ceres commençait à regretter la lenteur chorégraphique de l'entraînement d'avant.

“Concentre-toi !” dit d'un ton sec la femme de la forêt qui se tenait devant elle, appuyant son point de vue d'un coup de pied dont la violence souleva brusquement les cheveux à Ceres.

Ceres devinait qu'elle était censée imiter et réagir mais les gens de la forêt étaient tellement plus doués qu'elle avait l'impression d'être tout juste bonne à se faire taper dessus. Un coup de pied latéral la frappa à l'estomac et elle haleta.

“Comment suis-je censée apprendre tout ça ?” demanda Ceres. “Tu ne me montres même pas ce que tu fais.”

“Nous te le montrons à chaque fois que nous bougeons”, répliqua la femme. Elle virevolta, envoya à nouveau son pied en l'air et Ceres l'esquiva en se penchant en arrière juste à temps. “Le monde te le montre à chaque

souffle.”

Ceres fit de son mieux pour imiter la femme et envoya coup après coup. Elle essaya d'en imiter la forme mais cela ne semblait pas être suffisant pour son adversaire.

“Ce n'est pas l'extérieur qui compte”, dit-elle sèchement en refrappant Ceres, qui se força à frapper plus fort en espérant que ça suffirait.

Finalement, à contrecœur, la femme la laissa passer. A ce moment, Ceres avait l'impression de tenir tout juste debout et, pour se hisser jusqu'au niveau suivant, elle dut mobiliser toutes ses forces. Elle n'était même pas sûre d'avoir appris quoi que ce soit de cette incessante et épuisante répétition.

Et ce n'était que le premier niveau.

Au niveau suivant, il y avait un homme qui donnait de petits coups aux points vulnérables du corps avec ses doigts recouverts d'écorce. Ceres lui lança un des coups de pied qu'elle avait appris et il la frappa douloureusement au genou.

“Ce n'est pas ça que tu apprendras ici.”

Elle dut donc recommencer avec, pour seul moyen d'apprendre, sa propre douleur. Elle imita l'homme de son mieux mais le temps lui sembla à nouveau interminable avant qu'elle puisse se hisser jusqu'au niveau suivant, et ainsi de suite. Il y avait une femme qui la lança au sol sans effort, un homme qui la frappa de ses coudes et de ses genoux, sans qu'elle puisse battre en retraite.

Elle ne voyait pas l'intérêt de tout ça. Elle ne pouvait pas apprendre tout ça en une seule tentative, quelque soit le temps qu'elle avait passé à s'entraîner avec Eoin. Tout ce qu'elle arrivait à faire, c'était à attraper tant de bleus qu'elle parvenait tout juste à passer au niveau suivant.

Elle se tenait debout, prête à affronter son professeur suivant, et elle se retrouva face à une fille tout juste plus âgée que Eike, si profondément atteinte par la malédiction des insulaires que sa peau ressemblait plus à de l'écorce qu'à de la chair.

“Je suis censée me battre contre toi ?” demanda Ceres.

La fille rit. “Ce n'est pas une histoire de combat, bêtas. Rien d'étonnant à ce que tu reçoives tant de coups. L'important, c'est de comprendre. Tu sais, je parie que je pourrais te faire dévaler cette ziggourat si j'essayais.”

Elle essaya et Ceres dut s'écarter pour éviter d'être poussée. Alors, la fille lui attrapa le bras, le tordit et Ceres dut rouler sur elle-même pour se débarrasser de la pression.

“Sens-tu la forêt ?” demanda la fille entre deux poussées. “Eoin dit que ça viendra mais j'en doute. Tu te fais *beaucoup* taper dessus.”

Elle continua à attaquer avec un étrange mélange de poussées, de crocs-en-jambe et de torsions d'articulation qui empêchaient Ceres de vraiment reprendre son équilibre et de vraiment passer à l'attaque.

“Il faut que tu apprennes les leçons que propose le monde”, dit la fille en riant encore. “Il faut que tu en fasses partie. Détends-toi.”

Ceres fit de son mieux, même si elle trouvait étonnant de prendre des

cours auprès d'une personne tellement plus jeune qu'elle. Elle réussit à se dégager de la poussée suivante en se contorsionnant mais celle d'après l'attrapa et l'envoya au bord de la marche où elle se tenait. L'espace d'un instant, elle chancela au bord en contemplant le village et la jungle d'au-dessous. Elle fut surprise quand elle vit jusqu'où elle était montée et constata que tout le reste s'étendait comme un tapis vert.

Elle sentait le souffle du vent qui semblait la plaquer contre le côté de la ziggourat en arrivant de la jungle. On aurait dit que tout respirait comme un organisme géant qui pulsait de vie.

“Ne réfléchis pas, bouge”, dit la fille, qui donna à Ceres une poussée qui l'aurait faite tomber par-dessus le bord et rejoindre la forêt au-dessous si elle ne s'était pas écartée.

A ce stade, elle était si fatiguée qu'elle avait réagi sans réfléchir, en puisant dans une énergie qui montait automatiquement en elle. A ce moment, elle avait l'impression d'être en phase avec tout ce qui l'entourait. Elle voyait le flux de la poussée suivante, qui était en conjonction avec l'infinie pulsation de la jungle. Ceres se glissa dans le flux de cette poussée, s'installa soigneusement dans l'espace qu'il créait et régla sa propre poussée. La fille tourna sur elle-même en riant.

“Bien. Tu peux monter.”

A l'étape suivante, il y avait un homme énorme dont les jambes étaient presque des troncs d'arbre et qui lui envoya des coups de poing qui, soupçonna Ceres, l'auraient tuée si elle n'avait pas été inondée de la force qui dormait en elle. Elle répliqua. Son adversaire ne bougea pas mais eut l'air satisfait.

Au niveau d'après, il y avait une femme qui saisit Ceres et la traîna au sol. Profitant de l'occasion, Ceres roula, se redressa derrière elle, lança un bras autour de la gorge de son adversaire et serra.

L'entraînement se poursuivit. Chacun des gens de la forêt semblait avoir une compétence différente mais Ceres commençait à voir qu'elles n'étaient pas si différentes les unes des autres, après tout. Qu'ils donnent des coups de poing ou de pied, la contournent en sautillant ou foncent en avant pour se battre avec elle, tous les insulaires se mouvaient en phase avec le monde qui les entourait et ils ne pensaient ou donnaient forme qu'au moment présent. Traversée par l'énergie, Ceres trouva facile de se détendre tout en s'entraînant et, un par un, ses professeurs la laissèrent gravir les pentes de la ziggourat.

Finalement, Ceres arriva au sommet du bâtiment, où Eoin l'attendait. De cette hauteur, Ceres vit un ruban d'eau s'écouler de la façade arrière de la ziggourat, venant d'une source qui décrivait un arc de cercle au-dessus d'un bloc de pierre et formait une chute d'eau facilement aussi puissante que celle sous laquelle ils s'étaient entraînés. Ceres ne pouvait pas voir au-delà de ce rideau d'eau mais elle était certaine qu'il y avait quelque chose derrière.

Eoin se tenait devant le mur d'eau, aussi parfait qu'une statue.

Il la regarda d'un air interrogateur. “Tu comprends, maintenant ? Tu le

sens, Ceres ?”

Ceres hocha la tête. Alors qu'elle se tenait là, elle sentait le monde entier autour d'elle. Elle voyait aussi l'île qui s'étendait sous eux et avait l'air encore plus belle d'ici qu'au niveau du sol. Elle voyait les ruisseaux et les lagon, ainsi que les criques et les plages qui avançaient dans la jungle. A une telle hauteur, elle sentait aussi le vent qui les fouettait et tourbillonnait alors qu'ils se tenaient là ensemble.

“La première fois que je t'ai vue, j'ai su que tu avais un pouvoir”, dit Eoin. “Je me suis dit que notre culture pourrait t'aider à y accéder.” Il sourit. “Et maintenant, je vois que j'ai eu raison.”

Immobile, Ceres sentait l'énergie pulser en son for intérieur.

“Il y a des choses que l'on ne peut pas contrôler”, continua Eoin. “Tu pourrais tout aussi bien essayer de contrôler la jungle. Cependant, tu as quand même un choix. Tu peux choisir de faire croître la force qui est en toi ou tu peux choisir de la laisser partir.”

Alors, Ceres le regarda en fronçant les sourcils. “Pourquoi y renoncerais-je ?”

Eoin soupira.

“Parce que la force que tu as en toi est dangereuse”, dit-il. “C'est un don très ancien et, si tu choisis de l'accepter, il croîtra en toi. Tu blesseras ou tueras tous ceux qui essaieront de te faire du mal. Tous ceux qui te toucheront avec malveillance seront pétrifiés.”

Ceres repensa aux moments où, dans le Stade, elle avait réussi à invoquer son pouvoir et à tuer des créatures qui avaient été sur le point de la tailler en pièces. Elle pensa à la créature qui avait attaqué leur navire et qu'elle avait fait reculer grâce à ce pouvoir.

“Ça ne semble pas si mauvais”, dit-elle.

“Peut-être pas”, répondit Eoin, “mais c'est comme se laisser protéger par un animal sauvage. Il pourra être violemment loyal mais tu ne pourras pas l'empêcher d'attaquer les autres. Il agressera tous ceux qui essaieront de te faire du mal, que tu veuilles qu'ils souffrent ou pas. Cela pourrait atteindre ceux que tu aimes et, une fois que ton pouvoir aura été dévoilé, tu ne pourras plus le contenir.”

C'était plus dur à accepter, assez dur pour que Ceres ressente le besoin d'y réfléchir.

“Faut-il que j'accepte ce pouvoir ?” demanda-t-elle.

Eoin secoua la tête. “Grâce à nous, tu as déjà appris beaucoup de choses sur le combat. Peut-être était-ce pour cela que le destin t'a emmenée ici. Peut-être *n'était-ce que* pour cela que le destin t'a emmenée ici.”

“Mais tu ne le penses pas”, devina Ceres.

Eoin lui tendit la main. Ceres la prit et ressentit la douceur mousseuse de sa peau à l'endroit où elle la toucha.

“Je pense qu'il y a beaucoup d'endroits où tu aurais pu apprendre à te battre mais très peu où tu aurais pu aller plus loin, apprendre à comprendre ce

qui repose en toi. Je pense que tu as été emmenée ici pour une raison précise.”

Immobile, le cœur battant la chamade, Ceres craignait d'accepter son pouvoir et, en même temps, le désirait ardemment.

Eoin recula.

“C'est à toi de décider.”

Immobile, Ceres regarda le village qui s'étendait au-dessous. Elle regarda plus loin, là où l'océan léchait les côtes de l'île. Quelque part au-delà, sa famille attendait. Elle voulait aller les retrouver. Elle voulait avoir la force de les protéger. Il y avait aussi la rébellion. Ils avaient besoin d'elle pour pouvoir faire bouger les choses.

Mais était-il indispensable qu'elle déchaîne une telle chose ? A combien de gens risquerait-elle de nuire ? Combien de gens risquerait-elle de tuer ? C'était une décision irrévocable, la sorte de décision qui risquait d'affecter sa vie entière.

Elle vit Eoin traverser le mur d'eau qui tombait au sommet de la ziggourat et disparaître au-delà. Sa voix traversa le mur.

“Suis-moi si tu l'oses, Ceres.”

Ceres resta longtemps indécise. Elle pensa à la rébellion et à tous ceux que l'Empire leur avaient pris. Elle pensa à sa famille. Ensuite, elle pensa à Thanos, qui avait péri à cause de toute cette folie. Une folie à laquelle elle pourrait finalement avoir le pouvoir de mettre un terme si elle l'acceptait.

Ceres sentit l'eau s'écraser violemment sur elle quand elle la traversa.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Thanos descendit dans les quartiers les plus pauvres de Delos en essayant de ne pas laisser transparaître sur son visage la pitié que lui inspirait l'état dans lequel se trouvait cette partie de la cité. Il resta engoncé dans son manteau pour que personne ne le reconnaisse. Il ne pensait vraiment pas que son rang princier pèserait bien lourd ici, parmi ces gens qui étaient si pauvres qu'ils ne pouvaient même pas s'acheter à manger.

A cet endroit, les maisons méritaient tout juste ce nom. C'étaient moins des unités distinctes que des agglomérations de bois et de plâtre, et une mesure menait à une autre jusqu'à ce que Thanos ne puisse plus distinguer à quel endroit s'arrêtait un bâtiment et à quel endroit commençait le suivant.

Il y avait des mendiants dans la rue et Thanos devina que, s'il n'y avait pas de voleurs, c'était parce que personne n'avait quoi que ce soit d'intéressant à voler. Il surveillait avec méfiance les ruelles qu'il passait tout en essayant de trouver celle qui correspondait à l'adresse de la sage-femme que Cosmas lui avait donnée.

Il regardait aussi derrière lui. Ce n'était pas seulement des voleurs qu'il fallait qu'il s'inquiète. Après ce qui était arrivé au garçon d'écurie, il ne voulait risquer de causer la mort de personne d'autre.

Même avec l'adresse que Cosmas lui avait donnée, il mit longtemps à trouver le bon endroit. L'adresse renvoyait à une maison dans un des quartiers les plus pauvres de la cité. Thanos s'y glissa dans la lumière du petit jour en s'engonçant dans son manteau pour ne pas attirer l'attention.

Il trouva la maison après plus d'une heure de recherche. Elle était délabrée et en piteux état et Thanos avait l'impression que les toiles d'araignée étaient tout ce qui empêchait les murs de s'écrouler. Il approcha, sentit une légère odeur de pourriture et se demanda si l'endroit n'était pas abandonné, tel était le silence qui semblait y régner.

Il frappa quand même à la porte et fut un peu étonné quand une femme du même âge que lui ouvrit la porte.

“Je recherche la femme qui était sage-femme au château il y a vingt ans”, dit-il. La jeune femme semblait être sur le point de s'enfuir mais, quand Thanos retroussa la capuche de son manteau, elle sembla se figer sur place. Visiblement, elle l'avait reconnu.

“Je vous en prie”, dit-il. “C'est important.”

Elle resta sur place et le fixa l'espace d'un instant. “Vous êtes ...”

“Oui”, dit Thanos en faisant un hochement de tête. “C'est moi.”

“C'est ma mère qu'il vous faut. Suivez-moi.”

Thanos la suivit dans une mesure qui n'avait pas l'air bien plus engageante à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le peu de mobilier qu'elle contenait avait l'air d'y être depuis longtemps. Cette maison ne ressemblait absolument pas à celle d'une sage-femme assez prospère pour qu'on la convoque au palais.

Dans une pièce à l'arrière, il trouva une vieille femme assise sur une

chaise qui avait l'air de pouvoir s'effondrer à tout moment. Dès qu'il vit qu'elle avait les mains à moitié paralysées par l'arthrite, Thanos comprit pourquoi les deux femmes ne vivaient pas dans un meilleur endroit.

“Soyez gentil avec Mère”, dit la jeune femme. “Sa mémoire n'est plus ce qu'elle était. Elle parle peu, maintenant.”

Thanos s'avança. La vieille femme ne réagit pas. Il s'accroupit à côté d'elle mais elle ne changea pas d'expression.

“J'ai besoin de votre aide”, dit Thanos. “J'ai trouvé une référence dans la bibliothèque du château, dans une généalogie. J'essaie de trouver pourquoi.”

La femme ne réagit pas.

“C'était dans une compilation de pièces de théâtre”, essaya de dire Thanos. Il n'obtint toujours pas de réaction.

“Je vous en prie”, dit Thanos. “On a essayé de me tuer et je pense qu'il y a un rapport avec ça. Il faut que je comprenne pourquoi.”

La vieille femme ne réagit pas. Il semblait tout juste y avoir une trace de vie en elle et Thanos craignait d'être en train de parler à une coquille vide.

Les secondes passèrent et devinrent des minutes. Il regarda la femme dans les yeux en la suppliant silencieusement de répondre.

“Je vous en prie”, dit-il. “Je veux juste comprendre qui je suis vraiment.”

C'était en pure perte. Il ne trouverait jamais ce qu'il avait besoin de savoir.

Il se leva en soupirant. “Je suis désolé de vous avoir dérangée. Je m'en vais.”

Il se retourna et constata qu'une main lui agrippait le bras. Les doigts de la vieille femme qui lui entouraient le poignet avaient l'air fragiles mais Thanos y sentait aussi de la force.

Quand Thanos se retourna, il vit son regard croiser le sien. “Le fils du roi.”

Thanos secoua la tête. “Je suis désolé, mais je suis —”

“Son fils”, dit la vieille femme en l'interrompant d'une voix qui avait l'air de souffrir de son manque d'utilisation. “D'abord, la fille a prétendu que tu ne l'étais pas, mais il était juste devant la pièce et faisait les cent pas comme seul peut le faire un père.”

“Vous en êtes sûre ?” demanda Thanos.

L'ex-sage-femme hocha la tête. “Elle me l'a dit parce qu'il n'y avait personne d'autre à qui le dire.”

Thanos déglutit en essayant de comprendre. Il avait beau avoir deviné ce fait avec Cosmas, c'était quand même choquant de l'entendre comme ça, des lèvres d'une femme qui avait été présente sur les lieux. Il y avait une partie de lui qui voulait encore dire que c'était un mensonge, mais ça faisait plus sens qu'il ne s'y était attendu. Le choc lui donna quand même l'impression de s'être fait écraser par un rocher, mais il y avait aussi quelque chose qui lui semblait positif.

Il attendit que les pièces du puzzle se mettent en place. Si cette vieille femme disait la vérité, alors, il était vraiment l'héritier et cela donnait à

Lucious bien assez de raisons pour vouloir sa mort.

Alors, la colère monta en Thanos, aussi dure que du diamant. Il avait tellement eu à supporter de la part de Lucious toutes ces années. Il l'avait laissé être la pire sorte de noble, le mépriser et même s'attaquer à Ceres. Eh bien, il allait falloir que ça cesse.

“Merci”, dit Thanos à la vieille femme. “Il faut que je reparte au château.”

“Ne me remercie pas, mon garçon”, l'entendit-il dire. “Il y a des nouvelles qui ne rendent personne heureux.”

Thanos repartit au château au pas de course, sans tenir compte des gardes qui essayèrent de l'arrêter aux portes. Il parcourut les couloirs en direction de ses appartements uniquement parce que cela lui permettrait d'y récupérer ses armes et son armure. A cet instant-là, il aurait pu aller retrouver Lucious et le casser en deux de ses mains nues, après tout ce qu'il avait fait.

Il ouvrit violemment les portes de ses appartements et eut la surprise d'y voir Stephania qui, assise sur un sofa, semblait l'attendre. Elle se leva en fronçant les sourcils dès qu'il entra.

“Thanos ? Qu'est-ce qui ne va pas ?”

“Comment es-tu entrée ici ?” demanda Thanos d'un ton qu'il aurait voulu moins colérique.

“Un domestique m'a laissée entrer”, dit Stephania. “Il y avait des choses qu'il fallait que je te dise et je pensais que c'était mieux de t'attendre ici. Cela dit, ça peut attendre. Que s'est-il passé ?”

Thanos était figé sur place, les poings serrés. “J'ai découvert la vérité.”

“Quelle vérité ?” demanda Stephania.

Thanos se demanda un instant s'il allait ou non lui révéler cette vérité, mais le besoin de la dire à quelqu'un était trop fort. “C'est Lucious qui a essayé de me tuer.”

“Oh, Thanos”, dit Stephania, et Thanos la vit lever la main à la bouche. Il savait ce qu'elle ressentait.

“Je vais le tuer”, dit Thanos. “Après tout ce qu'il a fait, je vais le tuer, Stephania.”

Elle s'interposa entre lui et la porte.

“N'essaie pas de m'arrêter”, dit Thanos.

“Ce n'est pas ça”, répondit Stephania. “C'est que ... j'ai des nouvelles.”

“Elles peuvent attendre.”

Il la vit secouer la tête. “Elle ne *peuvent pas* attendre. C'est à propos de Ceres.”

Le nom de Ceres parvint à arrêter Thanos sur place. Il resta silencieux.

“Tu devrais venir t'asseoir”, dit Stephania en repartant vers le sofa et en lui faisant signe de la rejoindre.

Thanos ne voulait pas aller s'asseoir avec elle. Il voulait les nouvelles

maintenant, quelles qu'elles soient, mais il semblait que Stephania ne dirait rien tant qu'il ne l'aurait pas rejointe sur le sofa. Il s'assit soigneusement, sentant sous lui la dureté du sofa.

“Ne me dis pas ...” commença Thanos.

“Ils l'emmenaient sur l'Île des Prisonniers dans un navire-prison. Ce navire n'est pas arrivé à destination.”

Thanos pensa à toutes les possibilités. Peut-être la rébellion avait-elle intercepté le navire. Peut-être les hommes d'Akila s'en étaient-ils emparés. Peut-être Ceres avait-elle organisé une évasion.

“Un autre bateau qui passait près de leur trajet a trouvé des débris”, dit Stephania. “Ils disent qu'il y a probablement eu une tempête. Le navire était en pièces. Il n'y avait ... je suis désolée, Thanos, mais il n'y avait pas de survivants.”

“Non”, dit Thanos en secouant la tête. Il se leva. “Non, c'est impossible.”

Il était impossible que Ceres soit morte. C'était *impossible*. Si elle était morte, alors, rien d'autre n'avait de sens. Thanos sentit les larmes lui monter aux yeux et il ne put pas les arrêter malgré tous ses efforts. Il commença à se détourner pour que Stephania ne le voie pas pleurer mais, quoi qu'il fasse, elle était là, devant lui.

Elle le prit dans ses bras et le tint assez près d'elle pour qu'il puisse sentir son doux parfum floral.

“Je suis désolée”, dit-elle. “Je voulais que ce soit moi qui te le dise. Les autres s'y seraient mal pris.”

“C'est ...” Il ne savait pas quoi dire d'autre. Il ne savait tout simplement pas. Il avait l'impression que le monde venait de s'arrêter brusquement entre deux moments. Il avait l'impression qu'il venait d'exhaler, que l'air frais refusait d'entrer dans ses poumons et qu'il n'était plus qu'une épave haletante.

En ce moment-là, Stephania était avec lui, le soutenait et lui semblait être une ancre qui le rattachait au monde alors que Thanos avait l'impression que la plus grande partie de son être partait à la dérive. Sa main lui semblait vraiment petite et délicate prise dans la sienne, mais elle le retenait avec force. Elle était là pendant que son chagrin le submergeait en formant des vagues qu'il n'aurait jamais accepté de laisser voir à quiconque d'autre.

Stephania le retint pendant toute cette période de souffrance et sa présence inspira de plus en plus de reconnaissance à Thanos. Elle avait raison; personne d'autre n'aurait pu lui annoncer une telle nouvelle, et il n'aurait permis à personne d'autre de le tenir comme ça.

Et il avait *vraiment* confiance en elle. Stephania avait été là pour l'aider dans son enquête. Elle n'avait pas tenu compte de la façon dont il l'avait traitée et, maintenant, elle l'aidait à survivre au pire moment de sa vie. Elle ne disait rien. Elle n'en avait nullement besoin. Elle était simplement présente et attendait que le chagrin de Thanos se consume. Quand la première vague de son chagrin fut passée, il fut surpris par ce qu'il trouva à sa place.

Il n'avait jamais cru qu'il éprouverait quoi que ce soit pour quelqu'un

comme Stephania mais, maintenant, c'était impossible de la regarder sans rien éprouver. Sa perfection avait de nombreuses facettes mais, à ce moment, il s'aperçut qu'il la comprenait exactement et profondément.

Thanos se rendit alors compte à quel point ils étaient proches. Tellement proches qu'il aurait été très facile de mettre fin à la distance qui les séparait. Alors, il aurait été très facile de l'embrasser et peut-être que cela l'aurait aidé. Peut-être, pensa-t-il, cela suffirait-il à lui faire ressentir quelque chose, n'importe quoi tant que ce n'était pas l'affreux vide qui béait en lui.

Cependant, il sentit Stephania lui toucher les lèvres avec les doigts.

“Non”, dit-elle. “Pas comme ça. Tu es bouleversé. Je ne veux pas que ça arrive seulement à cause de ça et ce n'est pas pour cette raison que je t'aide. Je suis ici parce que tu es mon ami et parce que je tiens à toi.”

Ce qu'il y avait d'étonnant, c'était qu'il tenait énormément à elle, lui aussi. Il avait l'impression que c'était venu peu à peu, que, plus il passait de temps avec Stephania, plus ce qu'il ressentait pour elle grandissait en lui, de façon presque imperceptible. Il avait fini par voir qui elle était vraiment et cette personne qu'il découvrait était une personne avec laquelle il pourrait facilement tomber amoureux.

Une personne avec laquelle il pourrait passer sa vie entière.

“Il faut que tu te concentres sur les choses importantes”, dit Stephania. “Par exemple, que vas-tu faire, à présent ?”

“Ça, c'est simple”, dit Thanos. “Je vais m'occuper de Lucious.”

CHAPITRE TRENTE

Alors qu'ils fonçaient vers la cité, Sartes s'accrochait fermement au cheval car il avait terriblement peur d'en tomber et tout autant de laisser tomber les précieux plans qu'il tenait. Il fit ralentir son cheval et, à côté de lui, Anka et son père firent de même.

“Anka, il faut qu'on ralentisse”, dit-il. “Je ne peux pas prendre le risque de laisser tomber ça.”

“Qu'y a-t-il de plus important que ta vie ?” répondit Anka.

“Sartes a volé des plans dans les tentes de commandement de l'Empire”, dit son père en répondant pour lui.

Sartes vit Anka le regarder fixement, visiblement surprise.

“Vraiment ? Tu as leurs plans ?”

Sartes hocha la tête. “Un des commandants a voulu que je les lui emmène pour voir où il était censé aller. J'ai pris tout ce que je pouvais.”

“Dans ce cas, nous ne pouvons pas te faire rentrer dans la cité de la façon habituelle”, dit Anka. “Suis-moi.”

Elle donna un coup de talon, son cheval partit au galop et Sartes la suivit de son mieux. Il osa jeter un coup d'œil en arrière et, maintenant, à l'horizon, il voyait des chevaux soulever de la poussière avec leurs sabots. Ils avaient passé trop de temps à parler. Les soldats étaient en vue.

Anka leur fit suivre des pistes cachées sur un sol accidenté. Sartes fit de son mieux pour ne pas tomber de cheval. Il regarda derrière lui, vit son père faire accélérer son cheval et, à ce moment-là, il essaya de ne pas montrer à quel point il avait peur. Si les soldats les voyaient, la poursuite se transformerait en une course que Sartes n'était pas certain de pouvoir gagner.

Sartes suivit Anka sur une série de pistes sinueuses qui leur firent traverser un bouquet d'arbres et passer devant un lieu où deux rochers se tenaient côte à côte et bloquaient presque le passage. Sartes pensa que c'était un itinéraire prévu pour semer confusion et distraction chez leurs poursuivants, mais, d'un autre côté, il fut secoué à chaque ornière et irrégularité du sol.

“On y est presque”, entendit-il dire Anka. “On devra abandonner les chevaux quand on atteindra la cité, mais nos alliés savent comment y entrer.”

Nos alliés. Sartes aima entendre ces mots. Il avait voulu rejoindre la rébellion dès qu'il en avait entendu parler. Il aurait voulu participer à l'attaque de la Place de la Fontaine. S'il avait été plus grand ...

... alors il aurait peut-être péri, comme Rexus et son frère. A cette époque-là, il avait été trop jeune pour aider la rébellion mais peut-être pourrait-il apporter sa contribution maintenant.

Il vit un ruisseau devant lui. Ses pentes étaient abruptes et l'eau coulait trop vite pour qu'il prenne le risque d'y plonger, surtout avec les plans. Le cheval d'Anka le sauta facilement et Sartes vit son père la suivre. Le cheval de Sartes semblait savoir ce qu'on voulait de lui sans qu'on le lui demande, ce qui

ne laissa pas à Sartre le temps de se demander de quelle largeur était le ruisseau ou si l'eau serait froide en cas de chute.

Il sentit les muscles du cheval se raidir sous lui et il serra les cuisses autour de sa monture quand elle bondit. L'espace d'un instant, il eut l'impression de flotter en l'air puis le sol vint brutalement les rejoindre et Sartre fut presque éjecté de la selle. Il sentit bouger les plans qu'il tenait, les serra et réussit à les empêcher de tomber quand son cheval repartit brusquement vers l'avant.

Au loin, Sartre vit les murs de Delos. Vu la tristesse que lui inspirait la cité, il n'avait jamais pensé qu'il serait aussi reconnaissant de les revoir. Ils chevauchèrent tous les trois vers les murs et Anka orienta un miroir vers le soleil en formant une séquence qui sembla se répéter pendant qu'ils se rapprochaient.

Ils entrèrent par une porte latérale et Sartre osa jeter un autre coup d'œil en arrière. Les soldats qui les pourchassaient étaient plus près, maintenant, l'épée tirée et prêts à combattre. Leurs montures les poursuivaient tous les trois de toutes leurs forces.

Ils foncèrent dans les rues et atteignirent un carrefour plein de gens. A la grande surprise de Sartre, l'un d'eux leur fit signe.

“On descend ici !” dit Anka en bondissant presque de son cheval.

Sartre et son père l'imitèrent et, presque avant de se retrouver à terre, Sartre vit un homme simplement vêtu se saisir des rênes. Alors que ses armes bougeaient, seul leur pommeau était visible. Un autre homme lui lança un manteau usé et crasseux.

“Mets-le !” ordonna Anka en revêtant un autre manteau quasi-identique.

Ainsi vêtus, Sartre, son père et Anka semblaient, aux yeux de Sartre, n'être qu'un groupe de mendiants qui traversait la cité. La foule les absorba et il vit les soldats la traverser en poussant les gens hors de leur chemin. Sartre ressentit un bref accès de panique. Et si leur déguisement ne marchait pas ? Et si les soldats les repéraient tous les trois ?

Cependant, les soldats passèrent à côté de Sartre et des autres pendant qu'ils parcouraient les rues de la cité. Sartre et son père suivirent Anka, qui tournait dans tous les sens d'une manière en apparence absurde jusqu'au moment où ils arrivèrent dans une cour murée. Anka passa à l'intérieur, puis monta dans un bâtiment de pierre et de bois plus solide que la plupart de ceux qui l'entouraient.

Sartre la suivit. Son père lui posa une main sur l'épaule.

“On a réussi. On s'est vraiment échappés.”

Sartre hocha la tête et le soulagement l'envahit. “Tu m'as sauvé.”

Son père secoua la tête. “Anka nous a sauvés tous les deux.”

“Et maintenant nous allons peut-être pouvoir la récompenser”, dit Sartre en palpant les cartes qu'il tenait encore.

Il suivit son père et Anka jusqu'à une pièce située au niveau du grenier et où plus d'une dizaine de gens les attendaient. Ils se tenaient autour d'une

grande table éclairée par des bougies qui gouttaient.

Ce qui étonna Sartes, c'est que tout le monde avait l'air vraiment ordinaire. Il avait entendu tant d'histoires sur la rébellion qu'il s'attendait à quelque chose ... de plus inhabituel. Peut-être une armée de seigneurs de guerre, chacun prêt à affronter une horde de soldats de l'Empire. Des assassins professionnels, vêtus de manteaux noirs et armés de poisons rares. Des chefs héroïques comme Rexus.

Au lieu de ça, ils ressemblaient à des gens ordinaires, à des gens comme son père, à des gens comme lui. Ils n'avaient pas l'air heureux.

“Anka, qu'est-ce qui t'a pris d'arriver ici avec une telle précipitation ?” demanda un homme. Il avait les larges épaules d'un fermier et une barbe rugueuse. “Tu aurais pu nous compromettre tous.”

“Est-ce qu'on t'a suivie ?” demanda un homme plus petit qui palpait le pommeau d'un couteau. “Va-t-il falloir qu'on se batte ?”

“Nous n'avons pas été suivis”, lui garantit Anka, “et nous n'avons pas eu le temps de faire autre chose. Nous avons quelque chose à vous montrer.”

Sartes la laissa lui prendre les plans, puis l'aida à les étaler sur la table.

“Comme vous le savez, je suis partie retrouver Sartes, frère de Ceres”, dit Anka.

“Gaspillage de temps !” dit une femme. “Tu oublies que tout le monde a un fils ou un frère en danger.”

Sartes fut tenté de détester cette personne, qui pensait que le retrouver était un gaspillage de temps.

“Ce n'était pas une perte de temps, Hannah”, répliqua Anka. “Je l'ai trouvé et il nous a apporté ça. Ce sont des plans qui montrent ce que l'Empire compte faire. Ils montrent lesquelles de nos bases ils connaissent et lesquelles ils ont l'intention d'attaquer. Nous avons même les ordres qui nous indiquent quand ils prévoient de le faire.”

“Donc, ça nous laisse beaucoup de temps pour évacuer les nôtres”, dit le premier rebelle qui avait parlé.

“C'est une possibilité”, dit Anka.

“Quelle alternative proposes-tu ?”

Sartes le comprenait, même si ce n'était pas le cas des autres. “Nous pourrions leur tendre une embuscade.”

“C'est toi, Sartes ?” demanda Hannah.

Sartes hocha la tête.

“Donc, nous te devons des félicitations pour avoir obtenu ces papiers mais cela ne signifie pas que tu t'y connais en tactique ou en stratégie.”

Sartes haussa les épaules. “Seulement ce qu'on m'a appris à l'armée.”

“Comme appelé”, répliqua la femme. “Ça m'étonnerait qu'ils t'apprennent beaucoup la planification.”

“Ils nous apprennent à rester en vie”, dit Sartes. “A connaître ses ennemis. A deviner ce qu'ils vont faire avant qu'ils ne le fassent, pour éviter qu'ils ne nous fassent du mal.”

Il s'arrêta quand il se rendit compte que tout le monde avait les yeux rivés sur lui. Il faillit décider de se taire mais, à ce moment, il sentit son père lui poser la main sur l'épaule. Sa présence suffit à lui donner assez de confiance pour poursuivre.

“Je connais mieux l'armée que vous tous”, dit Sartès. “Je peux vous dire lequel des officiers passera subitement à l'attaque et lequel préférera la prudence. Je peux vous dire que les appelés s'enfuiront si vous leur en donnez vraiment la possibilité. Nous pouvons tendre une embuscade à cette armée. Nous pouvons gagner.”

“C'est ça qu'il faut faire”, dit Anka en ajoutant sa voix à celle de Sartès. “Comme nous ne pouvons pas les affronter directement, que nous reste-t-il ? Soit on reste inactifs et on attend de se faire anéantir, soit on prend des risques comme celui que nous vous proposons.”

“Avons-nous assez d'hommes ?” demanda un des rebelles.

“Nous en avons”, dit Anka.

“Vous en aurez plus si vous libérez les appelés”, dit Sartès. “Ils haïssent l'Empire. Ceux qui ne se battront pas à vos côtés s'enfuiront.”

“Et on se battra intelligemment”, insista Anka. “Regardez ça. S'ils veulent attaquer les nôtres au nord de la cité, cela signifie qu'ils devront traverser les cimetières ici et là. Nous savons qu'il y a des catacombes où ils ne peuvent pas nous voir et d'où nous pouvons les attaquer. Et si nous le faisons ici, nous pourrions nous servir des ruines des vieux mausolées. Nous pourrions écraser leurs soldats en faisant tomber des murs. Ensuite, nous avons des fils de détente, des fosses ... nous pourrions en supprimer la moitié avant de même commencer à combattre.”

“Ils sont quand même mieux armés et protégés que nous”, insista Hannah.

Sartès désigna son père. “Mon père est le meilleur forgeron qui soit. Il peut vous aider à fabriquer toutes les armes qu'il vous faudra.”

Sartès vit son père hocher la tête. “C'est vrai. Si vous me donnez du métal, un feu et assez de personnes pour m'aider, je pourrai produire tout ce dont vous aurez besoin.”

“En combien de temps ?” demanda Anka.

Le père de Sartès sembla réfléchir l'espace d'un instant. “Ça dépendra du type de ressources que vous pourrez me fournir mais, si vous me trouvez assez de personnes, je pourrai vous équiper aussi bien que l'armée, sinon mieux.”

“Et nous n'avons pas besoin de les affronter tous à la fois”, fit remarquer Anka. “Il nous faut juste assez d'hommes et d'armes pour attaquer les forces les plus faibles. Nous pouvons attaquer les caravanes de ravitaillement pour leur prendre des fournitures. Écoutez. Nous pourrions évacuer les gens dans le vieux quartier, laisser des pièges derrière nous et attaquer leurs caravanes de ravitaillement pendant qu'ils sont encore en train de nous rechercher.”

Anka se mit à exposer les grandes lignes de ses plans et Sartès dut admettre qu'il était impressionné. Il s'était attendu à ce que les choses soient

difficiles pour la rébellion en l'absence de Rexus mais Anka semblait comprendre la situation en détail. De plus d'une façon, Sartes pensait qu'elle était même meilleure que Rexus. Dans une situation où l'ex-chef des rebelles aurait pu ordonner une attaque frontale, Anka semblait plus prudente car elle voulait tout préparer aussi soigneusement que possible pour garantir la survie de ses soldats.

A un moment de la préparation, Sartes erra vers le fond de la pièce. Son père y était et il passa un bras autour des épaules de son fils. Pour la première fois depuis que les soldats de l'Empire l'avaient enrôlé comme appelé, il se sentait vraiment en sécurité.

“On dirait qu'il va y avoir beaucoup de travail à faire”, dit son père.

Sartes hocha la tête. “Aucun problème. Je veux aider la rébellion.”

“En es-tu sûr ?” demanda son père. “Ça m'a déjà coûté un fils. Tu pourrais partir te mettre en sécurité.”

“Le ferais-tu ?” demanda Sartes.

Son père secoua la tête. “Ils ont besoin que je leur fabrique des armes. Toi, par contre, tu pourrais partir.”

“Pour aller où ?” demanda Sartes. “Où est-on en sécurité ? Où que j'aille, l'armée pourrait venir me capturer ou me tuer rien parce qu'elle en a envie. Le seul moyen d'être en sécurité, c'est d'aider tout le monde, et je veux aider tout le monde. Il y a encore beaucoup d'autres garçons comme moi qui sont prisonniers de l'armée ou qui se font attaquer tous les jours dans ce royaume.”

Son père hocha la tête. “Je suis fier de toi, mon garçon, et tu as raison. Il faut qu'on améliore la situation. J'imagine que je peux le faire en fabriquant des armes.”

“Et moi, je ferai tout mon possible pour aider”, dit Sartes.

Il n'était pas encore sûr de ce qu'il ferait mais il était sûr d'une chose : cette fois, au moment de se battre contre l'Empire, il tenait à participer.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Le mur d'eau coulait à flots sur Ceres, si froid qu'il la faisait frissonner. Alors qu'il l'inondait, elle eut la sensation qu'il la débarrassait d'une sorte de blocage ou de barrière et laissait s'ouvrir quelque chose en elle, comme une fleur.

Elle avait réussi la mise à l'épreuve des insulaires. Elle avait appris les leçons qu'ils avaient voulu qu'elle apprenne. A l'instant même, elle entendait à l'arrière plan le murmure de l'île pulser comme une créature vivante. L'espace d'un instant, son propre pouvoir répondit avec sa propre pulsation et sa force était telle que Ceres ne pouvait plus se concentrer.

Seule la voix d'Eoin la ramena à elle-même et lui permit de voir qu'elle était dans un tunnel en pierre qui descendait brusquement en formant une longue spirale. Elle ne pouvait dire si c'était naturel ou si l'endroit avait été sculpté par les mains des insulaires.

“Par ici”, dit Eoin. Ceres le vit, pas très loin devant elle.

Elle le suivit dans le tunnel en se laissant guider par la faible lumière du soleil qui semblait comme réfléchi par les murs. Le tunnel tournait dans les sens et, bientôt, Ceres ne sut plus s'ils étaient encore sous la ziggourat ou à un tout autre endroit.

Devant elle, Ceres pensa voir un carré de lumière naturelle sur laquelle Eoin détacha brièvement sa silhouette lorsqu'il quitta le tunnel. Ceres le suivit et traversa un autre rideau d'eau qui sembla n'être qu'un filet par rapport au précédent.

Elle arriva sur un sol herbeux, dans une dépression géante en forme de bol. Des arbres pendaient par-dessus le bord à des angles quasi-impossibles, surplombant le vide en s'accrochant au roc. Ceres se prit à se demander combien de ces arbres étaient des habitants de la forêt qui avaient succombé à la malédiction.

Il y avait là des gens de la forêt qui allumaient un feu de joie d'un côté de l'espace dégagé avec du bois flottant et des chutes. Il y en avait d'autres qui disposaient de la nourriture et des boissons, visiblement occupés à préparer un festin de fruits de la forêt et de poisson côtier.

“Nous allons célébrer l'acceptation de ton pouvoir”, dit Eoin.

“Et ensuite ?” demanda Ceres.

Eoin tendit la main pour que Ceres la prenne. “C'est à toi de décider. Tu peux rester avec nous aussi longtemps que tu le souhaites. Tu peux retourner te battre contre l'Empire. Tu peux aussi choisir autre chose si tu veux. Nous t'aiderons quel que soit ton choix.”

Au centre exact de la dépression en forme de bol, il y avait ce qui ressemblait à un anneau de poteaux en bois qui entourait un socle. Cependant, quand Ceres se rapprocha des poteaux, elle y vit des yeux qui bougeaient même si les poteaux, eux, ne bougeaient pas.

“Lors des dernières étapes avant qu'ils succombent complètement à la

malédiction, les nôtres sont plus que jamais reliés à la jungle”, dit Eoin. “Ils voient des choses que les autres ne voient pas. Nous venons ici pour prendre les décisions les plus importantes.”

Ceres entra dans le cercle avec lui, se sentant observée par les yeux. A présent, les gens de la forêt étaient rassemblés autour d'eux et leur feu de joie brûlait à l'arrière plan.

Il y avait un bol sur le socle. Eoin le souleva et le lui offrit. Le contenu du bol avait une odeur sucrée et l'air collant. Eoin le mit dans les mains de Ceres.

“Si tu acceptes la force qui vit en toi, bois. Bois et vois.”

“Boire pour voir quoi ?” demanda Ceres.

Eoin ouvrit les mains. “Tout.”

Elle prit le bol, en goûta le contenu puis le but rapidement en entier. Aucune des personnes présentes n'allait essayer de lui faire de mal, ou alors, ce serait de la façon rude et agitée qui a toujours cours en matière de combat. Quand elle but, elle constata que la boisson était collante et épaisse et avait le goût des baies sucrées et de la sève des plantes de la jungle.

“Qu'il y a-t-il là-dedans ?” demanda Ceres, mais Eoin se contenta de sourire. Ceres regarda autour d'elle et eut l'impression que les flammes du feu de joie commençaient à flotter.

Elle entendit un martèlement répétitif et, l'espace d'un instant, elle pensa qu'un joueur de tambour s'était peut-être mis à jouer. Alors, elle se rendit compte que c'était le martèlement rythmique des pieds des gens de la forêt, qui martelaient le sol avec une régularité parfaite qui lui sembla être en phase avec le battement toujours plus fort de son cœur.

Tout lui semblait remarquablement lent mais, de toute façon, le reste du monde l'était aussi. Il semblait à Ceres que les danseurs dérivaienent comme des feuilles dans la lumière du feu et que chacun de leurs mouvements était si lent et si précis qu'on aurait dit qu'ils dansaient à peine.

Le monde sembla flotter devant ses yeux et elle sentit qu'elle tombait. Eoin était là, à côté d'elle, et il la déposait doucement sur le sol de la jungle.

“Dors, Ceres”, dit-il. “Dors et rêve.”

Ceres leva les yeux vers lui et le regarda un instant ou deux. Ce fut une dernière vue agréable avant de fermer les yeux.

Delos s'étendait sous elle comme un jouet d'enfant. Elle avait l'impression de dériver vers la cité, de descendre toujours plus bas vers elle. Ceres sentait l'air lui filer entre les doigts, mais elle n'avait pas l'impression de tomber. Elle ne se sentait absolument pas en danger.

Alors qu'elle se rapprochait du sol, elle se rendit compte qu'elle tombait vers la maison où elle avait vécu. Quasiment au moment où elle s'en rendit compte, la vision changea de scène et elle se retrouva en train de regarder deux personnes qu'il lui fallut une seconde pour reconnaître.

Sa mère et son père avaient l'air vraiment plus jeunes dans cette scène. Jamais Ceres ne les avait vus aussi jeunes. Elle vit un tout petit garçon marcher à pas hésitants et sut ce que ce ne pouvait être que Nesos, son frère

ainé. Il regarda dans un berceau en même temps que Ceres.

“Qu'as-tu fait ?” demanda sa mère.

“Ce que j'avais à faire,” répondit son père.

“Si tu t'imagines qu'on va élever un quelconque mioche, alors —”

“C'est exactement ce que nous allons faire”, insista son père. “Nous allons élever cette fille comme si c'était la nôtre et ne jamais lui donner de raison de s'imaginer qu'il en est autrement.”

Ceres voulut regarder de plus près mais les images qui défilaient devant elle changèrent à nouveau.

Maintenant, il y avait des armées qui s'affrontaient autour d'elle et le fracas des épées se mêlait aux cris des mourants et au bruit sourd des corps en armure qui se heurtaient les uns aux autres. Elle vit des gens se battre les uns contre les autres, se poignarder et se taillader les uns les autres pour conquérir de l'espace.

Elle se vit au cœur de la mêlée, portant une armure bordée d'or, maniant une épée et un bouclier. Un homme lui fonça dessus et elle s'écarta puis le tua de son épée. Elle s'entendit crier des ordres au-dessus du chaos de la mêlée et, à sa grande surprise, ceux qui l'entouraient l'écoutèrent. Ils se reformèrent, chargèrent et se battirent à nouveau.

Ceres se vit au cœur du combat, vit tomber ses adversaires jusqu'à ce qu'ils finissent par se retourner et s'enfuir. La déroute s'étendit du point où Ceres se battait jusqu'à engloutir toutes les forces ennemies. Ceres entendit résonner le cri de bataille de ses soldats à de nombreuses reprises.

“Ceres ! Ceres !”

Ceres resta sur place sans comprendre. Que se passait-il ? Ces images n'étaient-elles qu'aléatoires ou avaient-elles un sens ?

“Tu sais ce qu'elles représentent, Ceres.”

Ceres se retourna. Elle ne se tenait plus sur un champ de bataille. Vu l'endroit où elle se trouvait, elle aurait pu être de retour sur l'île, mais cette île-là était différente. Alors que les demeures des gens de la forêt étaient couvertes du vert de la jungle, ici, des flèches et des arches en marbre arc-en-ciel s'élevaient au-dessus de prairies plates.

Une femme se tenait là, ou du moins une vague impression qui ressemblait à une femme. Elle portait ce qui, pour Ceres, semblait à première vue être un manteau, mais c'était plus que ça. C'était comme une brume translucide, une ouverture dans sa vision qu'elle ne pouvait transpercer.

“Qui es-tu ?” demanda Ceres. “Qu'es-tu ?”

“Une vision, une image”, dit la femme.

“Une image de quoi ?” insista Ceres, qui n'allait pas se contenter de si peu.

La femme pencha la tête de côté et la capuche qui la recouvrait bougea en même temps.

“De ta mère.”

La femme tendit le bras vers Ceres, qui resta immobile quand la femme la

toucha au front. Le pouvoir qui vivait en Ceres s'enflamma à ce contact, que Ceres ressentit comme l'entrée d'une chose vivante en elle. A ce moment, la chose sembla la traverser brusquement de bas en haut et s'écouler d'elle comme une fumée noire qui finit par flotter au-dessus d'elle comme un nuage.

La silhouette féminine sembla l'observer. Elle tendit le bras, malaxa la fumée entre ses mains comme de l'argile, l'enroula pour en faire des brins puis la transforma en autre chose. Pendant ce temps, la fumée semblait croître et devenir quelque chose de différent, quelque chose de plus.

“Fais-tu ce choix ?” demanda la silhouette féminine.

Ceres hocha la tête. “Oui.”

“Dans ce cas, sois ce que tu dois être.”

Alors, la fumée rentra à nouveau en Ceres et sembla la remplir complètement. La fumée était là, en elle, et en même temps la fumée était elle. A ce moment, son pouvoir sembla la submerger et elle tomba. La femme masquée l'attrapa et la déposa doucement par terre.

“Quand tu te réveilleras, viens me retrouver”, dit-elle.

“Où ?” demanda Ceres.

“Sur l'Île Au-Delà du Brouillard.”

Ceres voulait demander ce qu'elle voulait dire et où se trouvait cette île mais, à ce moment, elle sentit que la vision commençait à disparaître. Elle reprit peu à peu conscience et se rendit compte qu'elle était allongée dans l'herbe près du feu de joie.

Elle vit Eoin penché sur elle, visiblement inquiet.

Les douleurs de ses combats avaient disparu et la force qui vivait en elle était à fleur de peau. Elle permit à Eoin de l'aider à se relever.

Elle était encore entourée par les gens de la forêt et elle vit la façon dont ils la regardaient maintenant. Elle savait qu'ils voyaient le nouveau pouvoir qui l'habitait, de la même façon qu'elle sentait qu'ils étaient tous unis dans leur osmose avec l'île.

Lentement, ils se mirent à scander quelque chose et Ceres mit un moment à comprendre que c'était son nom qu'ils scandaient avec une lente solennité, comme si un grand chef était apparu parmi eux.

“Ceres, Ceres, Ceres !”

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Thanos était déjà souvent allé aux appartements du roi, mais il pensait ne jamais l'avoir fait en se sentant comme il se sentait maintenant, en colère, trahi, mais aussi pénétré par une sorte de sensation d'achèvement. Toutes ces sensations se faisaient concurrence en son for intérieur alors qu'il se dirigeait vers l'entrée à grands pas.

Les portes de cet endroit étaient extravagantes, comme une grande partie du reste du château. Elles étaient recouvertes de sculptures peintes qui représentaient des scènes de bataille et de jugement. Quand il était plus jeune, Thanos les avait suivies des doigts en imaginant tous les exploits de ces rois morts depuis longtemps. Maintenant, il les voyait pour ce qu'elles étaient : un message prétentieux.

Il y avait un garde de chaque côté des portes. Comme c'étaient des gardes royaux, leur armure contenait tant d'or qu'elle semblait en dégouliner. L'un d'eux leva une main quand Thanos approcha.

“Je suis désolé, votre altesse, mais le roi ne reçoit pas de visiteurs pour l'instant.”

Thanos le regarda fixement. En temps normal, il aurait discuté ou essayé de persuader le garde. Il comprenait que cet homme essayait seulement de faire son travail mais, à ce moment-là, rien ne pouvait l'empêcher de parler au roi Claudius.

A son père. Cette pensée suffit à le faire frissonner d'une nouvelle vague d'émotion.

“Écartez-vous”, dit Thanos, et les gardes, qui avaient dû entendre quelque chose d'inhabituel dans sa voix, s'écartèrent hâtivement de sa route. C'était bien. En dépit de tout, Thanos ne voulait pas *leur* faire de mal.

Il poussa les portes. A l'intérieur, il trouva le roi Claudius en train de boire, de mâcher une cuisse de poulet et de se faire servir par des domestiques de sexe féminin. Il était assis sur une chaise aux élégantes sculptures devant une belle flambée et avec un plateau de jeu dont les jetons suggéraient qu'il avait une partie en cours.

Thanos vit le roi lever les yeux quand il entra. Il vit l'accès soudain de colère du roi s'adoucir à la vue de Thanos qui, maintenant, comprenait pourquoi.

“Thanos, je pensais avoir dit que je ne voulais pas être dérangé. Mais ce n'est pas grave. Viens. Normalement, la seule façon dont j'arrive à obtenir une bonne partie, c'est en jouant contre moi-même.”

Thanos resta sur place et regarda les domestiques qui se tenaient autour de lui. “Tout le monde dehors.” Les domestiques ne bougèrent pas et il éleva la voix. “Je vous ai dit de partir.”

Il regarda les domestiques courir vers la porte puis attendit qu'elles la referment avec un bruit sourd. Le roi Claudius se leva et, pour la première fois depuis longtemps, Thanos le regarda vraiment avec attention. Il se surprit à

inspecter le visage du roi, à rechercher des ressemblances dans certains traits. Est-ce que cette arcade sourcilière ressemblait à la sienne ? Et cette légère élévation des pommettes ?

A cet instant, on aurait dit que leur point commun principal était leur colère. Le roi Claudius était rouge de colère et Thanos le vit faire tomber du bras les pièces de son jeu.

“Comment oses-tu renvoyer mes domestiques ? As-tu oublié qui est le roi ici, Thanos ?”

“Je n'ai pas oublié”, dit Thanos. Un autre jour, il aurait sans doute penché la tête ou se serait agenouillé, mais pas ce jour-ci.

“Et cette entrée en trombe. Pour qui te prends-tu pour faire une chose pareille ?”

“Je pense que je suis votre fils”, dit Thanos, et il eut l'impression de se décharger d'une dalle de pierre à chaque mot qu'il prononça. Il n'avait pas été sûr de la façon dont il allait le dire mais, maintenant qu'il l'avait fait, il était impossible de revenir en arrière.

L'énergie de la colère sembla s'évacuer de la pièce aussi rapidement qu'elle y était entrée. Si Thanos n'avait pas déjà eu confirmation de son identité, il l'aurait eue à ce moment-ci, sans que le roi ait besoin de rien dire. Cependant, même ainsi, il voulait entendre le roi Claudius admettre ce fait.

Le roi recula dans sa chaise en trébuchant et s'y affala aussi lourdement que si Thanos l'y avait poussé. Il tendit la main vers sa coupe de vin puis la lança dans le feu. Thanos entendit la coupe heurter les charbons et le vin siffler en s'évaporant.

“Qu'est-ce qu'on t'a dit ?” demanda péremptoirement le roi Claudius. “Où as-tu entendu ça ?”

Thanos pensa à la sage-femme, puis à la mort du garçon d'écurie. Il n'allait pas apporter d'ennuis à quelqu'un d'autre. Même Cosmas pourrait se retrouver en danger si Thanos expliquait trop précisément comment il avait appris la vérité.

“Quelle importance ?” répliqua Thanos. “Ce qui compte, c'est que je suis votre fils. N'est-ce pas ?”

Le roi Claudius baissa longuement les yeux vers ce qui restait de sa partie avant de finalement répondre.

“Oui. Ta mère ... était si belle. Quand j'ai appris qu'elle était enceinte, j'étais vraiment heureux, mais je ne pouvais pas le reconnaître publiquement. Elle non plus. Cela aurait causé un véritable chaos. Au lieu de dire les choses, nous les avons cachées.”

Thanos pensa aux références qui avaient été laissées dans le livre de généalogie. Le roi aurait pu ordonner qu'on cache ce livre, mais sa mère avait clairement tenu à ce que la vérité éclate un jour, ou alors, elle avait simplement voulu se réconforter en notant la vérité quelque part.

“Donc, je suis votre fils”, dit Thanos. “Votre fils aîné.”

“Et mon meilleur”, dit le roi Claudius. “Tu es tout ce que j'aurais pu

espérer que tu deviennes. Tu es intelligent, bon à la guerre, assidu, capable de commander ceux qui t'entourent. Tu as remporté la victoire au Stade alors que Lucious s'est enfui et, à ce moment-là, je n'aurais pas pu être plus fier de toi. Quand j'ai cru que tu étais mort à la guerre, quelque chose s'est brisé en moi. Quand tu es revenu, c'était comme si le soleil était revenu après un long hiver."

Thanos ne savait que répondre à ce discours. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas entendu le roi parler aussi chaleureusement de lui et, de toute façon, c'était le roi Claudius qui l'avait envoyé à la guerre. Être le fils du roi était lourd de significations mais il n'était pas encore sûr de ce que cela signifiait vraiment, parce que cet homme était tout de même cruel et tyrannique avec son peuple.

"Je suis content d'avoir appris la vérité", dit Thanos. "J'ai l'impression que c'est la première fois que je sais qui je suis."

"Tu as toujours été mon fils", dit le roi. "Même si tu ne le savais pas, tu as toujours été un homme que j'aurais pu souhaiter être."

Cela dit, Thanos était plus que ça, n'est-ce pas ? "Si je suis votre fils, suis-je aussi votre héritier ?"

Le roi Claudius hocha la tête. "Et c'est pour cela que nous ne pouvions pas en parler. Cela aurait démoli l'Empire."

"L'Empire est en train de se démolir tout seul", fit remarquer Thanos, mais ce n'était pas le moment de se disputer. Avant cela, il y avait trop de choses auxquelles réfléchir, trop de choses à analyser en une seule fois. Tout ce qu'il avait pensé de lui-même avait changé. Il ne savait même pas quelle place il occupait dans l'Empire, à présent.

Le roi semblait trouver la situation aussi inextricable que Thanos. Il restait assis en regardant autour de lui comme si la réponse à ses questions avait pu s'y trouver.

"Je suis content que tu sois au courant", dit le roi Claudius. "Je n'aurais pas cru que ça me plairait. J'avais passé tant de temps à te cacher ça ! Cela dit, maintenant que tu es au courant, j'ai l'impression qu'on m'a retiré un poids."

"Ce n'est pas la seule chose que je sais", répondit Thanos. "Je sais qui a essayé de me faire assassiner."

En entendant cette nouvelle, le roi se releva. "Vraiment ? Qui ? Je les ferai pendre. Je les ferai —"

"Lucious", dit simplement Thanos.

Il vit aussitôt changer l'expression du roi. Quand il avait dit au roi Claudius qu'il connaissait le secret de sa naissance, Thanos avait vu un choc pur se dessiner sur les traits de son père. Cette fois-ci, c'était encore de la surprise, mais vraiment pas aussi forte. Pourquoi l'aurait-elle été ? Ils savaient tous les deux que Lucious était plus que capable d'une telle chose.

"Non", dit le roi Claudius, mais d'une voix qui manquait de certitude.

"Si", insista Thanos. "Il a envoyé un message au Typhon et lui a ordonné d'essayer de me tuer. Il a suivi les mêmes indices que moi sur ma naissance et

il a voulu ma mort pour cette raison. Il *veut* que je meure.”

“Lucious est quand même un prince de l'Empire”, dit le roi Claudius, comme si cela le rendait incapable d'avoir fait une telle chose.

“C'est ce qui explique pourquoi il a convaincu aussi facilement le Typhon de faire ce travail”, insista Thanos. “J'ai trouvé le garçon qu'il a envoyé porter le message. Lucious lui a donné une amulette qui prouvait que le message venait de lui.”

“Et tu as ce garçon ? Il peut jurer la vérité de ses propos ?”

Thanos serra les dents. “Il a été assassiné peu de temps après que je lui ai parlé.”

De son côté, Thanos pensait que le roi aurait dû entendre parler de cet événement puisqu'il s'était déroulé dans son propre château. Faisait-il vraiment si peu de cas de ce qui arrivait aux gens qui passaient leur vie à le servir ?

“J'ai découvert ce qui s'est passé”, insista Thanos. “Il a envoyé ce garçon porter le message. Qui d'autre aurait pu le faire ? Il devrait être exécuté pour ce forfait !”

“Il est hors de question que je fasse exécuter Lucious”, répondit sèchement le roi Claudius. “Ne le propose même pas.”

“Mettez-le en prison, dans ce cas”, dit Thanos. “Mettez-le là où il ne pourra plus faire de mal. Vous savez forcément comment il est. Je pensais que vous ne le gardiez qu'à cause de son statut, mais si je suis votre fils —”

“Lucious m'est utile”, dit le roi Claudius. “Il a un rôle à jouer, même si tu ne le comprends pas maintenant.”

“Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ?” insista Thanos. Il sentait la colère monter en lui et écraser l'étrange sorte de justesse qu'il avait ressentie en entendant le roi admettre qu'il était. “Il a essayé de me tuer. Il a *vraiment* fait tuer ce garçon. Il faut qu'on l'arrête.”

“Il fera exactement ce qu'il doit faire”, dit le roi Claudius.

“Et vous ne ferez rien pour le punir ?”

Thanos vit le roi secouer la tête.

“Voyons, Thanos”, dit le roi Claudius. “Cela devrait être un moment de bonheur. J'ai retrouvé un fils qui sait qui je suis. Assieds-toi avec moi et mangeons.”

“J'ai subitement perdu l'appétit. Je vous en prie de m'excuser, votre majesté.”

“Thanos”, dit le roi Claudius. “Ne fais pas de bêtise.”

De bêtise ? Thanos n'allait pas pas faire de bêtise. Il allait faire quelque chose qu'il aurait dû faire longtemps auparavant. Si son tout nouveau père refusait d'agir contre Lucious, alors, Thanos agirait à sa place.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Comme Lucious aimait le vin, il lui semblait normal de prendre un vignoble. Comme le roi lui avait donné la permission de prendre tout ce qu'il voulait pour remettre les paysans à leur place, pourquoi s'en passerait-il ?

Pas n'importe quel vignoble, bien sûr. Autour de Delos, il y en avait bien assez qui produisaient une piquette qu'il refusait qu'un domestique lui serve, ou alors il le faisait fouetter. Le cru Cervin, lui, valait la peine qu'on s'en empare, pas seulement parce qu'il produisait un vin de qualité mais aussi parce que ses propriétaires vendaient du vin du monde entier à tous les nobles que connaissait Lucious. Il serait fort utile d'ajouter l'argent de la vente au trésor royal. Lucious aurait certainement beaucoup de plaisir à posséder ce vignoble.

Alors qu'il traversait les champs avec ses hommes, ils ressemblaient probablement à une bande de nobles chevaliers partis tuer un monstre. Il voyait les paysans s'éparpiller devant eux et s'enfuir. Lucious pensait brièvement qu'il pourrait les poursuivre pour s'amuser, mais ce qu'ils étaient venus faire était plus intéressant. De toute façon, comme ils ne semblaient pas être des esclaves, c'était peut-être mieux qu'ils s'enfuient. Lucious ne voulait pas être obligé de payer des vigneron pour travailler sur sa nouvelle vigne.

“Souvenez-vous de ce qu'on est venus faire ici”, dit Lucious en regardant les hommes qui l'accompagnaient. Il les avait choisis lui-même et n'avait sélectionné que les membres de l'armée les plus durs et les plus coriaces pour ce travail. Il avait voulu recruter des hommes qui n'auraient pas peur de faire le nécessaire. “Montrons à Delos ce que ça coûte de se rebeller !”

Les hommes lui répondirent par un rugissement. Il y en avait eu deux ou trois qui avaient exprimé quelques scrupules lors des deux ou trois derniers raids. Lucious leur avait ordonné de rejoindre le front pour aller y combattre les rebelles. Il n'avait pas de temps à perdre avec les faibles. Les hommes restants avaient prouvé qu'ils acceptaient d'exécuter tous les ordres. La plupart d'entre eux semblaient aimer ça.

Ils approchèrent de la ferme au galop et Lucious, désinvolte, écarta d'un coup de pied un garçon qui courait trop près d'eux et l'envoya au sol en un amas d'os brisés. Lucious ne se retourna pas.

La ferme était plus grande que la plupart de celles qui entouraient Delos, probablement grâce à l'argent du vin. Évidemment, comparé au château, c'était une masure, mais il aurait vite fait de la redécorer pour y accueillir des invités ou pour en faire une loge de chasse. Peut-être même en ferait-il un endroit où il entretiendrait une maîtresse noble. Il avait l'œil sur Stephanía depuis un certain temps, mais il y en avait beaucoup d'autres.

Riches ou pas, ces gens étaient quand même des paysans sans la moindre goutte de sang noble. Ils étaient peut-être les pires des classes inférieures, car ils s'imaginaient que leur capacité à produire du bon vin les rendaient d'une façon ou d'une autre supérieurs à tous les autres, sinon même presque aussi

bons que ceux qu'ils avaient le devoir de servir. Rien qu'à cette pensée, Lucious était content d'avoir jeté son dévolu sur cet endroit.

Ils s'arrêtèrent devant la porte et Lucious tendit les rênes à un des hommes. Il ne prit pas la peine de frapper. Il préféra attendre qu'un autre de ses hommes envoie la porte claquer contre le mur d'un coup de pied. L'homme entra et Lucious le suivit.

A l'intérieur, il vit une salle au plafond élevé dominée par une longue table sur laquelle trônait de l'argenterie. Sur le côté, il y avait un grand escalier décoré de trophées, comme dans la maison d'un noble. Lucious avait eu raison de penser que ces vigneronns avaient des idées irrespectueuses de leur rang.

Il y avait un gros paysan aux cheveux grisonnants qui portait tant de velours et d'argent qu'il aurait pu être un noble. Il y avait une femme du même âge, habillée de façon tout aussi stupide. Un jeune homme portait des vêtements de travail simples mais Lucious vit qu'il ressemblait à son père. Il y avait deux femmes plus jeunes, l'une enceinte de plusieurs mois et probablement l'épouse du jeune homme, alors que l'autre était probablement sa sœur.

Quand Lucious entra, le gros homme se levait déjà de table.

“Que se passe-t-il ?” cria le marchand de vin d'une voix tonitruante.

“Vous croyez faire quoi, à rentrer comme ça chez moi ? De quel droit est-ce que vous —”

Lucious tira son épée avec agilité et en donna un coup au ventre rebondi du gros homme, qui était si gros que l'épée ne ressortit même pas de l'autre côté.

“Je pense que je suis ton prince”, répondit sèchement Lucious, qui recula alors pour laisser tomber l'homme, “et que, maintenant, cette maison m'appartient.”

“Père !” cria le jeune homme. Il tira une faucille de sa ceinture et fonda sur Lucious. La lame heurta bruyamment l'acier de l'armure de Lucious quand il recula, puis le prince envoya un coup d'épée à la gorge du jeune homme. Il voulait le décapiter proprement, avec la dignité du guerrier qu'il était, mais, en fait, son épée ne traversa la gorge de l'homme qu'à moitié. Il sentit qu'elle s'arrachait de sa main quand le jeune homme s'effondra.

“Vraiment, vous, les paysans, vous ne pouvez même pas *mourir* dignement ?” demanda Lucious. Il posa un pied sur la poitrine de l'homme et tira sur son épée. Elle résista et cela ne fit qu'accroître sa colère. Finalement, elle se dégagea.

“Vous les avez vus résister”, dit Lucious à ses hommes. “Les familles des traîtres paient le prix de la révolte. Le jeune sera jeté dans la fosse aux esclaves. Vous pendrez les autres quand vous en aurez fini avec eux. Trouvez tous les domestiques et préparez-vous à les vendre s'ils ont de la valeur. Tuez les autres. Ensuite, je veux que vous enleviez à cette maison tout ce qu'elle contient de précieux. Qu'attendez-vous ? Exécution !”

Ses hommes se précipitèrent en avant et les femmes hurlèrent quand ils

les entraînent. Lucious s'assit à la table pour jouir du commencement de la violence. Il y avait une bouteille de vin sur la table et il se servit. Il but au goulot pendant que, partout dans la maison, d'autres cris se faisaient entendre. Ce n'était pas le meilleur cru mais il était plus que passable.

Quand le pillage commença, il regarda autour de lui en imaginant ce qu'il ferait de cet espace. L'argenterie vaudrait pas mal d'argent et l'espace pourrait servir à organiser des fêtes. Oui, décida-t-il quand le corps d'un domestique dévala l'escalier, c'était un endroit bon à prendre.

Il sortit dans la lumière du soleil, où ses hommes attachaient des domestiques à genoux. Lucious les longea à grands pas et choisit silencieusement ceux qui valaient la peine d'être gardés. L'un d'eux, que des hommes traînaient vers une corde pour le pendre, était en train d'argumenter avec ses hommes.

“Vous avez besoin de moi”, dit-il. “Maintenant que le maître viticulteur est mort, je suis le seul à tout connaître de l'entreprise.”

Lucious intervint. “Attendez. Il a raison. Il faut que nous sachions ces choses.”

Il entendit le domestique pousser un soupir de soulagement et cela le fit sourire.

“Par conséquent, soyez sûrs de ne le tuer que quand vous l'aurez assez battu pour qu'il vous ait tout dit”, conclut-il.

Il continua à avancer et retrouva le garçon qu'il avait assommé en arrivant. Lucious le regarda essayer de s'éloigner en rampant, la jambe visiblement cassée. Alors, Lucious alla s'accroupir à côté de lui.

“Tu pourrais tout aussi bien arrêter”, dit-il. “De toute façon, je pourrai t'attraper quand je le voudrai.”

“Je vous en prie”, dit le garçon. “Je vous en prie, ne me tuez pas.”

“Comment t'appelles-tu, mon garçon ?” demanda Lucious.

“V-Vel.”

“Sais-tu qui je suis, Vel ?” demanda Lucious.

“Vous êtes le prince Lucious”, dit le garçon.

“Et sais-tu ce qui s'est passé ici ?”

“Vous ... vous les avez tués.”

“Oui”, dit Lucious, “parce que c'étaient des traîtres qui refusaient de renoncer à ce qui appartenait à leurs supérieurs. Parce que la rébellion a son prix et que vous allez tous le payer jusqu'à ce que la rébellion s'arrête. Ce qui est en train de se passer, c'est leur faute. Penses-tu que tu peux te souvenir de tout ça ?”

Le garçon hocha la tête.

“Bien. Dans ce cas, je ne te tuerai pas. Un de mes hommes va t'éclisser la jambe et tu pourras alors repartir à Delos cahin-caha. Sur ta route, tu diras tout ça à tous ceux que tu rencontreras, tu comprends ?”

Le garçon hocha la tête. “O-oui.”

“Oui qui ?” exigea Lucious d'une voix à nouveau sèche.

“Oui, votre altesse.”

“C'est mieux”, dit Lucious. Au moins, aujourd'hui, il y avait un paysan qui avait appris quel était son véritable rang.

C'était déjà ça.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Blotti parmi les statues et les mausolées du cimetière, Sartes écoutait discuter les chefs de la rébellion. Ils s'étaient rassemblés autour d'une des tombes de l'endroit et avaient étalé la carte dessus. Anka se tenait au cœur d'un groupe comprenant les membres les plus âgés de la rébellion. Sartes n'était présent que parce qu'Anka avait insisté pour qu'il le soit.

“Nous ne savons pas avec certitude s'ils vont passer ici”, insista un gros homme qui ressemblait à un ouvrier travaillant sur les quais. “Nous risquons de faire courir des risques à tous les nôtres sans raison.”

“Pas sans raison, Edrin”, insista un jeune homme qui ressemblait à un combattant. “Pour empêcher l'Empire de capturer, torturer et massacrer les nôtres.”

“Tu soutiens toujours Anka”, dit Hannah. Elle avait été à la réunion quand ils avaient pris cette décision.

Sartes commençait à mieux comprendre qui étaient les rebelles. Le jeune homme s'appelait Oreth. Il semblait jouer le rôle d'une sorte d'assistant auprès d'Anka, qui s'efforçait d'assurer la cohésion de la rébellion. Le grand homme, Edrin, était fiable mais doutait visiblement des capacités d'Anka. Sartes n'aimait pas Hannah parce qu'elle semblait être bien plus préoccupée par la place qu'elle occupait au sein de la rébellion que par autre chose.

“Nous sommes au bon endroit”, dit Anka en montrant l'endroit sur la carte.

“Dans ce cas, où est l'ennemi ?” demanda un autre homme. On l'appelait Yeralt et Sartes avait entendu dire qu'il était le fils d'un marchand, probablement plus riche que le reste des membres de la rébellion. “Ce n'est pas que je veuille contester ta décision, Anka, mais les nôtres s'inquiètent à juste attendre comme ça. Ils pensent que le plan a foiré.”

“Dans ce cas, je vais leur parler”, dit Anka. Elle regarda autour d'elle et, à la grande surprise de Sartes, il vit son regard s'arrêter sur lui. “Viens avec moi, Sartes. Montrons-leur pour quoi ils se battent.”

Sartes suivit Anka, qui sortit sur la route qui traversait le cimetière. Autour d'eux, les rebelles sortirent de leurs cachettes dans les fosses et derrière les statues pour écouter.

“Écoutez-moi”, dit Anka. “Je sais que vous avez peur. Je sais qu'il y en a parmi vous qui pensent que nous ne devrions vraiment pas faire ça, que nous devrions nous enfuir et évacuer les nôtres. En vérité, nous pourrions le faire.” Elle éleva la voix. “Nous pourrions le faire et l'armée traverserait cet endroit. Elle descendrait sur les villes et les villages pour nous y rechercher mais ça irait. Nous n'y serions pas.”

“Les gens ordinaires y seraient, eux”, poursuivit Anka. “Nous avons tous vu ce que l'armée peut faire. Elle entrera dans ces villes et y tuera des gens. Elle les sortira de leur maison et elle les torturera. Elle enrôlera de jeunes hommes comme Sartes que voici. Elle réduira en esclavage ceux qui ne

peuvent pas combattre pour elle. Nous pourrions nous enfuir mais nous ne le ferons pas. Nous ne le ferons pas parce que le peuple de Delos a besoin de nous.”

En entendant ce discours, les rebelles qui se tenaient aux alentours acclamèrent Anka et Sartes ne put s'empêcher des les imiter. Au-dessus des acclamations, il entendit un grondement. Oreth accourut.

“Ils arrivent !”

Sartes vit Anka hocher la tête. “Tout le monde à sa place ! Souvenez-vous du plan !”

Sartes repartit dans sa cachette du côté de la statue et vit les autres reprendre leur position et quasiment se fondre à nouveau dans le paysage du cimetière. Sartes observa l'approche des soldats de l'Empire de derrière le bras d'une statue en marbre. Il eut l'estomac noué en pensant à ce qui allait se passer mais ne bougea pas, ne s'enfuit pas.

Au lieu de céder à la panique, il pensa à la bravoure dont Ceres aurait fait preuve si elle avait été ici. Il resserra son étreinte sur son épée. Son père l'avait fabriquée. Elle lui allait parfaitement en main et lui procurait une aisance que les épées d'entraînement que l'armée donnait aux appelés ne procuraient jamais à personne. Dans l'autre main, il tenait un cor dans lequel il était prêt à souffler. Il portait l'uniforme qu'on lui avait fait porter à l'armée parce qu'ils en avaient besoin pour leur plan.

Autour de lui, Sartes voyait les autres membres de la rébellion. Ils attendaient dans leur cachette avec l'armure et les armes qu'ils avaient commencé à produire sous la direction de son père, positionnés dans tout le cimetière et dans toutes les vieilles ruines qui s'y trouvaient, exactement comme Anka l'avait demandé.

Elle se tenait à côté de lui et Sartes vit qu'elle restait impassible, qu'elle essayait de ne pas montrer qu'elle avait peur. Cependant, elle n'arrêtait pas de regarder autour d'elle et Sartes devinait qu'elle passait en revue toutes les préparations qu'ils avaient effectuées.

“Tu n'as rien oublié”, murmura Sartes. Il n'avait jamais connu de personne aussi rigoureuse. “Tu as pensé à tout.”

“Je l'espère”, répondit Anka à voix basse.

Sartes regarda se rapprocher la colonne de soldats. Il vit les cavaliers à l'avant, armés d'épées et d'arcs courts. Ils étaient là pour servir d'éclaireurs ou d'archers rapidement mobiles. Ils portaient des chaînes sur leur selle et Sartes devina qu'ils étaient là pour faire des prisonniers et aussi des esclaves. Derrière eux, il vit les appelés, faciles à reconnaître dans leur armure de bric et de broc. Les soldats professionnels venaient après eux, comme pour les prendre en sandwich de façon à ce qu'ils ne puissent pas s'échapper. Parmi eux, Sartes vit des officiers et des soldats d'élite qui brillaient dans leur armure gravée ou dorée et se distinguaient par leur manteau rouge ou or. A l'arrière de la colonne, il y avait un groupe vêtu de couleurs plus sombres : les esclavagistes et les tortionnaires, qui n'étaient pas là pour le raid que l'armée

allait effectuer mais pour la suite.

Sartes se mouilla les lèvres et leva son cor, prêt à souffler dedans au bon moment.

“C'est pour bientôt”, murmura Anka à côté de lui. “Sois prêt.”

Sartes attendit mais c'était dur à faire car la colonne de soldats passait vraiment près d'eux. A n'importe quel moment, un des soldats aurait pu se retourner et les repérer, bien qu'ils aient été bien cachés au milieu des monuments du cimetière. N'importe quel soldat aurait pu voir ce qui arrivait et pousser un cri d'avertissement. Si tel avait été le cas, la rébellion aurait dû se retirer ou risquer de livrer une bataille beaucoup plus dangereuse.

Cependant, les soldats ne se retournèrent pas. Ils poursuivirent leur route. Les soldats continuèrent à marcher, les appelés à se faire pousser vers l'avant et Sartes à retenir son souffle pendant que les cavaliers continuaient à ouvrir la marche.

“Maintenant”, murmura Anka, et Sartes fut quasiment pris par surprise quand elle le fit.

Il dut à nouveau se lécher les lèvres avant de pouvoir souffler dans le cor, mais il réussit. Une seule note aiguë résonna partout dans le cimetière et, l'espace d'un instant, tout resta silencieux. Soudain, les rebelles jaillirent de leur cachette devant la colonne et préparèrent leur arc pendant que d'autres tiraient avec leur fronde. Sartes en vit un frapper un cheval, qui se cabra et fit tomber son cavalier de sa selle.

Les autres soldats réagirent en tirant l'épée et en éperonnant leur cheval. Sartes déglutit quand il vit la charge des chevaux de guerre et entendit le martèlement de leurs sabots. Il semblait évident qu'ils allaient écraser leurs attaquants qui, soudain, lui parurent trop peu nombreux et trop mal préparés.

Alors, les chevaux touchèrent les fils de détente que Sartes et les autres avaient préparés et les cavaliers hurlèrent en tombant.

Leurs chevaux tombèrent et envoyèrent voler leur cavalier par-dessus leur dos en s'écrasant au sol. Certains cavaliers essayèrent de contourner les obstacles mais ne réussirent qu'à tomber dans des fosses pleines de piques. Les cavaliers en furent rapidement à essayer de bondir par-dessus leurs propres camarades et à se faire abattre par les rebelles dès qu'ils le faisaient. Derrière eux, Sartes vit les soldats attendre comme s'ils ne savaient pas comment réagir.

“Encore une fois”, dit Anka.

Sartes hocha la tête et souffla une fois de plus dans son cor.

Alors, le cimetière se mit à fourmiller d'activité. Les rebelles qui s'étaient cachés derrière les murs des ruines les poussèrent ensemble à l'aide de long espars de bois avec lesquels ils appuyèrent contre des points qu'ils avaient affaiblis pendant la nuit. Des pierres se mirent à tomber sur la tête des soldats qui se trouvaient au bord des lignes et forcèrent les autres à se regrouper.

Les rebelles lancèrent des pots enflammés au milieu des lignes et les soldats s'éparpillèrent à nouveau. Comme ils n'avaient pas de mur solide de

boucliers, ils ne pouvaient pas se défendre contre les flèches et les pierres qui leur pleuvaient dessus.

“Maintenant”, dit Anka, et Sartes souffla dans son cor pour la dernière fois.

Il vit des rebelles sortir brusquement de leur cachette. Certains s'élevèrent de fosses recouvertes qui ressemblaient à des tombes fraîchement creusées jusqu'à ce que leurs occupants en sortent soudainement. D'autres arrivèrent des entrées des catacombes du cimetière et chargèrent dans la lumière du soleil. Il vit son père parmi eux, vêtu d'une cotte de mailles et maniant un marteau assez gros pour traverser n'importe quel bouclier.

Pendant ce temps, les rebelles qui étaient déjà en place continuaient à faire pleuvoir pierres et flèches sur la masse des soldats de l'Empire.

Maintenant, il était temps que Sartes apporte sa contribution.

Il sortit devant les appelés sans savoir s'ils le reconnaîtraient. Ce n'était pas obligatoire, du moment qu'ils l'écoutaient. Il leva la voix pour couvrir les sons de la bataille.

“Appelés ! Je m'appelle Sartes. Je me suis échappé de l'armée pour rejoindre la rébellion. Nous sommes ici pour vous sauver. Venez vous battre avec nous ou enfuyez-vous. Nous ne vous ferons aucun mal !”

Une flèche vola vers lui. Il l'esquiva et répéta son message. Certains des appelés avaient l'air perplexe mais, au moins, ils ne participaient pas au combat pendant que les rebelles attaquaient le corps principal des soldats. Il en vit certains s'enfuir et d'autres déposer les armes. Quelques-uns se plongèrent même dans la mêlée, frappèrent un des esclavagistes qui se trouvait là et le traînèrent par terre.

Sartes resta en retrait. Anka et son père avaient été clairs là-dessus : il avait déjà fait sa part. Sans les appelés, les forces de l'Empire étaient gravement réduites et croulaient déjà sous l'assaut des rebelles. Pris par surprise, ils n'avaient ni la possibilité d'organiser de vraie défense ni de reformer les longues lignes de leur colonne pour en faire quelque chose de susceptible de protéger leurs flancs. Il vit son père frapper le bouclier d'un officier et le bouclier se déformer sous le poids de ses coups.

Sartes vit un soldat courir vers lui, venant de la bataille. L'espace d'un instant, il pensa que c'était peut-être un des appelés qui courait vers lui pour échapper à la violence, mais l'homme avait l'épée tirée et portait l'armure d'un officier.

“Même si je meurs, au moins, je te tuerai, traître !” hurla l'officier.

Il se prépara à frapper Sartes de son épée et, chose ironique, si Sartes n'avait pas bénéficié de l'entraînement fourni par l'armée, il aurait probablement péri à ce moment-là. Cependant, il leva sa propre épée, para le coup et recula dans les rangées de statues.

“Tu ne pourras pas toujours t'enfuir, avorton”, dit l'officier.

“Pas besoin”, dit Anka en arrivant du côté. Elle jeta un long poignard qui passa la garde de l'officier et se logea dans sa gorge. L'officier essaya de se

tourner pour la frapper mais Sartre lui saisit le bras et le retint jusqu'à ce que l'homme tombe entre eux deux.

“Merci”, dit Sartre.

“Tu es des nôtres, Sartre”, répondit Anka. “Nous sommes solidaires les uns des autres.”

Sartre regarda autour de lui, cherchant un autre endroit où apporter son aide. Il vit que l'un des appelés qui avait rejoint leur camp était en danger et se défendait frénétiquement contre deux esclavagistes armés de gourdins. Sartre chargea vers l'avant.

“Voilà pour mon frère !” hurla-t-il. Il poignarda le premier esclavagiste quand il se retourna. Le second envoya une série de chaînes vers la tête de Sartre mais ce dernier se baissa rapidement. Alors, l'esclavagiste lui donna des petits coups avec son gourdin. Sartre taillada la jambe à l'homme puis lui transperça la poitrine quand il tomba.

Le reste de la bataille ne dura pas longtemps. Avec une embuscade de cet acabit, elle avait peu de chances de se prolonger car la rébellion ne laissait aux soldats de l'Empire aucune chance de répliquer comme ils en avaient l'habitude. Quelques minutes plus tard, les seuls soldats encore vivants que vit Sartre étaient soit des appelés libérés soit des fugitifs.

Il observa les répercussions de la bataille. Comme il n'avait jamais vu de bataille contre l'armée de l'Empire, il n'avait pas su à quoi s'attendre. La réalité était un spectacle sinistre. Il y avait tellement de cadavres empilés à terre qu'il était dur de croire que, quelques minutes auparavant, ces cadavres avaient tous été des personnes qui marchaient et respiraient. Il y avait des chevaux morts et des chevaux blessés qui avaient été piégés par les fils de détente ou étaient tombés dans les fosses.

Il y avait aussi des membres de la rébellion qui avaient péri, même s'il n'y en avait que très peu grâce aux préparations d'Anka. Sartre vit des hommes et des femmes blessés que leurs collègues aidaient à se relever et des brancards que l'on sortait de leur cachette. Visiblement, Anka avait aussi prévu ce qu'il fallait pour les blessés.

C'était écœurant de voir tant de mort et de destruction. L'odeur en était déjà horrible et Sartre savait qu'elle n'allait pas s'améliorer. Il était dur de comprendre que tant de gens puissent se faire tuer en aussi peu de temps. La seule façon de rendre cet état de fait plus facile à supporter, c'était de se dire que ces mêmes soldats auraient pillé cette zone de rébellion s'ils n'avaient pas été tués.

“Il faut qu'on y aille”, dit Anka. “Dis aux appelés qu'ils peuvent soit disparaître soit venir avec nous, mais qu'ils doivent le décider maintenant. Ils écouteront mieux si ça vient de toi.”

Sartre hocha la tête et sortit rejoindre les appelés restants pour livrer le message. Quelques-uns s'enfuirent mais la plus grande partie resta. Sartre ne savait pas si c'était parce qu'ils voulaient vraiment rejoindre la rébellion ou s'ils n'avaient tout simplement nulle part ailleurs où aller.

Ils restèrent là au cœur du cimetière et, une fois de plus, Anka s'adressa à eux.

“Mes amis, aujourd'hui, nous avons remporté une victoire. Elle nous a coûté. Il n'existe pas de combat joli et sans douleur. Cela dit, nous devons nous souvenir de ce que signifie la victoire. Elle signifie que de jeunes hommes capturés par l'Empire sont maintenant libres ! Elle signifie que des gens qui auraient autrement été torturés, réduits en esclavage et assassinés sont à présent en sécurité. Et, plus que tout ça, cela signifie que l'Empire se rapproche de sa chute. Nous avons remporté une victoire aujourd'hui mais ce ne sera pas la dernière !”

Sartes fut le premier à scander le nom d'Anka. Cela lui semblait évident de le faire.

“Anka ! Anka !”

D'abord, il fut le seul à le crier puis il entendit d'autres voix se joindre à lui. Celle de son père, celle d'Oreth, celles des appelés. Finalement, les voix résonnèrent partout dans le cimetière et le remplirent complètement.

Ils avaient trouvé un vrai chef.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Thanos était en armure, prêt à la guerre et plus que prêt à tuer.

Il avait revêtu toute son armure du Stade, avait l'épée au flanc et un bouclier au bras. Il avait un javelot sanglé dans le dos et un poignard dans une botte. Même son cheval portait une armure. Cette barde, qui le protégerait d'un coup d'épée non intentionnel, luisait dans le soleil qui brillait dans la cour du château pendant que Thanos resserrait les sangles de sa selle.

Un second cheval portait ses ravitaillements mais Thanos ne pensait pas survivre assez longtemps pour en avoir besoin. Il sortirait, ferait le nécessaire et reviendrait. Ou pas. Peut-être mourrait-il en le faisant. Peut-être repartirait-il rejoindre les rebelles sur l'île d'Haylon. Il n'aurait aucune chance de revenir ici après avoir tué un prince de l'Empire.

“Tu vas t'occuper de Lucious, n'est-ce pas ?” dit Stephania. Thanos la regarda entrer dans la cour en toute hâte. Thanos avait espéré pouvoir l'éviter, ne serait-ce que parce qu'il avait su que cela finirait par arriver et qu'elle était la personne qu'il aurait le plus de peine à quitter.

“Que fais-tu ici ?” demanda Thanos. “Tu ne devrais pas t'occuper de ça.”

“Tu avais vraiment cru que tu allais pouvoir t'esquiver sans que je le remarque ?” répliqua Stephania. “Les domestiques me parlent de temps à autre, tu sais.”

Elle avait l'air aussi belle que d'habitude, parfaitement digne, même avec cet air inquiet qui semblait ne pas lui aller. S'inquiétait-elle pour lui ?

“Je fais ce que j'ai à faire”, dit Thanos.

“Parce qu'il a essayé de te tuer”, dit Stephania. Elle tendit le bras et posa une main sur la sienne alors qu'il sanglait fermement sa selle.

“Pas seulement”, dit Thanos. “Il est responsable de la mort de Ceres. Il a tué ce garçon d'écurie. A l'instant même, il pille la campagne et le roi Claudius refuse de faire quoi que ce soit contre lui.”

“Tu ne peux pas demander au roi d'exécuter Lucious”, dit Stephania. “C'est trop lui demander.”

“Il refuse même de l'emprisonner”, répondit Thanos. “Si tu as un chien fou qui mord les gens, même si tu l'aimais avant, tu dois l'abattre.”

“Et c'est ce que tu vas faire, n'est-ce pas ?” répliqua Stephania. “Et s'il te tue ?”

Thanos avait espéré que Stephania ne poserait pas cette question, car il n'y avait aucune réponse facile.

Thanos se força à sourire. “Je peux vaincre Lucious. A l'entraînement, il a toujours été loin de me battre.”

“Et s'il a de la chance ?” demanda Stephania. “Et oublies-tu tous les hommes qu'il a toujours avec lui ? Et s'il t'abat avec un arc de chasse depuis une bonne distance, sans prendre de risque, et prétend que ce sont les rebelles qui l'ont fait ? Il sera débarrassé de toi et aura une autre excuse de s'acharner sur eux.”

“Je m'en tirerai”, insista Thanos.

Stephania s'interposa entre lui et son cheval. “Non, tu ne t'en tireras *pas*. Même si tu y arrives, tu ne pourras pas revenir, et moi, je veux que tu reviennes.”

Ces paroles firent réfléchir Thanos. Même si la simple proximité physique de Stephania en était largement responsable, la passion qu'il entendait dans sa voix n'y était pas non plus pour rien. Il entendait qu'elle tenait vraiment à lui et, en vérité, il tenait tout autant à elle. S'il avait pu, il serait resté au château avec elle.

Mais ce n'est pas parce qu'on veut une chose qu'elle est possible.

“Il faut que je le fasse”, dit Thanos. “Il faut arrêter Lucious. Il faut qu'il *meure*.”

“Dans ce cas, faisons en sorte que ça arrive”, dit Stephania, “mais il y a de meilleurs moyens d'y arriver. Des moyens plus intelligents.”

“Que veux-tu dire ?” demanda Thanos.

Il sentit le frôlement de la main de Stephania quand elle la tendit pour lui toucher le visage, puis elle fit une chose qu'il avait rêvé qu'elle fasse depuis ce moment qu'ils avaient passé dans ses appartements. Elle l'embrassa. Ses lèvres touchèrent les siennes et elle était si douce qu'il ne put résister à la tentation de lui rendre son baiser.

C'était un baiser tendre et délicat qui, bien que trop bref, était quand même époustouflant. Quand ils se séparèrent, Thanos haletait. Il vit le léger écart entre les lèvres de Stephania, qui le regardait.

“J'ai besoin que tu me fasses confiance”, dit-elle. “Tu me fais vraiment confiance, Thanos ?”

Il hocha la tête. Au château, elle était la personne à laquelle il faisait le plus confiance. C'était aussi la personne à laquelle il tenait le plus.

“Dans ce cas, je m'en charge et fais-moi confiance”, dit Stephania en posant une main sur la poitrine de Thanos et en le poussant doucement de son cheval. “Je trouverai un moyen qui ne te mettra pas en danger, ce qui signifie que tu pourras rester ici. Avec moi.”

Il aurait été difficile de ne pas tenir compte de cet argument.

“J'aimerais bien”, dit Thanos. Il regarda Stephania une fois de plus. Il avait tant de peine à en détourner le regard. Le moindre de ses mouvements semblait l'attirer et il lui semblait que le monde entier se résumait à elle. “Je t'ai beaucoup mésestimée.”

“C'est vrai”, dit Stephania avec un sourire, “mais j'espère que tu auras tout le temps d'apprendre tout ce qu'il faut savoir sur moi.”

Dans la façon dont elle prononça ces paroles, Thanos détecta un détail qui lui fit pencher la tête de côté. “Que veux-tu dire ?”

Stephania recula d'un pas et réfléchit. “Je pensais ... oh, je me suis trompée, pas vrai ? Non, c'est une idée stupide. J'aurais dû le savoir —”

“Qu'est-ce que c'est, Stephania ?” dit Thanos.

Elle sembla se remettre de ses émotions. “Je pensais peut-être que, à

t'entendre, tu pourrais avoir envie qu'on se marie comme le roi et la reine l'avaient prévu pour nous deux.”

Cette proposition prit un peu Thanos au dépourvu. Il n'avait pas cru que Stephania puisse encore désirer cela après son aventure avec Ceres. Il n'avait pas osé l'imaginer.

Thanos repensa à Ceres et cela le fit réfléchir. Si elle était encore en vie, il ne penserait pas du tout comme ça. Il essaierait de la sauver et de vivre avec elle. Cependant, depuis sa mort, il avait commencé à se rendre compte que Stephania comptait énormément pour lui. Depuis la mort de Ceres, Stephania avait été son soutien et c'était pour elle qu'il avait senti s'éveiller ses sentiments.

“Mais je sais”, poursuivit Stephania, “que c'est trop tôt et que tu as beaucoup de préoccupations et que —”

Thanos la saisit par le bras. “Je pense que c'est une merveilleuse idée, Stephania.”

Elle secoua la tête. “Tu ne le penses pas. Tu n'es pas obligé de le faire simplement parce que tu crois que tu le devrais, Thanos. Tu ne sais pas ce que tu dis.”

“Si”, insista Thanos. Sur un coup de tête, il prit une des mains de Stephania dans les deux siennes et mit un genou en terre. Il voulait qu'elle voie qu'il pensait sérieusement ce qu'il disait. Oui, la mort de Ceres le faisait encore souffrir et il pensait que cette souffrance ne s'arrêterait jamais. Cependant, Stephania réduisait cette souffrance et il voulait que ça continue.

“Oh, Thanos, lève-toi”, dit Stephania avec un rire.

“Pas tout de suite”, dit Thanos. “Stephania, tu as été vraiment bonne avec moi et j'ai commencé à me rendre compte que tu comptes énormément pour moi. Peut-être que, si tout cela n'était jamais arrivé, nous serions déjà mariés et, en cet instant, je ne veux rien d'autre. Veux-tu m'épouser ?”

Stephania resta muette comme si elle ne pouvait pas réellement croire qu'il l'avait vraiment dit. Peut-être ne savait-elle pas quoi répondre. Peut-être avait-elle déjà des doutes.

“Oui”, dit-elle en le prenant dans ses bras. “Oui, bien sûr, je veux t'épouser.”

Thanos se releva, la souleva et Stephania rit. A ce moment-là, Thanos eut envie de l'imiter. Dans sa vie, tout était compliqué et difficile, mais cette chose-là lui semblait être lumineuse et merveilleuse.

Stephania était comme un point de lumière qui l'aidait à traverser l'obscurité pour le mener vers l'avenir.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Stephania passa les quelques heures qui suivirent à se préparer, aussi bien pour le mariage que pour ... autre chose.

Elle passa la plupart du temps à se dire à quel point elle était heureuse d'épouser Thanos, à réfléchir à la robe qu'elle allait porter, au banquet qui allait avoir lieu et à l'impression qu'elle ferait quand elle apparaîtrait à la cour à son bras. Elle était en train de réfléchir à la façon dont ils allaient l'annoncer aux autres nobles et, bien sûr, à toutes les choses qui arriveraient par la suite. Ses femmes de chambre et les dames de la cour s'activaient autour d'elle et semblaient encore plus joyeuses de cette nouvelle qu'elle ne l'était elle-même. Au milieu de toute cette agitation, elle se débarrassa de l'une d'elles avec tact.

“Ça suffit pour l'instant”, dit-elle avec un sourire à l'exaspération bien calculée. “Je pense que je vais me promener dans les jardins. Si j'avais su que c'était aussi fatigant de se marier, je n'aurais pas fait en sorte que Thanos me demande de l'épouser.”

Elles rirent toutes avec elle, bien sûr. Stephania savait qu'elles le faisaient en partie parce qu'elles avaient appris qu'il valait mieux rire quand elle faisait une plaisanterie et aussi en partie parce qu'aucune d'elles ne pouvait imaginer que l'on n'ait pas envie d'épouser quelqu'un d'aussi beau et d'aussi puissant que Thanos. Quelques-unes avaient dû aussi rire parce qu'elle avait dit avec humour qu'elle pouvait faire faire ce qu'elle voulait à un prince de l'Empire.

Cela dit, ce n'était pas une plaisanterie. Il suffisait de savoir le toucher et d'être belle, d'être là aux bons moments ... Dans la cour, elle avait si parfaitement joué la timidité qu'il l'avait demandée en mariage. Stephania voulait que Thanos se souvienne de cette demande comme si elle avait autant été son idée à lui que la sienne à elle.

Maintenant, il fallait s'occuper de l'autre affaire. Elle marchait gracieusement dans les couloirs du château, accompagnée d'un nombre minimal de dames d'honneur et d'amies nobles. Alors qu'elle marchait, elle souriait et écoutait leurs bavardages. Dans sa tête, elle triait ces bavardages pour faire la différence entre ceux qui lui étaient utiles et ceux qui avaient peu de chances de l'être, et elle le faisait avec une telle facilité qu'elle avait à peine besoin de les écouter.

Comme Thanos l'avait demandée en mariage, on lui parla d'autres demandes : la fille noble qui épousait un frère d'une famille de la frontière tout étant secrètement amoureuse de l'autre frère, une union entre deux maisons de commerce scellée par un arrangement entre deux nobles qui avaient tout juste quitté l'enfance, une épouse de haute extraction qui avait abandonné son époux quand il était parti à la guerre. Stephania fournit tous les témoignages de sympathie que l'on attendait d'elle pendant qu'elles se dirigeaient vers les jardins. Elle avait emmené une bouteille de vin et deux verres avec elle.

“Toute cette conversation m'a donné un vrai mal de tête”, dit Stephania quand elles approchèrent des jardins. “Pourrais-je vous demander de me

laisser seule un ou deux moments ?”

Elles acceptèrent, bien sûr. Les femmes qui l'accompagnaient n'étaient pas assez importantes pour refuser ce que suggérait Stephanian et elles le savaient. Quant à celles qui ne le savaient pas, Stephanian les avait depuis longtemps exclues de ses fréquentations, ou elle leur avait fait la morale de façon appropriée. Elles ne croyaient probablement pas toutes que Stephanian avait mal à la tête, vu le vin qu'elle avait apporté, mais, en toute probabilité, même ces femmes-là pensaient seulement que Stephanian voulait dire adieu à un admirateur maintenant qu'elle allait se marier. Après tout, elles en auraient fait tout autant.

Stephanian put donc entrer seule dans les jardins. Elle devait bien admettre que le palais avait de beaux jardins. Elle était particulièrement touchée par la façon dont les fleurs cachaient leurs épines.

Ses fleurs préférées étaient les roses blanches à longue tige. Elle avait l'air si délicates et on les cultivait avec tant de soin qu'elles avaient presque l'air fragiles par rapport aux autres plantes. Pourtant, elles étaient plus que capables de s'enrouler autour d'elles et de les étrangler si elles occupaient trop de place. Stephanian tendit le bras pour en cueillir une sans tenir compte de ses épines et elle la mit sous son nez pour pouvoir en absorber le parfum entêtant.

L'homme qu'elle recherchait se tenait à l'autre bout du jardin. Il avait une trentaine d'années, les traits fins et une barbe pointue qui les allongeait encore plus. Ses vêtements étaient de grande qualité, mais moins que ceux des plus grands des nobles. Si Stephanian n'avait pas su qui il était, il aurait pu lui faire penser à un de ces petits nobles qui se piquaient d'être des poètes ou des chanteurs et s'en servaient comme prétexte pour aller faire le tour des grandes maisons et courtoiser une épouse plus riche tout en obtenant toutes les missions qu'ils pouvaient en attendant d'arriver à leurs fins.

Il était probable que même sa femme de chambre croyait que c'était quelque chose comme ça. Stephanian l'espérait. Ce serait dommage de devoir faire disparaître cette fille.

“Xanthos”, dit Stephanian, qui s'avança.

“Madame”, dit-il pendant qu'elle s'approchait. Il avait comme un accent mais Stephanian n'avait jamais vraiment réussi à déterminer d'où il venait. Il était peut-être feint, comme tant d'autres choses chez cet homme.

“Aujourd'hui, votre splendeur éclipserait le soleil lui-même. Vous avez une autre mission pour moi ?”

Stephanian sourit.

“Qu'est-ce qui s'est passé avec Thanos ?” demanda-t-elle. “Pourquoi as-tu échoué ?”

Xanthos déglutit et parut soudain inquiet.

“Je ne suis pas responsable des échecs du Typhon”, dit Xanthos. “Je vous avais bien dit que rien n'était sûr dans une bataille.”

Il sourit.

“De plus”, ajouta-t-il, “on dirait que c'est finalement mieux comme ça.”

Stephania dut admettre qu'il avait raison. Finalement, c'était mieux comme ça. Thanos n'était pas mort mais, maintenant, il était à *elle* et, après tout, c'était peut-être tout aussi bien.

“Peut-être as-tu raison”, dit-elle.

Elle le vit se détendre puis déboucha le vin et remplit les deux verres. Le vin avait un éclat net et pur dans la lumière du jardin.

Elle souleva son verre. “A la réussite.”

“A nous”, répliqua Xanthos, qui but son vin à une telle vitesse qu'il était visible qu'il voulait en finir le plus vite possible.

Stephania soupira et versa son vin dans le buisson le plus proche.

“Pourquoi faites-vous ça ?” demanda Xanthos, dont l'expression choquée montra qu'il venait de comprendre. “Non, vous n'avez pas fait ça, vous —”

Il eut un haut-le cœur, se saisit la gorge et avança d'un pas vers Stephania. Sa main lui agrippa la robe et la serra faiblement. Stephania la retira. Elle regarda la bave s'écouler des coins de la bouche de sa victime, qui tomba à genoux.

“Je ne peux pas me permettre de laisser de traces, Xanthos”, dit Stephania. “Pour ce que le monde en sait, j'aime Thanos. J'ai toujours aimé Thanos. Je suis sûr que tu comprends.”

Elle le regarda tomber puis resta sur place à le contempler en riant jusqu'à ce que, finalement, son corps s'arrête de tressauter.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Debout au sommet de la falaise qui surplombait une des nombreuses baies de l'île, Ceres sentait le vent lui ébouriffer les cheveux. On aurait dit qu'une tempête approchait mais, au moins pour le moment, c'était une journée parfaite.

Elle sentait la force vibrer en elle, en phase avec le vent et les rythmes de l'île. Elle semblait vouloir repousser les limites de sa peau et la remplir d'un tourbillon d'énergie constant qui semblait vouloir émerger d'elle en crépitant à chaque fois que quelque chose la touchait.

Elle avait déjà senti la force monter en elle, elle connaissait cette sensation mais, auparavant, la force l'avait toujours quittée et elle était redevenue un être humain ordinaire à chaque fois. Maintenant, la force trônait en elle même en l'absence de danger et Ceres constatait qu'il fallait qu'elle s'adapte à chaque mouvement, qu'elle s'habitue à la nouvelle force de son corps.

Debout là-haut au bord de la falaise, elle avait l'impression d'être une personne différente. Quoiqu'il lui soit arrivé après sa traversée du mur d'eau et après qu'elle ait bu la boisson sacrée, cela avait changé quelque chose en elle, consumé ce qui, en elle, empêchait cette énergie d'émerger. A présent, elle avait une nouvelle façon d'être au monde. Même sa façon de l'appréhender avait évolué.

Elle sentait maintenant le vent respirer contre sa peau et l'île entière était là derrière elle si elle le voulait. A présent, elle comprenait le rapport des insulaires à leur île et la façon dont ils essayaient de s'intégrer à leur environnement.

Cependant, elle n'était pas chez elle sur cette île et il y avait dans le monde des choses qu'il valait la peine d'essayer de changer. Elle ne pouvait pas rester inactive et laisser l'Empire faire ce qu'il voulait à son peuple, ou permettre à ses gouvernants d'envoyer impunément Thanos à la mort. Elle voulait aussi revoir son père et son frère.

Sous ses pieds, Ceres voyait les gens de la forêt préparer le vaisseau qui allait l'emmener à l'Île Au-Delà du Brouillard. Tout le monde aidait à construire le vaisseau et Ceres voyait Eike qui, parmi eux, aidait là où elle le pouvait. Bien que personne ne le lui ait dit, Ceres savait qu'elle n'emmènerait pas Eike en voyage. Pendant que Ceres avait essayé de trouver le moyen de contrôler ses pouvoirs, Eike, elle, avait trouvé de quoi remplacer la famille qu'elle avait perdue. Ceres ne pouvait pas lui retirer ça.

La façon dont les gens de la forêt construisaient son bateau attira l'attention de Ceres. Alors que les constructeurs de bateaux de l'Empire auraient travaillé avec des scies et des haches, des rivets et du goudron, les gens de l'île semblaient faire pousser un vaisseau à partir du bois vivant de l'île. Ils amadouaient le bois et le travaillaient, le touchaient et semblaient l'étendre de façon quasi-impossible, et le liaient comme un tisserand aurait pu

tisser des brins de laine.

Ils construisaient le bateau sous les yeux de Ceres et le faisaient émerger de l'eau avec des flancs lisses et arrondis et un gréement qui semblait constitué de lianes. Ceres entendit approcher Eoin avant de le voir et le fait qu'elle l'ait entendu alors qu'il marchait si discrètement ne faisait que montrer à quel point elle avait fini par rentrer en phase avec l'île.

Il avança à côté d'elle et Ceres ne put s'empêcher de le regarder. Il resta au bord avec elle et regarda la scène comme s'il avait été enraciné au bord de la falaise.

“Ton bateau sera bientôt prêt”, dit Eoin. “Notre malédiction a beaucoup d'inconvénients mais elle nous permet de travailler le bois.”

“C'est incroyable”, dit Ceres. “Si tu le voulais, tu pourrais construire une flotte qui pourrait dominer le monde.”

“Et pourquoi le ferions-nous ?” demanda Eoin. “Nous ne sommes pas l'Empire, Ceres. Nous ne désirons pas dominer autrui. De plus, à cause de notre malédiction, nous ne passons que peu de temps en ce monde.”

Cette pensée avait de quoi rendre sérieux. Quand Ceres regardait Eoin et le voyait si fort et si parfait, elle oubliait facilement que la jungle finirait par le reprendre comme elle en avait repris tant d'autres. Bien sûr qu'il ne voulait pas d'empire. Il avait sa musique et son peuple, et cela lui suffisait.

“Vais-je te manquer quand je serai partie ?” demanda Ceres.

“Pourquoi me manquerais-tu ?” demanda Eoin avec un sourire qui devint un rire quand il vit le changement d'expression de Ceres. “Mon esprit t'accompagne.”

Ceres sentit son cœur battre la chamade quand elle entendit ces mots. Au cours de son séjour sur l'île, elle avait pensé qu'il existait un lien entre eux. Si elle pouvait revenir, elle arriverait peut-être à comprendre.

“Je voudrais pouvoir faire ce voyage avec toi”, dit Eoin, “mais c'est un voyage que tu dois faire seule.”

Quand elle entendit ses paroles, Ceres se sentit inquiète. “Je ne connais pas le chemin.”

“Ton pouvoir te le montrera”, promit Eoin. “Tu l'as vu, après tout.”

Ceres l'avait vu, mais elle avait aussi vu beaucoup d'autres choses. Elle avait vu la violence qui suivrait, et elle avait vu des masses innombrables scander son nom. Elle s'était vue reine.

Reine.

D'abord, elle avait été une esclave.

Ensuite, une guerrière.

Puis, un jour, d'une façon ou d'une autre, elle serait reine.

Cela semblait impossible.

“Es-tu prête ?” demanda finalement Eoin, rompant le silence.

Elle avait beau être restée longtemps sur l'île, Ceres avait l'impression que tout évoluait très vite. Elle avait cru qu'elle aurait plus de temps. Le monde semblait évoluer à son propre rythme et Ceres n'était pas sûre de pouvoir le

suivre sans se laisser distancer.

Malgré ses doutes, Ceres fit les premiers pas vers la plage d'en-dessous. Elle avait un voyage à faire et il fallait *vraiment* qu'elle le fasse. Malgré toute sa force, malgré la guerre, malgré tout, seule une chose comptait, maintenant.

Elle allait découvrir qui elle était vraiment.

Elle allait rencontrer sa mère.

À paraître !

De Couronnes et de Gloire, Tome n°3

Vous voulez des livres gratuits ?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice pour recevoir 4 livres gratuits, 3 cartes gratuites, 1 appli gratuite, 1 jeu gratuit, 1 bande dessinée gratuite et des cadeaux exclusifs ! Pour vous abonner, allez sur :

www.morganricebooks.com



Écoutez la série L'ANNEAU DU SORCIER en format livre audio !
Maintenant disponible sur :

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals



Livres par Morgan Rice

LA VOIE DE L'ACIER

SEULS LES BRAVES (Tome n°1)

DE COURONNES ET DE GLOIRE

ESCLAVE, GUERRIÈRE, REINE (Tome n°1)

CANAILLE, PRISONNIÈRE, PRINCESSE (Tome n°2)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)

LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)

UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)

UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome n°1)

LA MARCHÉ DES ROIS (Tome n°2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome n°3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome n°4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome n°5)

UNE VALEUREUSE CHARGE (Tome n°6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome n°7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome n°8)

UN CIEL DE CHARMES (Tome n°9)

UNE MER DE BOUCLERS (Tome n°10)

LE RÈGNE DE L'ACIER (Tome n°11)

UNE TERRE DE FEU (Tome n°12)

LE RÈGNE DES REINES (Tome n°13)

LE SERMENT DES FRÈRES (Tome n°14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome n°15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome n°16)

LE DON DE LA BATAILLE (Tome n°17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

ARÈNE TROIS (Tome n°3)

LES VAMPIRES DÉCHUS

AVANT L'AUBE (Tome n°1)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

A propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); de la série de fantaisie épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes; et de la nouvelle série d'épopées fantastiques DE COURONNES ET DE GLOIRE. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !